

W-FENEC

MAGAZINE

PUP
KITTIE
TEN56.
AKIAVEL
BARBET
TOHU BOHU
BLUE ÖYSTER CULT
BROTHER JUNIOR
ON N'A PLUS 20 ANS
LA REINE GARCON
VULGAIRES MACHINS
SIXPENNY MILLIONNAIRE
POGO CAR CRASH CONTROL

THE JESUS LIZARD



0625

ÉDITO

Le numéro du mag n'est pas aisément visible, c'est juste un numéro de travail et utile pour l'archivage... Mais celui ci, c'est le 66 !!! Et comme je ne verrais pas le 666 (oui, on a mis 13 ans pour en sortir 66, il faudrait donc encore environ 117 ans pour arriver au vrai chiffre de la bête), c'est le moment de faire un truc metôôl !

Ou pas. Car ce numéro est assez rock, même plus pop que d'habitude (y'a même pas notre rubrique Growl & Scream !), mais on n'est pas trop du genre à calculer. On bosse à l'instinct, en fonction de ce qu'on reçoit et de ce qui nous fait vibrer sur le moment... Et en ce moment, on a surtout un parfum de vacances, le soleil tape déjà fort et ça envoie des watts un peu partout... Le Heavy Week-End est largement terminé, le Hellfest vient de s'achever... notre saison des festivals est déjà bien lancée, mais ça tu le découvriras à la fin de l'été avec le Hors Série qui leur sera dédié, parce que oui, les vacances c'est aussi l'occasion d'aborder notre passion de manière un peu différente.

Ou pas. Parce que nos étés se ressemblent un peu toujours avec nos festivals fétiches, ceux qu'on n' imagine pas quitter un jour (Dour...), mais qui changent peut-être plus que nous... Et on en trouve d'autres, plus petits, plus jeunes, plus en accord avec nos envies. Des festivals, du soleil et un peu plus d'âge pour nous tous... (On vient de capter que la somme des bougies des deux Olivier fait 100 !), ça c'est des soucis qui ne vont pas aller en s' arrangeant, on aura de plus en plus besoin de confort, la température sera de plus en plus élevée et vivre pleine-

ment un fest va devenir plus compliqué... Déjà que là, vivre une heure sous une tente ou en plein cagnard devient une épreuve qui nécessite hydratation (et pas à la bière) et récupération... Et ce problème concerne tous les festivaliers, alors quand on est responsable d'un festoche, que faire ? Quelques fontaines à eau de plus ? Mwouais.

Alors que faire ? Des chapiteaux climatisés ? Des brumisateurs en extérieur ?

Des non sens écologiques ! Alors quoi ??? Eh bien, on va certainement migrer vers le printemps, avec tous les ponts en avril et mai, les gros festoches vont peu à peu changer leurs dates, et fatalement s'éloigner de la canicule comme des vacances scolaires... Mais ça on s'en fout, on sera à la retraite !

■ Oli
Photo : Nolive

SOMMAIRE

006 THE JESUS LIZARD

021 THE YOUNG GODS

025 AKIAVEL

30 LIVE : KITTIE

043 BROTHER JUNIOR

053 SIXPENNY MILLIONNAIRE

058 LIVE : BLUE ÖYSTER CULT

072 LIVE : ON N'A PLUS 20 ANS

103 TOHU BOHU

108 LIVE : PUP

120 PIXIES

122 POGO CAR CRASH CONTROL

128 LIVE : TEN56.

143 LA REINE GARÇON

150 TURNSTILE

153 BARBET

160 INTERVI OU : VULGAIRES MACHINS

162 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

172 LES DISQUES OUBLIÉS

174 DANS L'OMBRE : FURIOSFEST



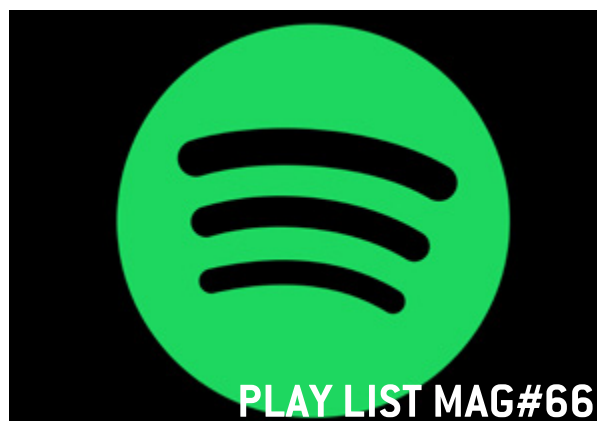
BAD BAD GIRL - 68



FUGUE - 69



FRAGILE FIGURES - 140



PLAY LIST MAG#66

Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Guillaume
Circus, JC, Nolive, Gab, Pooly, ...
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : JC Forestier

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MAI

Maynard James Keenan (Tool, A Perfect Circle, Puscifer) a collaboré sur le dernier single de **Primus**, «Little lord fentanyl». Il s'agit du premier morceau avec leur nouveau batteur, John Hoffman.

Treponem Pal revient avec un nouvel album intitulé World Citizens et une tournée dès la rentrée.

Le batteur des **Electric Callboy**, David-Karl Friedrich, a décidé de quitter le groupe

Les **Foo Fighters** ont viré Josh Freese !

Enfi en mai on a perdu Philippe Poirier, fondateur et membre de **Kat Onoma** et David Thomas, le chanteur du groupe de rock avant-gardiste **Pere Ubu**.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JUIN

Stray From The Path a lâché par surprise un nouvel album intitulé Clockworked en même temps que l'annonce de leur split au terme des dates de leur tournée 2025.

Arnaud Fournier, co-fondateur et guitariste de **La Phaze**, a décidé de quitter le groupe qui prépare un nouvel album.

David Ramis Åhfeldt, guitariste de **The Ocean** depuis 2018, a annoncé quitter le groupe. Quelques temps après, c'est au tour de Loïc Rossetti, leur frontman, d'annoncer également son départ.

Le concert final d'Ozzy Osbourne et **Black Sabbath**, appelé 'Back to the beginning' sera diffusé mondialement sur le net en stream

On a perdu des grosses pointures en juin : Brian Wilson, le légendaire frontman et co-fondateur des **Beach Boys** et Sly Stone, frontman de **Sly and the Family Stone**, tous deux décédés à l'âge de 82 ans

QUI A DIT ?

Je me suis retrouvé coincé sur les toilettes avec la porte ouverte !

- A. The Jesus Lizard
- B. Brother Junior
- C. Christophe du FuriosFest
- D. Pogo Car Crash Control

Pour un certain nombre de ces mecs, on est un peu la porte de la cave dans les films d'horreur, celle qu'il ne faut pas ouvrir sous peine de ne pas remonter.

- A. La Reine Garçon
- B. Vulgaires Machins
- C. Brother Junior
- D. Pogo Car Crash Control

C'est pas évident les réseaux honnêtement. Pour la musique mais pour tous les métiers... Au début je postais à l'instinct, mais quand tu n'es pas organisé ça devient vite une charge mentale.

- A. Barbet
- B. La Reine Garçon
- C. Pogo Car Crash Control
- D. Christophe du FuriosFest

C'est très important pour nous de garder une proximité avec le public et rester quand même simple.

- A. Pogo Car Crash Control
- B. The Jesus Lizard
- C. Tohu Bohu
- D. Vulgaires Machins

Les premières parties, ça n'est pas évident, surtout devant une audience composée d'aficionados, mais quand on arrive à convaincre c'est purement grisant.

- A. Sixpenny Millionnaire
- B. Barbet
- C. Brother Junior
- D. La Reine Garçon



THE JESUS LIZARD

IL S'AGIT D'UNE INTERVIEW EXCLUSIVE PUISQUE LES VÉTÉRANS DE LA NOISE-ROCK AMÉRICAINE THE JESUS LIZARD SONT DE RETOUR APRÈS DEUX DÉCENNIES D'ABSENCE DISCOGRAPHIQUE. APRÈS UN LIVE FURIEUX À PARIS, ON A ATTENDU SAGEMENT QUE LA TOURNÉE SE TERMINE POUR RÉALISER CETTE ENTREVUE À DISTANCE, ENTRE DEUX MEETINGS, DANS UNE AMBIANCE RÉSOLUMENT DIY. MERCI AU GROUPE ET À LEUR MANAGER POUR LEUR DISPONIBILITÉ, MALGRÉ LES CONTRAINTES DU MOMENT.

Bonjour ! Merci beaucoup de prendre le temps de discuter avec nous, malgré les imprévus.

Le manager : Pas de soucis, on a eu notre propre lot de retards ! Je vais passer le téléphone aux membres du groupe à l'arrière, ils se le feront tourner entre eux.

Merci ! C'est une vraie interview à l'ancienne, dans l'esprit DIY. Merci à vous tous !

David (chant) : Bonjour !

On peut commencer par une petite actu brûlante : à Lyon, vous avez eu une alerte incendie pendant les balances, et des soucis avec le van... Mis à part ça, comment se passe la tournée ?

David : Elle se passe très bien, vraiment. Le public est au rendez-vous, l'accueil est excellent, on se sent en forme, je pense que nous jouons bien, et on prend plaisir à être sur scène. Tout roule.

Tu peux enlever le «je pense» car vous jouez vraiment bien. J'étais à l'Élysée Montmartre, et c'était un concert mémorable. Je vous attendais depuis longtemps, et vivre ça en live, c'était puissant.

David : Oui, c'était une excellente date pour débiter la tournée. Elle a donné le ton.

Cela faisait plus de vingt ans depuis la sortie de votre dernier album. Comment avez-vous vécu cette longue parenthèse ? Et qu'est-ce qui vous a donné envie de replonger dans l'aventure studio avec Rack ?

David : Même si on n'a pas enregistré pendant tout ce temps, on a continué à faire des concerts ponctuellement, des réunions de groupe. Ça se passait bien, on aimait toujours jouer ensemble, traîner ensemble... Alors au bout d'un moment, on s'est dit : « Pourquoi ne pas écrire de nouveaux morceaux ? Histoire d'avoir un peu de nouveau à jouer sur scène ». On a travaillé tranquillement, chanson par

chanson, on faisait des démos, puis on les mettait de côté avant de passer à la suivante. Et petit à petit, on s'est retrouvé avec assez de matière pour faire un album.

L'un des morceaux, «Lord Godiva», date justement de l'époque. Comment s'est-il retrouvé sur l'album ?

David : Oui, c'est un vieux titre qu'on avait déjà travaillé sous différentes versions, sans jamais le sortir. Il y a aussi «Falling down», basé sur une démo des années 90 qu'on n'avait jamais vraiment finalisée. C'est agréable, quand tu lances un nouveau projet, d'avoir une ou deux vieilles pistes pour amorcer le mouvement. Ça te donne une direction. Et une fois lancé, les idées neuves commencent à affluer.

Vous avez gardé deux morceaux pour le Record Store Day et les avez sortis en vinyle. Pourquoi ne pas les avoir inclus sur Rack ?

David : On voulait que Rack respecte une certaine durée. On avait trouvé un enchaînement de titres qui nous plaisait vraiment, et on ne voulait pas le bousculer. De leur côté, «Cost of living» et «West side» formaient un bon duo, donc ils sont sortis ensemble, à part. C'était prévu comme ça dès le départ, et ça s'est fait naturellement.

Vous êtes aujourd'hui répartis entre plusieurs villes : Los Angeles, New York, Chicago, Nashville... Comment avez-vous composé dans ces conditions ? Grâce aux nouvelles technologies ?

David : Oui, on a tous bossé à distance au début. On s'envoyait des démos faites maison via Internet. Chacun écoutait, proposait des idées. Puis on se retrouvait en vrai pour répéter et peaufiner les arrangements. Ce n'est pas si différent d'avant. À l'époque, on vivait à proximité les uns des autres, donc tout allait

un peu plus vite. Mais le processus est resté le même : quelqu'un propose une idée, on l'enregistre, on la partage, on l'enrichit ensemble. On utilise la technologie moderne, mais on ne s'y repose pas. On reste un vrai groupe rock live, à quatre. [David passe le téléphone à Duane] Duane [guitare] : L'album a d'ailleurs été enregistré live, tous ensemble en studio. Pas de superpositions d'instruments à distance, comme ça se fait beaucoup aujourd'hui.

Et sur scène, David, tu commences par un slam dès la première chanson, t'es-tu préparé physiquement ? Je dois avouer que dans la fosse photo, je ne m'y attendais pas du tout...

David : Le slam dès le début ? Disons que c'est une façon de montrer que je suis là ! Mais c'est une vraie question de savoir si on va tenir le coup sur une tournée qu'on veut assez intense. Est-ce que je ne vais pas décevoir les gens qui m'ont vu par le passé ? Du coup j'ai travaillé le physique très sérieusement avec un coach et j'ai suivi un vrai entraînement, c'était dur mais grâce à ça, je suis en forme !

Votre présence scénique reste intense, parfois même sauvage. Que ressentez-vous lorsque vous vous abandonnez à cette sorte de transe sur scène ? Est-ce encore le même frisson qu'avant ?

David : Depuis le tout premier concert punk auquel j'ai assisté en 1979, j'ai toujours pensé que ce genre de musique devait être joué de manière fiévreuse et sans retenue. Du moins du point de vue du chanteur. Aujourd'hui encore, j'essaie de rester fidèle à cette idée autant que je le peux.

Sur scène, l'un des slogans récurrents était «Fuck Trump». Est-ce que le monde actuel vous a influencé artistiquement dans l'écriture ?

Mac McNeilly [batterie] : En fait, on a composé comme on l'a toujours fait. Quand on se retrouve tous les quatre, une idée surgit, on la développe, on l'affine ensemble jusqu'à ce que tout le monde soit satisfait. Ce processus n'a pas changé, peu importe ce qui se passe dehors. On n'a pas cherché à faire un album politique. C'est notre manière naturelle de travailler.

Et au niveau des influences ? Vous écoutez sans doute des choses différentes aujourd'hui, est-ce que ça a laissé des traces dans Rack ?

Mac : Peut-être inconsciemment. Ce qu'on écoute nous influence toujours un peu, mais de façon diffuse. On découvre de nouveaux sons, on revient à des classiques, mais je ne pense pas que ça ait dicté notre musique. On a absorbé tout ça, mais sans s'en rendre compte, sans volonté de coller à un style particulier.

J'ai lu qu'un des morceaux avait été influencé par Lhasa de Sela, «Hide and seek». Tu peux me confirmer ?

Mac : C'est David qui pourrait en parler. Il écoutait Lhasa à ce moment-là, il y a sûrement un lien. Mais je ne peux pas entrer dans les détails à sa place.

David : Quand j'ai découvert Lhasa, j'ai tout de suite été saisi par sa voix et les arrangements instrumentaux de The living road. Pour «Hide and seek», je me suis inspiré du mystère qui imprègne beaucoup de ses textes, ainsi que du folklore mexicain de La Llorona. Je pense que The living road est peut-être le meilleur album que j'aie jamais entendu.

Vos paroles traduisent parfois un certain malaise, voire une désillusion face au monde. Ressentez-vous cela plus fortement aujourd'hui qu'à vos débuts dans le groupe ?

David : Je crois que je ressens un malaise vis-à-vis du monde depuis très longtemps. Même avant de commencer à écrire des paroles de chanson. Avec la situation politique actuelle, aux États-Unis comme ailleurs, je me sens particulièrement inquiet et désabusé.

Et «Motor(R)», elle a un lien avec un événement survenu à Paris, non ?

David : Oui, «Moto(R)» évoque un souvenir très précis que j'ai de Paris. J'avais abusé du café et je me suis retrouvé à chercher des toilettes en urgence... Je suis entré dans une cabine automatique, mais la porte s'est ouverte et impossible de la refermer ! Je me suis retrouvé coincé sur les toilettes avec la porte ouverte ! J'étais tellement gêné et c'était tellement marrant en même temps. T'aurais vu la tête des gens. Cette image m'est restée et finalement, c'est une chanson. Très souvent, je m'inspire d'événements réels et de situations vécues, que ce soit par moi ou par d'autres. Dans une chanson donnée, il peut y avoir des références à des faits réels, des rêves, des cauchemars, des histoires que j'ai lues, ou même des choses que j'ai totalement inventées. Ce n'est pas important que ces idées soient for-

cément connectées entre elles.

On parlait du concert à Paris, justement. Le groupe Daria a assuré la première partie et ils étaient ravis de jouer avec vous. Comment choisissez-vous vos groupes en support ? Et qu'avez-vous pensé d'eux ?

Mac : Je les ai trouvés très bons, et très sympathiques. Sur cette tournée, pas mal de groupes qui ouvrent pour nous sont des groupes locaux. C'est important d'avoir cette diversité. Ça permet aussi de soutenir la scène régionale. Ils amènent parfois leur public, mais surtout, c'est un bon geste...

Depuis vos débuts, le monde de la musique a beaucoup changé. Qu'est-ce qui, selon vous, a évolué, et qu'est-ce qui est resté identique ?

Mac : Ce qui n'a pas changé, c'est notre manière de créer. Quand on est ensemble, la musique vient naturellement. On ne réfléchit pas en se disant qu'il faut sonner moderne ou qu'on doit rester fidèles au passé. On joue, tout simplement. Et ce qu'on produit fonctionne toujours entre nous, c'est une chance. Bien sûr, le climat actuel infuse sans doute un peu, mais il n'y a jamais eu de volonté consciente d'aller dans un sens ou un autre.

Et les groupes de votre époque, comme les Melvins ou Helmet, vous les croisez encore ?

Duane : C'est complètement différent aujourd'hui, je trouve. Il y a toujours quelques groupes de cette époque qui sont encore là, comme les Melvins. Eux ne se sont jamais vraiment arrêtés, mais c'est un cas à part. C'est un truc à eux tout seuls. Helmet aussi... mais ce n'est plus vraiment Helmet pour moi. C'est Page Hamilton avec d'autres gars. Ce sont de bons musiciens, sympas, mais ce n'est juste pas pareil. Tout cela ne m'affecte pas, la scène musicale est juste différente maintenant. Les gens écoutent la musique différemment, ils consomment les morceaux individuellement. Et ils font de la musique différemment aussi. Les home studios se démocratisent. Les gens enregistrent seuls, chez eux. On voit de plus en plus ça maintenant. Il y a moins de groupes soudés, et plus de chanteurs ou auteurs-compositeurs qui bossent seuls, et montent un groupe uniquement quand ils doivent faire des concerts. Et puis les gens sortent moins qu'avant. À l'époque, aller à des concerts, c'était un loisir à part entière. Tu n'étais pas obligé de bosser. Tu pouvais sortir deux ou trois fois par semaine pour voir des groupes. Maintenant, les gens restent chez eux, devant leur ordi, à commander des pizzas et regarder



du porno ou la télé câblée.

Tu sembles être la partie calme du groupe. Quand je vous ai vus sur scène à Paris, la différence entre toi et David était flagrante. Comment arrivez-vous encore à composer ensemble ? Est-ce que c'est facile de répéter et de créer de la musique avec une telle différence d'énergie sur scène ?

Duane : Quelque chose a changé. Mais moi, je ne pense pas avoir changé depuis 30 ans. J'ai toujours joué sur le long terme. Je n'ai jamais été Pete Townshend. Je n'ai jamais ressenti le besoin de sauter à un mètre du sol ou de faire des acrobaties. Donc voilà, 30 ans plus tard, je suis encore là, et rien n'a changé. Je ne suis pas une mauvaise version du moi jeune, parce qu'il n'y a pas d'«ancien moi». En réalité, je ne suis pas si calme que ça. J'ai un bon niveau d'anxiété, je le cache juste bien. Et je le canalise dans la musique. J'ai passé la soixantaine. Je ménage mon énergie. Je vois des groupes qui se donnent à fond pendant les quatre premiers morceaux... et après, ils s'effondrent. Nous, ce soir-là à Paris, on a joué 23 morceaux. Tu connais beaucoup de groupes de notre âge qui font ça, avec une musique aussi intense, aussi longtemps ? Je crois qu'on explore un nouveau territoire, à notre façon. Et moi, je gère mon effort, tout simplement.

Tu as déménagé à Nashville. De France, on voit cette ville comme un lieu en plein essor, avec Jack White et les Kings Of Leon. Est-ce qu'il y a maintenant une vraie scène rock qui remplace la scène country ?

Duane : Le business de la country est toujours très présent, et c'est ce qui rapporte le plus d'argent. Mais oui, tu as raison, ces 15-20 dernières années, les choses ont changé. Jack White est là, les Black Keys, Kings Of Leon... et moi aussi. [rires des autres membres] Donc voilà, ça fait de Nashville une ville rock. Mais il n'y a pas encore beaucoup de super groupes qui en sortent. Il y en a quelques-uns comme Bully, par exemple... mais je n'en ai pas tant que ça en tête. Pendant longtemps, l'industrie country a influencé la musique de manière négative selon moi. Elle a mis en avant les artistes solos, alors que les musiciens étaient vus comme des pions interchangeables. Pour faire un grand groupe, il faut bosser ensemble, bâtir quelque chose de solide. L'industrie country ne récompense pas ça. Mais les choses changent.

Tu disais que quand tu joues dans un contexte country, parfois c'est bien de ne pas être responsable de tout. Tu te sens parfois chanceux de juste pouvoir jouer sans devoir créer.

Duane : Oui, c'est ça. Je faisais référence au fait que parfois, quand tu es juste engagé comme guitariste, bassiste ou batteur, c'est agréable. Tu apprends les morceaux de quelqu'un d'autre, tu les joues. Et c'est bien de ne pas avoir à prendre de décisions. Pas tout le temps, mais de temps en temps, c'est reposant. C'est de ça dont je parlais.

Quelle est la question que je ne t'ai pas posée, et quelle serait la réponse ?

Duane : Tu me demandes ça ? La question que tu n'as pas posée... Hmm, peut-être : «Où en sera-t-on dans dix ans ?» Et la réponse : «Est-ce que tout ça aura encore la moindre importance ? Sérieusement, est-ce que ça comptera encore ?».

OK. Mais, s'il te plaît, ne mettez pas encore 20 ans à sortir le prochain album. On a besoin de vous voir plus souvent en live, surtout en France.

Duane : On en a déjà un en réserve. On va le sortir après notre mort. C'est ce que les gens font maintenant ! [rires de tout le groupe] On part aux Canaries.

Les îles Canaries ? Ah oui, c'est magnifique là-bas. Merci pour votre disponibilité.

Duane : Merci beaucoup mec, on apprécie vraiment ton soutien.

Merci à Rosie, Lauren, Whit et The Jesus Lizard.

■ JC

Photos : JC Forestier







THE JESUS LIZARD

ÉLYSÉE MONTMARTRE, PARIS

UNE SOIRÉE CONCERT PLUS QU'ATTENDUE S'EST DÉROULÉE EN MAI DERNIER À L'ÉLYSÉE MONTMARTRE : CELLE DU RETOUR SUR SCÈNE DE THE JESUS LIZARD AVEC PAS MAL D'ANNÉES DE PLUS AU COMPTEUR, MAIS TOUJOURS AVEC CETTE FOI ET GÉNÉROSITÉ INÉBRANLABLES ACCOMPAGNANT LEUR FOUGUE SONORE QUI NE PREND PAS VRAIMENT DE RIDE AVEC LE TEMPS. ON Y ÉTAIT, ON VOUS RACONTE.



THE JESUS LIZARD



Le retour discographique des légendaires The Jesus Lizard était déjà un évènement en soi (le dernier disque datait d'il y a 26 ans...). On ne s'y attendait pas vraiment et puis boum, un album, Rack, en septembre 2024, puis paf, une tournée européenne qui débute à Paris un samedi soir. Le double effet Kiss Cool. Le triple effet, c'est quand on a appris avec le père Forestier (notre photographe attitré) qu'on était accrédité sur la date. Les planètes étaient alignées. On arrive quelques dizaines de minutes avant la première partie dans une salle peu remplie. C'est Paris, c'est toujours comme ça. Comme en Amérique du Nord en général, le public arrive tardivement, si ce n'est pas quelques minutes avant le show du headliner. Daria qui fait la première partie des États-Uniens (et la seule d'ailleurs) ne bénéficie pas d'une salle comble, mais cela ne les empêche pas de faire tourner leur set pop punk en toute sérénité et avec un grand plaisir. Ils viennent présenter Fall not, leur cinquième album, après une longue absence. Eux aussi.

À vrai dire, on n'a pas vraiment compris ce que viennent faire les Angevins dans cette soirée. Leur pop punk aseptisée et manquant fréquemment de saveur est un peu l'anti-The Jesus Lizard par excellence. En gros, ça manque de surprise, d'intrépidité et d'impureté sonore. Il y avait pourtant matière à puiser dans la

scène noise-rock en France qui connaît un regain d'intérêt depuis une bonne dizaine d'années facile, tant de la part des musiciens que des passionnés de rock. La formation qui compte un ex-Les Thugs et des ex-LANE envoie ses refrains entêtants à une foule qui commence progressivement à grossir (la soirée était sold-out), certains sont réceptifs aux compos mélodiques, souvent guidées par des méthodes itératives, qui sont ultra carrées, d'autres font la queue pour commander leur apéro et n'attendent qu'une chose : The Jesus Lizard. Tandis que le changement de plateau s'opère, on croise une bonne quantité de têtes connues (dont notre collègue Circus, des pros du milieu, des gens de la presse spé, des vieux de la vieille toujours au RDV, et quelques célébrités dont l'auteur de BD et réalisateur Riad Sattouf). Des fans du groupe autour de moi m'ont révélé avoir fait 600 bornes pour ne pas rater cet évènement unique. On a croisé des Anglais également.

Évènement unique car il se pourrait bien que ce soit le dernier concert du groupe à Paris (ils n'étaient pas revenus depuis la Villette Sonique de 2009). Qui peut prévoir que ces sexagénaires soient en mesure de nous pondre une suite à Rack et une tournée dans les années à venir ? Est-ce un adieu ? Inch Allah ! The Jesus Lizard débarque sur scène en lançant «Puss»,





DARIA



DARIA

un classique de Liar. David Yow, avec sa dégainée de gars grungy sorti d'une fin de soirée arrosée à 9h du mat', boit au goulot sa bière puis se jette dans la foule comme à l'ancienne pour chanter le morceau au plus près des fans. Il est visiblement en mission ce soir : exciter et soulever le public ! La musique et la renommée du quatuor suffisent déjà à remplir assez facilement cette tâche. Alors que des garnements bien éméchés (ou pas) commencent à réclamer des vieux hits de la troupe de Chicago, comme «Seasick», «Monkey tricks», ou encore «Bloody Mary» (qui seront tous interprétés, bien entendu), elle préfère plutôt mettre en avant ses derniers morceaux. C'est ainsi qu'on découvre avec ravissement des petites pépites noise punk parfaitement taillées pour le live comme «Hide & seek», «Grind» ou encore «Moto(R)».

The Jesus Lizard est impressionnant de maîtrise et d'énergie, l'atmosphère est moite et poisseuse, comme leur musique. Le sol colle à force de bières renversées ou qui volent pas mal dans les airs, les portes des toilettes ne cessent de bouger, la circulation est de plus en plus difficile dans la salle, on se croirait presque dans un petit club, sauf qu'on doit être entre 1200 et 1300 personnes. Pendant ce temps-là, Duane Denison, le guitariste, montre à quel point il est l'orfèvre de cette bande. Pendant que le basse-batterie ne fait qu'un et atomise nos tympans avec une précision folle, concentré, il éblouit par son inventivité et la variété incroyable de son jeu (ça va de passages jazzy au punk le plus hardcore). Sans lui, le groupe ne serait probablement pas ce qu'il est devenu, sans compter la présence imposante de Yow sur scène, égal à lui-même, qui aime grogner, couiner, hurler, chanter, scander et lâcher des «Fuck Trump» régulièrement. Les vieux qui ont vu de près l'évolution de Jesus Lizard, comme les plus jeunes, en ont pris plein la tronche ce soir. On pourra toujours critiquer la setlist (Blue a été oublié), mais ce show a été une véritable leçon pendant près d'1h30 pour tout musicien en herbe ou amateur, et personne friande de musique éclairée. Un concert qui risque de rester longtemps dans la tête des chanceux présents ce soir.

Merci infini à Rosie et Lauren de Rarely Unable.

■ Ted

Photos : JC Forestier





THE JESUS LIZARD

RACK

[Ipecac Recordings]

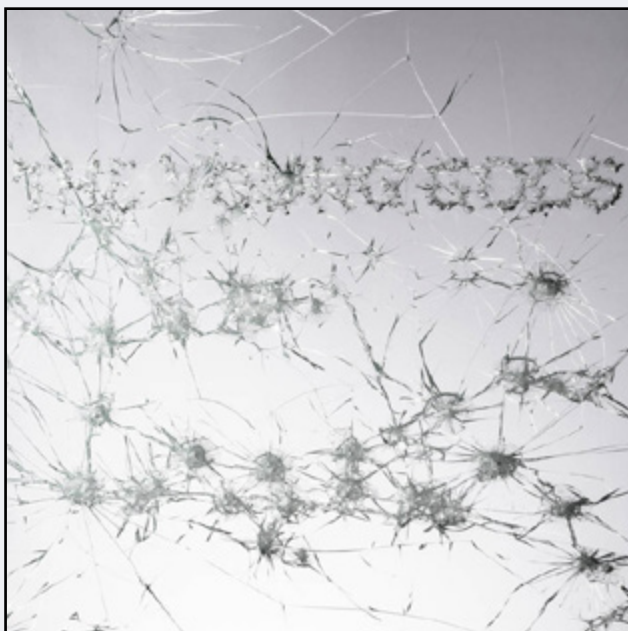
Je ne vais pas mentir, jusqu'à l'annonce de leur nouvel album, *Rack*, The Jesus Lizard faisait partie de ces noms mythiques qui m'intimidaient plus qu'ils ne m'inspiraient. Une légende du noise rock souvent citée à côté de Shellac ou Fugazi, un groupe culte adoubé par Nirvana et Steve Albini, mais que je n'avais, jusque-là, qu'effleuré. Trop sauvage, trop anguleux peut-être pour mes oreilles encore peu habituées à cette brutalité élégante. Alors quand on m'a proposé d'écrire une chronique - et, cerise sur le chaos, de rencontrer David Yow en interview - j'ai décidé de plonger. Et quelle claque.

Rack est leur premier album studio depuis 1998, un retour que personne - y compris eux-même - ne semblait envisager sérieusement. Pourtant, dès les premières secondes de l'ouverture «Hide and seek», inspirée d'une fable mexicaine et de la voix fantomatique de Lhasa de Sela, on comprend que The Jesus Lizard n'est pas revenu pour faire du fan service. Le morceau est dense, tendu, traversé par des fantômes et des éclats de violence. Le riff de Duane Denison y est sinueux, impitoyable, et Yow, du haut de ses 64 ans, crache des lignes hallucinées avec une intensité qui ferait pâlir un chanteur de vingt piges. Je suis pris. Littéralement. Ce disque, c'est une course sans frein. Des titres comme «Alexis feels sick», «Grind» ou «Lord Godiva» suintent le groove toxique et la tension sourde. La basse de David Wm. Sims est mise au premier

plan, véritable colonne vertébrale d'un son à la fois millimétré et organique. La batterie de Mac McNeilly, quant à elle, n'a rien perdu de sa frappe chirurgicale. Quant à Denison, il assemble des riffs blues, noise, jazz même, avec une classe qui m'a tout simplement scié, parfois à contre pied du chant. Et ce morceau, «Moto(R)», inspiré d'une mésaventure dans des chiottes publiques parisiennes... qui d'autre qu'eux pouvait transformer une anecdote absurde en hymne abrasif ?

Mais au-delà de la musique, ce qui m'a frappé, c'est la sincérité. En interview, David Yow me confie qu'il ne voulait pas décevoir leur public, habitué à le voir se jeter dans la foule dès le premier morceau, et qu'il a dû prendre un coach pour la partie physique. Tout est là. The Jesus Lizard ne revient pas pour se reposer sur sa réputation. Le groupe revient parce qu'il en a besoin, parce que leur musique brûle encore en eux. Et désormais en moi. Je n'aurais jamais imaginé, un jour, interviewer ce groupe-là. Encore moins en faire une couverture. C'est le genre de choses qui n'arrive pas. Et pourtant. Me voilà, quelques décennies après leurs débuts, à vibrer pour un disque qui aurait très bien pu ne jamais exister, et qui sonne pourtant comme une renaissance. Un rappel que certains groupes, même après tout ce temps, n'ont rien perdu de leur pouvoir de nuisance, ni de fascination. *Rack* est un choc. Une décharge. Une leçon. Je ne les ai pas vus (re) venir, et maintenant, je n'arrive plus à les lâcher.

■ JC



THE YOUNG GODS

APPEAR DISAPPEAR

[Two Gentlemen]

40 ans ! 40 ans de révolution sonore, d'expérimentations, de sensations, de limites repoussées, de poésie réinventée, de reprises trafiquées, 40 ans de travaux musicaux souvent en avance sur le temps. 40 ans... une durée assez longue pour penser que The Young Gods avait fait le tour de la question, mais non. 40 ans après la création du groupe, ils sortent ce qui me semble être, tout simplement, leur meilleur album.

Bien sûr que l'éponyme, L'eau rouge ou TV sky sont des albums exceptionnels mais sur chacun d'eux, on peut trouver des pistes un peu plus faibles et une production qui ne met pas toujours à leurs avantages certains instruments (les guitares les plus métalliques, la batterie...), des considérations qui n'avaient pas lieu d'être à la fin des années 80 ou au début des années 90 tant la technologie a progressé depuis et tant les Suisses défrichaient des terrains inconnus jusque là. Si *Appear disappear* me semble être leur meilleur opus, c'est qu'il n'a aucune faiblesse : chaque titre est à sa place, la production est magistrale et bien évidemment, on retrouve tout ce qui a fait la renommée des Young Gods : de la poésie qui joue avec les mots, des rythmiques soignées, des sonorités défrichées, de l'engagement et une rage, certes plus sous-jacente qu'à leurs débuts, mais toutes ces compositions ont une âme et sont ... «utiles». Elles soignent des blessures, ouvrent l'esprit, invitent à s'activer. C'est ce que devrait toujours être le

rock, mais que tellement ont oublié.

C'est la guitare, que le trio avait parfois délaissée, qui lance les premières banderilles d'un «Appear disappear» qui annonce la couleur sans le vouloir : «I do my best» ! Aussi distordu que nerveux, le titre trouve son équilibre dans la mélodie entêtante et un rythme hypnotique. Il est un peu plus lent et proche des basses sur «Systemized» où les samples captent l'attention avant que tout n'explose. Les basses vont chercher encore plus de gras avec «Blue me away», un morceau de bravoure rock industriel sacrément structuré. L'usage du français allume d'autres neurones, «Hey amour» évoque une absence omniprésente («tu m'accompagnes dans la ville, dans les rues vides à craquer»), reste à suivre Nietzsche et espérer un après meilleur que le réel. D'une poésie folle, la chanson est agrémentée de délicates nappes électro et d'accords larmoyants. Après le calme «Blackwater», «Tu en ami du temps» parle «des souvenirs» et aurait très bien pu figurer sur un de leurs albums sortis il y a plus de 30 ans... Plus posé, «Intertidal» privilégie l'atmosphère, filtre la voix et nous berce comme le mouvement des vagues. De chaudes percussions raniment l'album, «Mes yeux de tous» est une des plages les plus excitantes, quand bien même ses paroles peuvent être énigmatiques. Moins de mystères pour «Shine that drone» et les menaces volantes qui prennent l'apparence de samples graves et livrent un combat avec la guitare appuyée par un chant poignant. Beaucoup d'émotions aussi pour «Off the radar» qui range les cordes au profit des sons... et puis le silence. The Young Gods disparaissent de nouveau, mais pour un temps seulement.

■ Oli



STUPEFLIP

SONS20UF !!

[Dragon Accel / Modulator]

Le Stupeflip crou, c'est comme une tique. Ça t'accroche, tu peux pas t'en débarrasser. Hip-hop ou hardcore jusqu'à la mort, le trio te rentre rapido dans la carte à puce. À peine sorti de l'œuf, le groupe envoie des trucs mythiques : «Les monstres», «À bas la hiérarchie», «Le spleen des petits», «La menuiserie». Mais comment être sélectif ? Tu peux pas sans t'arracher les tifs. King Ju, Cadillac et MC Salo se cachent sous des cagoules depuis 30 ans. Histoire de marquer le coup, la formation a sorti Sons20uf !! en novembre 2024. Un ensemble d'inédits et de remix.

Sons20uf !! dépoussière les pépites de Stupeflip. Les classiques surgissent comme des lapins vengeurs. Hier, c'étaient des bombes explosives. Aujourd'hui, c'est la même folie sous de nouveaux arrangements. Avec un plaisir immense, tu peux tendre la joue pour te prendre une nouvelle baffe avec «La menuiserie 2031», «Crou anthem» et «L'truc xplosiff». Un flow de fou ! Les textes sont toujours aussi percutants. Tu peux retrouver les thèmes chers à Stupeflip : l'enfance («Le spleen des petits», «Déjà tout petit»), la non-violence («L.A.R») ou le temps qui passe («Chèvre-feuille»). «Toi tu penses que tout le monde est nul quoi ! Et les infirmières qui sauvent des vies ? » fait partie des passages loufoques. Bien sûr, Pop Hip et Sandrine Cacheton nous font le plaisir d'une apparition. Fait notable, aucun mot sur le cou de belette de Mylène Farmer.

Sons20uf !!, c'est aussi des petits trésors inédits. Single de l'album, «Raggalloween» est une comptine assassine pour Halloween. «Esprits frappeurs» est composé de plusieurs mondes. Ici, les transitions se font sous le signe de la bipolarité. Avec humour et décalage, Stupeflip propose du frais sur «Bordel» et «Psycho girl». Le Crou a 30 ans et son style n'a pas pris une ride. La musique découpe comme à sa première heure. Sons20uf !! est loin d'être une simple compilation. C'est un nouvel album à digérer loin des standards de l'industrie. Quand tu auras fini de mâcher ce nouveau malabar, tu crieras : « Encore ! ». Alors, tu plongeras dans la discographie d'un groupe incontournable.

■ Julien



JIRO

ELEVATE SPIRIT

[Telema Records]

Avant tout effort, il faut bien s'échauffer les muscles, sinon on risque le claquage, et ce serait dommage de rater une bonne session de metalcore parce que l'on est parti trop vite. Les Français de Jiro l'ont bien compris, et pour chauffer tes conduits auditifs, ils ont préféré y aller tranquillo pour commencer leur nouvel EP, *Elevate spirit*, sorti en novembre 2024. Le premier des 5 titres te malaxe doucement, du lobe à l'hélix (oui, aujourd'hui, tu auras peut-être appris, le nom du haut de ton oreille externe), puis met en température l'oreille interne : intro guitare claire, chant clair et mélodique, petit riff saturé avec la batterie qui s'échauffe, comme un refrain qui s'allonge, et puis quelques growls perçus au loin alors que le premier titre s'éteint. Bien chauffé ? Alors c'est parti : les 4 titres suivants changent de température et de sentiment. Gros chant guttural, la guitare écrase du lourd, la basse et la batterie lâchent tout sur «*Enmity spreads*». Et ça ne s'arrêtera plus jusqu'à la fin. Le quatuor/quintet parisien t'envoie ses tracks dans une maîtrise parfaite. Les petits breaks mélodiques, l'inventivité de la section batterie, les ponts calmes entrent en résonance avec les sections furieuses, et tout cela parfaitement produit. Jiro s'inscrit dans la lignée de Lamb Of God ou Bring Me The Horizon avec cet EP qui, on l'espère, en annonce d'autres.

■ Eric



AGE OTORI

AGE OTORI

[Araki Records / Bitume Prods / ...]

Age Otori est un groupe formé à l'automne 2021 dans le Piémont, suite à la rencontre de membres de Flying Disk, Alysei et Regno_ dans le studio Ciabòt Recordings. Leur nom, d'origine japonaise, désigne cette sensation étrange que l'on a quand, lorsque l'on sort d'un salon de coiffure avec une nouvelle coupe de cheveux, on se trouve moins bien qu'avant. En écoutant le premier EP éponyme du quatuor, mélangeant rock aérien (pas mal de reverb/delay/chorus... comme le shoegaze !) mélodique et puissant avec une petite touche de new wave (surtout pour le titre «*Humdrum*»), on se rend compte assez vite que son effet est plutôt le contraire. Du moins, que nos oreilles en sortent heureuses. Leur musique a un côté salvateur, même si les sujets évoqués dans les 4 titres de leur premier EP éponyme sont loin d'être très positifs (perte de l'amour, le conflit, la solitude, la douleur, la mort...), mais les réflexions le sont (l'effort de trouver des solutions pour s'en sortir). Age otori est le fruit d'un vrai travail de préparation, il démontre naturellement une maturité, une maîtrise, et une fraîcheur certaine. Bien que quelques réminiscences familiares de sonorités affluent çà et là au gré du disque, cela n'entrave pas le plaisir de l'écoute de ce premier essai réussi haut la main.

■ Ted



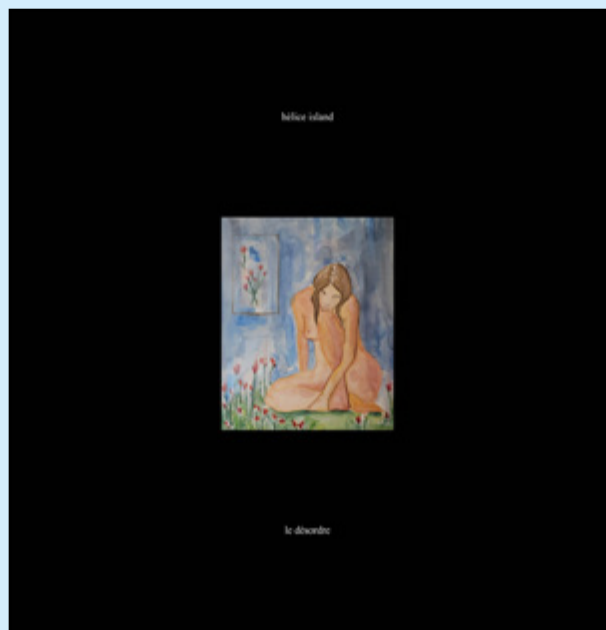
GABRIEL PALMIERI

A PORTRAIT OF EXISTENCE

[Autoproduction]

Guitariste au sein du tribute band Lords of Rock, mais également de Deficiency, le surdoué de la guitare Gabriel Palmieri a décidé de collecter ses idées personnelles sur un album qui lui ressemble. Coloré et aérien, son jeu permet la construction de compositions aussi solides et structurées que lumineuses. Épaulé par une section rythmique (Thomas Coulaud, batteur passé par Deafening Silence ou Taste of Hell, est sur quasi tous les titres, seul William Bur de Ckraft lui est préféré pour «Infinite reflections» et son ambiance plus lounge/jazzy et essentiellement Patricia Alves Peito de Flying Orkestar à la basse, voire à la contrebasse, sur le superbe «Bard on the green»), il ne joue pas seulement au guitar hero envoyant du solo dans tous les sens, il réfléchit à faire progresser ses titres et à les imaginer dans le tout qu'est l'album. Alors, bien sûr, ça reste un travail d'une grande technicité, c'est instrumental mais on navigue dans différents univers passant du très rock «Timeless universe» au plus métallique et épique «The last moon», ses acolytes et leurs instrus accentuant certains aspects de son travail protéiforme. Gabriel Palmieri propose donc un bel éventail de ses talents, le plus important étant certainement celui de nous faire écouter l'album sans s'ennuyer et trouver qu'il en fait trop, le principal défaut des prodiges de la six-cordes.

■ Oli



HÉLICE ISLAND

LE DÉSDORDRE

[Araki Records]

Hélice Island est un trio parisien composé d'Aurore (violoncelle et chant), Benoît (guitare, chant et cornet à piston, membre de Tabatha Crash et Sons Of Frida), et Sophie (batterie et chœurs, membre de [The] Kandinsky Komplex, SK\LR). Leur nom est probablement un jeu de mot avec Ellis Island, l'île située à New-York, à moins qu'il ne faille voir plutôt du côté de «L'île à Hélice», le roman de science-fiction de Jules Verne racontant les péripéties d'un quatuor à cordes parisien vivant sur une île artificielle flottante assez hostile. J'opterais davantage pour cette option tant le troisième album d'Hélice Island est non seulement difficile à appréhender, mais le groupe - aidé par Arnaud Delannoy (Watine) au trombone basse, à la grosse-caisse, contrebasse, et aux prises de sons - livre huit morceaux plein d'abattement et de désolation. Vacillant entre slowcore, pop indé mélancolique, avec de petites touches de folk et de lo-fi, Le Désordre porte bien son nom et se trouve sans cesse en terrain glissant, que ça soit musicalement (ça joue très bien, mais par moments, on a le sentiment que le groupe auraient pu «mieux» travailler certaines idées) que du côté des voix qui sont parfois perfectibles (notamment sur l'accent anglais). Comme s'ils n'étaient pas tout à fait sereins. Là est peut-être finalement le concept de cet album, auquel cas, il s'agit d'une réussite.

■ Ted



AKIAVEL

IN VICTUS

[Vercords]

Après s'être fait un nom sur les scènes hexagonales, Akiavel était attendu au tournant. Après avoir vaincu pas mal de monde en autoproduction, le groupe a signé un deal avec un label bien installé [, c'est aussi Psykup, Mass Hysteria, Ultra Vomit...] et peut donc encore accroître sa fanbase...

Et alors que je les interroge sur le choix du titre pour cet album, il semble qu'In victus corresponde assez bien au sentiment qu'on peut avoir à la fin de l'écoute, le groupe est invincible, plus puissant que jamais, à l'aise dans tous les registres et surtout implacable tout le temps ! On se doutait que ce serait du lourd mais là, ça surpasse les attentes ! Avec un opus rendu ultra homogène par la production, Akiavel s'amuse à intégrer dans son death des tonnes d'inspirations différentes : ambiances black, groove monstrueux, thrash, brutal et pourquoi pas screamo et hardcore, toutes les familles métalliques sont conviées et ne sont pas juste là pour la photo, leur présence sonne logique. Le quatuor maîtrise aisément tous ces apports, jouent avec les sonorités enchaînant des parties lourdes au possible à des moments mélodiques diaboliques (certains riffs de guitare devraient être encadrés ! Ceux de «Membrane» ou «Lights for life» sont carrément jouissifs !). Les musiciens font preuve d'une grande précision et mettent leur technique au service des compositions, préférant parfois jouer la discrétion pour

exposer les talents du voisin... ou de la voisine car à ce petit jeu, celle qui crève encore les enceintes, c'est bien Auré qui multiplie les attaques et démontre que ses possibilités vocales ne connaissent pas de limites. C'est 50 nuances de growl et à quelques moments, j'aurais apprécié un peu de répit parce que les claques se suivent à un rythme trop élevé pour qu'on puisse respirer avant d'être replongé dans les ténèbres. Macabre, dark, violent, In victus, c'est un putain de festin où on se régale.

En plus d'être un excellent album de metal, Akiavel a bossé l'aspect conceptuel traitant dans ses textes d'affaires criminelles (souvent sordides) et de la perte douloureuse d'êtres chers, chacune des histoires étant liée à une fleur, le tout formant un bouquet qui s'écoute et se regarde. Un death ouvert d'excellente facture, des idées fouillées qui invitent à creuser davantage, des émotions vibrantes, des concerts époustouflants... Depuis une vingtaine d'années, on a rarement vu ça. La dernière fois, le groupe qui faisait son trou avec la même trajectoire, c'était Gojira.

■ Oli



AKIAVEL

C'EST UN PEU BEAUCOUP À L'ARRACHE QUE L'ON INTERVIEW CHRIS (GUITARISTE) ET AURÉ (CHANTEUSE) D'AKIAVEL MAIS LEUR NOUVEL ALBUM EST TROP IMPORTANT POUR QU'ON PASSE À CÔTÉ OU QU'ON ATTENDE LES PROCHAINS MOIS POUR LES RENCONTRER...



L'artwork fait autant référence aux contes qu'à la religion, les 2 peuvent se mélanger ?

Chris : Ce sont des peintures faites pour laisser libre court à son imagination, il peut y avoir des similitudes avec des œuvres religieuses mais chez Akiavel, on ne parle pas de religion à proprement parlé. Là, c'est joli pour nous et ça ouvre des portes à la réflexion.

Au delà de l'histoire de la Rome antique, Invictus est aussi le titre d'un film ou le nom d'un parfum, vous avez hésité à prendre ce nom pour l'album ?

Auré : Non, pas du tout. Nous étions décidés depuis longtemps sur ce nom. Invictus, c'est aussi IV donc 4.

Et le titre ne commence pas par V, c'est une nouvelle ère ?

Auré : Oui, nous terminons une trilogie V autour des blessures émotionnelles, puis physiques, puis le questionnement du bien et du mal. Avec *Invictus*, après un constat général de la trilogie, nous rentrons dans des sentiments plus complexes avec le principe de résilience.

Quelles sont vos attentes avec cet album ?

Auré : Comme toujours, nous espérons un bon accueil de la part de nos auditeurs. D'avoir notre nom un peu plus grand sur les affiches, et toucher l'international.

«Membrane» est mon morceau préféré dans un album assez homogène, j'ai du mal à dire pourquoi, vous pouvez m'aider ?

Auré : «Membrane» est un titre pour souligner le courage qu'a eu une enfant pour échapper à ses bourreaux d'un destin tragique. Il évoque l'affaire Fourniret et c'est le morceau de la rose blanche.

Il y a une grande variété dans les chants. Leurs placements et les choix pour les tonalités sont-ils instinctifs ? Ou vous êtes du genre à faire beaucoup de tests ?

Auré : Le chant sur tout l'album est placé en

fonction de l'émotion. Les différentes tonalités sont donc en grande partie instinctives, mais aussi énormément retravaillées car nous avons dû faire parfois trois préprods pour chaque titre afin d'obtenir le résultat qu'on souhaitait.

Écrire en français, c'est une mauvaise idée ?

Auré : Pas forcément, mais nous trouvons que l'anglais sonne mieux dans notre style. On se rattrape sur notre côté «frenchy» en parlant d'histoires, qui sont dans la majorité d'*Invictus*, arrivées en France.

Vous avez signé chez Vercords, Akia Records va disparaître ou la structure pourrait aider d'autres groupes ?

Chris : Akia Records est notre association, elle existe toujours.

Cet été, vous faites quelques festivals. Il existe une liste de ceux que vous n'avez pas fait en France ?

Chris : Beaucoup oui, les citer peut être long et, surtout, on risque d'en oublier ! On a eu la chance de faire les deux plus gros et ça s'est super bien passé. Après, évidemment qu'on serait ravis d'y re-participer et évidemment de faire tous les autres !



Le samedi 2 août, c'est le Sylak, vous êtes du genre à rester sur place le dimanche pour profiter des autres groupes ?

Auré : Nous aimerions beaucoup pouvoir participer entièrement à tous les festivals sur lesquels nous jouons car ce sont des lieux privilégiés pour échanger avec un air de vacances avec tes semblables qui portent des t-shirts avec un logo. Malheureusement, nous habitons à l'extrême sud de la France, et souvent beaucoup de kilomètres à parcourir pour rentrer chez nous. Et logistiquement parlant, c'est très compliqué à faire.

Il y a une date en Allemagne, c'est un pays où vous pourriez trouver un public assez enthousiaste. Développer le groupe à l'international est-il un objectif ?

Auré : Oui, c'est une première porte vers un public encore inconnu pour nous, nous avons hâte de voir les dates à l'international se multiplier !

Parmi tous ces lieux où vous êtes passés, lequel laisse le meilleur souvenir ?

Auré : Pour ma part, mon fest' «coup de cœur» est le Mennecy Fest. Nous sommes toujours extrêmement bien reçus, organisation au top, et le public est complètement fou ! J'aime aus-

si ce côté «taille humaine» où nous sommes libres de circuler et trouver des moments cools pour échanger et partager avec nos auditeurs ! Comme au Festival 666, Plane'R Fest, Kreiz Y Fest, Baillarock Festival, Furious Cirkus, etc... On adore vraiment jouer dans ce genre de festival ! Ça fait quelques années que je souhaite jouer au Sylak car en tant que festivalière, il y a quelques années, j'avais adoré ! Hâte !

Et dans le futur proche, de quoi êtes vous le plus impatient ?

Auré : Pour ma part, je rêve de traverser la flaque d'eau et faire une tournée au Canada / USA / Amérique du Sud / Caraïbes. Nous avons beaucoup d'auditeurs là bas, j'ai hâte de les rencontrer ! Mais pour le moment, c'est encore un rêve ! Nous sommes impatients de savoir si nous serons sur les grosses affiches l'année prochaine avec ce nouvel album. Nous avons hâte de partager notre musique à travers l'Europe.

Merci à Akiavel ainsi qu'à Sabrina chez Vercords.

■ Oli

Photos : JC Forestier





KITTIE

LONDRES, THE DOME



15 ANS APRÈS LEUR PRÉCÉDENT PASSAGE SUR LONDRES, KITTIE REVIENT TAQUINER LA CAPITALE ANGLAISE. AVEC UNE PREMIÈRE PARTIE QUI S'ANNONCE EXCELLENTE, EN LA PERSONNE DE HOLY WARS, LES CANADIENNES EN SONT PRÊT À DÉCOUDRE.



HOLY WARS

15 ans, c'est long, surtout après un nouvel album livré il y a presque un an. Alors évidemment, ça joue à guichets fermés. En même temps, Le Dome n'est pas non plus une très grosse salle, alors il y avait peut-être moyen de faire plus d'heureux sur cette date anglaise, en marge du Download Festival où le groupe joue la veille. Cette date à Londres, c'est aussi une date spéciale pour la bassiste Ivy Jenkins, puisque c'est son anniversaire. Les portes ouvrent officiellement à 18h, mais bizarrement rien ne bouge avant 19h30, le temps qu'une longue queue sinueuse fasse le tour du bâtiment. C'est l'occasion ratée de cette date, Kittie et Holy Wars, pas un groupe de plus, pas de groupe du coin, et c'est bien dommage, alors qu'il y avait largement de quoi caser un autre groupe en première partie.

Après avoir attendu avec trépidation dehors, en attendant finalement l'ouverture des portes, c'est un public étonnamment varié qui se presse doucement devant la scène, des fans de longue date, mais aussi une très forte proportion de nouveaux fans, preuve que le public du groupe n'a pas vieilli avec lui, mais c'est renouvelé et que le groupe a su s'adapter, chose que certains groupes qui ont initialement percés dans les années 2000 n'arrive pas à faire. Finalement, Holy Wars débarque sur scène et assène des décibels bienvenus, une découverte récente qui confirme en live tout le bien que l'on pensait d'eux. À deux doigts de voler la vedette, surtout par leur énergie immense sur scène et leur endurance, c'est une première partie appropriée qui décape et assène sans limite une mixture sonore dense et infatigable. Et c'est sans prendre en compte le fait de voir



HOLY WARS







la chanteuse Kat sauter dans le pit pour la dernière chanson, un pit ravi bien entendu : chapeau ! C'est frais, c'est intense, ça joue carré, ça tient la route. Un groupe avec un certain potentiel, qu'il va falloir garder à l'œil.

Quoi de mieux pour Kittie que d'ouvrir avec le titre éponyme de leur dernier album ? «Fire» rentre dans le vif du sujet et donne le ton. N'oublions pas que Kittie, c'est quand même depuis les années, et malgré les drames et remaniement de personnel, sept albums studios, donc avec une certaine archive dans laquelle piocher des titres percutants, comme «I've failed you» et la déferlante «Cut throat». Les titres s'enchaînent vite et se suivent comme une mécanique bien rodée, ça tire à tout va. En tout et pour tout, le groupe arrive à enquiller 21 titres. Le quatuor est de manière évidente ravi d'être sur scène à jouer ensemble, avec une certaine symbiose, même si l'on sent une certaine retenue parfois. Ce dernier album, *Fire*, tient largement la route en live, avec «Eyes wide open», le très légèrement pop «We are shadows» qui sonne beaucoup plus lourd en

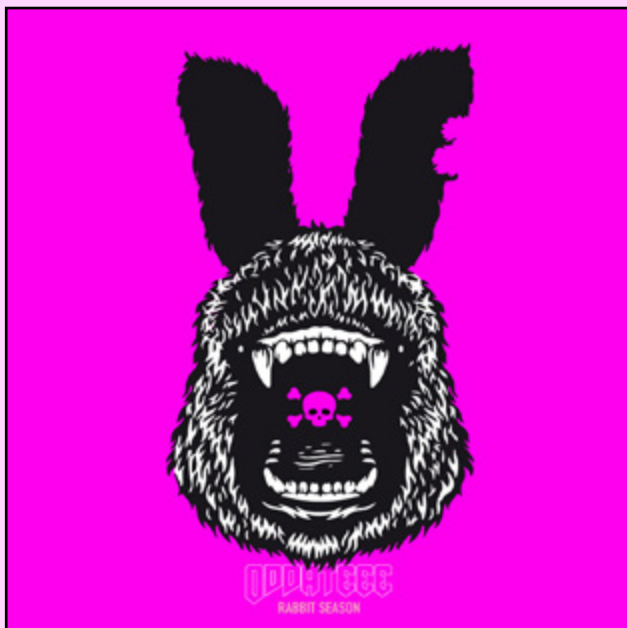
live, l'anthologique «One foot in the grave», et le délicieusement décapant «Vultures». Le groupe passe aussi par quelques titres phares de leur début, avec «Charlotte», «Brackish» et «Spit», des morceaux qui sonnent maintenant parfois un peu vieillot, au vu des compositions un peu plus matures des albums suivants et des différentes directions musicales explorées depuis. Un concert bien tassé, rondement mené, où Morgan prend plaisir à communiquer avec le public pendant que Ivy et Tara s'active sciemment sur leurs côtés de scène respectifs. C'est 90 minutes qui passent largement trop vite, on en redemande, et surtout on espère que cette date ne sera pas suivie d'une autre attente intenable de 15 ans.

Merci à Walter et à Kittie !

■ Pooly
Photos : Pooly



KITTIE



ODDATEEE

RABBIT SEASON

[KdB Records / Atypeek Music]

La dernière fois qu'on avait entendu parler du rappeur américain Odddateee, c'était à l'occasion d'une collaboration avec le duo marseillais WaMo. Quelques années plus tôt, en 2021, il avait sorti sous son nom un deux-titres, *Dumb shit/SpiKKKS*, censé annoncer le futur, à savoir un nouvel album. Eh bien, ça y est, quatre ans après, nous y voilà ! En mars 2025, le MC et producteur new-yorkais livre *Rabbit season*, via les labels KdB Records et Atypeek Music. Il était temps ! Sans surprise, on retrouve «*Dumb shit*» et «*SpiKKKS*» sur les 12 pistes de *Rabbit season*. Même l'artwork, qui s'affirme par la présence d'un lapin féroce sur fond rose, ne change pas par rapport au deux-titres. À l'instar de *Dumb shit/SpiKKKS* (et de ses prédécesseurs), qui accueillait déjà quelques invités (en l'occurrence Junior Robinson et Mickalo'), ce nouvel album perpétue la tradition des featurings. Outre Robinson (qui joue aussi son rôle à la production) et Mickalo', qui prennent part à l'élaboration d'autres morceaux que ceux cités plus haut, Odddateee a fait appel à Dälek sur la production des 4 premiers morceaux et à deux MCs (Dev One et Skalla, ce dernier ayant déjà œuvré sur un titre de 1973 d'Odddateee), afin d'apporter un peu de fraîcheur et de la variété à l'œuvre.

C'est sans grande surprise que les quatre premiers titres de l'album sonnent comme du Dälek : brumeux, lourds et pesants, avec une touche d'indus-noise pas déplaisante du tout. Nous ne

sommes pas surpris, mais on ne cache pas notre bonheur de goûter à nouveau à cette potion sonore inflexible qui rappelle à nos bons souvenirs du hip-hop de la Côte Est des 90's. «*5 2 10 stretches*», le morceau qui suit, reste sombre avec un flow acéré et fait penser à certains vieux tubes de Cypress Hill, période Temples of the boom. On kiffe, forcément, surtout qu'il rappelle également l'apogée du mouvement trip-hop. «*Bang*» se veut minimaliste, avec sa rythmique et sa basse grondante monotone. Arrive ensuite le combo *Dumb shit/SpiKKKS* qui s'impose pour les raisons évoquées dans sa chronique : pesant, lancinant, percutant et énergique. On rajoutera même «*mélancolique*» pour qualifier «*SpiKKKS*». La petite minute de «*2min end ahki*» suffit pour nous conquérir avec un phrasé vocal ultra incisif, comme peut le faire Vinnie Paz de Jedi Mind Tricks. «*The place*» et «*Hated*» se veulent plus discrètes par rapport au reste. La première a besoin de guitare saturée en boucle pour habiller le beat, tandis que la deuxième met en retrait la partie instrumentale pour valoriser la rythmique et les deux flows complètement différents. L'album se termine avec «*Choose wisely*», produit par Will The FunkBoss, un titre qui remet la mélodie au centre du jeu et apporte un soupçon de lumière dans un disque qui en manquait cruellement. Mais ça, on le savait (presque) avant même d'appuyer sur «*play*» pour découvrir cet excellent cru qu'est *Rabbit season*.

■ Ted



LACUNA COIL

SLEEPLESS EMPIRE

[Century Media Records]

Avec *Sleepless empire*, Lacuna Coil signe un album dense, cinématographique, profondément ancré dans son époque. Dixième opus studio du groupe milanais, ce disque prolonge la réinvention opérée sur *Comalies XX* en 2022. Cette relecture de leur album culte a agi comme un électrochoc créatif, permettant au groupe de renouer avec ses racines tout en projetant son identité vers l'avenir. C'est Marco Coti Zelati, alias Maki, bassiste et principal compositeur, qui insuffle à l'album sa dimension immersive. Grand amateur de bandes originales, il s'inspire autant d'Hans Zimmer que des ambiances de films d'horreur culte comme «Halloween» ou des œuvres du groupe Goblin. Résultat : une atmosphère dramatique, quasi cinématographique, qui irrigue tout l'album. Les orchestrations, les nappes électroniques, les effets sonores concourent à créer un véritable univers, sombre et captivant.

Dès «The siege», l'ouverture donne le ton : riffs lourds, tension constante, dramaturgie sonore. «I wish you were dead» marque par son refrain entêtant, et «Sleepless empire», morceau-titre, condense parfaitement l'esthétique du disque : une alchimie entre force brute, mélodies gothiques et production ultra soignée. Le groupe s'offre aussi deux collaborations bien senties. Sur «In the mean time», Ash Costello (New Years Day) ajoute sa voix rugueuse à celle de Cristina Scabbia. Sur «Hosting the shadow», c'est Randy Blythe (Lamb Of God) qui apporte une inten-

sité féroce, rappelant les liens fraternels tissés depuis leur tournée commune à l'Ozzfest 2004. Ces invités s'intègrent parfaitement à l'univers du groupe, sans jamais en dénaturer l'essence.

Au cœur du disque, une thématique forte : celle d'un monde insomniaque, hyperconnecté, en perte de repères. Andrea Ferro, chanteur, évoque une société où le sommeil devient une lutte, où l'attention est sans cesse sollicitée. Cristina Scabbia, de son côté, évoque l'impact de la pandémie sur leur créativité. C'est avec *Comalies XX* qu'ils ont retrouvé l'envie, et *Sleepless Empire* en est le fruit direct. Sans renier ses racines gothiques et metal, Lacuna Coil embrasse pleinement la modernité, à l'image de groupes comme Spiritbox ou Sleep Token, capables de redéfinir les codes du genre sans les trahir. Cet album se classe en haut de leur discographie sans être sur le podium, mais le groupe aura toujours une place spéciale dans mon cœur depuis plus de 20 ans. Il ne me reste plus qu'à les voir sur scène... enfin.

■ JC



JJH POTTER

GHOSTS UNVEILED

[Broken Obstacles Records]

Après un premier album remarqué, *Low tide*, JJH Potter revient avec *Ghosts unveiled*, un disque à la fois intime et universel, où la folk se fait le miroir des failles humaines. Le chanteur français, installé à Strasbourg, compose et chante en anglais avec une aisance telle qu'on pourrait croire à un songwriter de l'Amérique profonde, dans un coin feutré où les silences comptent autant que les notes. Influencé par le Velvet Underground, la présence de voix féminines de Sébéa & Djeline, ses filles, fait écho à la présence de Nico sur le disque warholien.

Dès l'ouverture, «Someone else's book», l'ambiance est posée : une guitare acoustique finement tressée, une voix douce, presque chuchotée, et des paroles qui interrogent le conditionnement social, les rêves enfouis, les blessures anciennes. Mais *Ghosts unveiled* n'est pas un album noir. Il est mélancolique, oui, mais dans une forme de lumière. Une lumière tamisée, comme celle d'un feu de cheminée autour duquel on se raconte les histoires d'un passé encore brûlant. L'artiste convoque ses fantômes - la peur, la perte, la mémoire, l'absence - pour mieux les apprivoiser. C'est une forme d'exorcisme doux, porté par un jeu de guitare épuré, au service du mot, du frisson, du juste souffle. L'un des sommets de l'album, «Goodbye love», brille par sa simplicité bouleversante. Une chanson d'adieu qui ne verse jamais dans le pathos, mais touche au cœur par son dépouillement et sa sin-

cérité. Sur «The stroke», JJH Potter aborde un sujet rare dans la musique folk : l'accident vasculaire cérébral. Le texte est cru, lucide. L'une des grandes forces de *Ghosts unveiled* réside dans les harmonies vocales cristallines de ses deux filles, qui accompagnent régulièrement le chant de leur père. Leurs voix, pures et vibrantes, rappellent les duos mythiques, et ajoutent une dimension presque sacrée aux compositions. Le disque devient alors une affaire de transmission, de filiation, de réconciliation avec soi et les autres.

Avec *Ghosts unveiled*, JJH Potter signe un album d'une grande maturité, sobre et profondément touchant. Un disque qui prend le temps, qui ne cherche pas l'esbroufe, mais qui installe durablement son empreinte dans l'âme de l'auditeur. Un compagnon idéal pour les jours calmes, les fins de soirée, les longues traversées intérieures. Un disque à écouter d'une traite, en laissant les fantômes apparaître...

■ JC



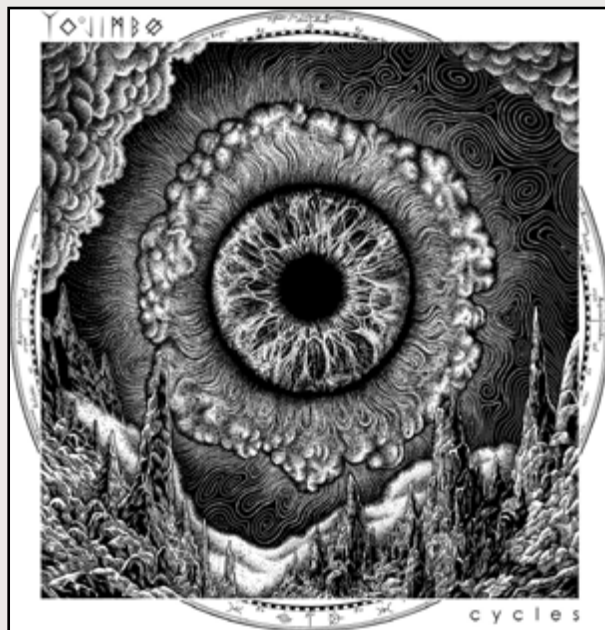
OPINION

TROISIÈME OPINION

[Howlin' Banana Rds / Flippin Freaks / ...]

En tendant l'oreille lors de la toute première écoute de Troisième opinion, le nouvel album d'Opinion, mon cerveau s'est figé d'un coup. Je ne sais pas exactement si c'est la voix d'Hugo Carmouze, l'homme derrière ce projet solo, ou si c'est un ensemble de choses, mais j'ai eu cette soudaine impression qu'Elliott Smith venait de ressusciter, de changer de langue, et que j'étais en train d'écouter son nouveau disque. C'est donc avec un sentiment à la fois de confusion et de plaisir que je me familiarise avec la musique bigarrée, mais très indie dans l'esprit, d'Opinion (son premier disque date de 2016, d'après Bandcamp). Chanté en français et en anglais, le style du Bordelais oscille au gré des titres et déjoue les attentes, passant sans problème de l'indie-rock à la pop mélancolique, à des titres plus lo-fi jusqu'au shoegaze, voire le folk. Troisième opinion est une œuvre personnelle sortie d'un esprit chahuté et vagabond qui fait fi des normes établies. Hugo s'approprie ses influences 90's pour nous recracher ses idées de manière cohérente tout en conférant une singularité à son œuvre. Alors que l'esprit d'Elliott Smith s'efface progressivement à mesure que les plages défilent, le disque se termine par «Pour la nuit, par la fenêtre», un morceau folk aux accents «americana» plein de spleen qu'aurait pu écrire l'Américain. C'est fou !

■ Ted



YOJIMBO

CYCLES

[Blue Cat Prod]

Fans de cinéma (au moins 3 morceaux font des références à des films, leur nom est celui d'un personnage de Kurosawa), quatre Strasbourgeois se réunissent en 2019 pour faire du stoner ouvert à tous les vents, même si certains sont plus porteurs (ceux qui touchent au prog' et au psychédélisme), Yojimbo est né et se développe à son rythme, livrant un premier album ce printemps. Si c'est surtout le chant (souvent clair et planant) de Sophie qui sert de marqueur pour reconnaître le groupe, il ne faut pas mettre de côté l'énergie déployée par les trois autres musiciens pour construire des compositions bien réfléchies, même quand elles sont courtes (les transitions clairs/distos de «Gravity», la place laissée à ce qui semble être des expérimentations sur «God's spit»). C'est pourtant quand ils prennent le temps et jouent sur les rythmes et les effets que l'on rentre plus dans leur monde, les titres plus longs («What comes after» et «Cycles») ayant davantage de personnalité (même sans voix pour le dernier) et offrant quelques jolis moments de bravoure. À noter que tu peux aussi t'offrir le vinyle uniquement pour la pochette (signée Førtifem), absolument sublime.

■ Oli



KHÔRA

ANANKE

[Les Acteurs de l'Ombre]

Khôra se définit comme un groupe de «progressive symphonic black metal». Tout un programme !

En 2012, Ole (ex-Autokrator) a lancé Khôra en tant que projet individuel. Après avoir enregistré une démo en 2016, des membres ont été recrutés à temps plein. Vasilis Kranos (Savaoth) au chant et Lars E. Måløy (Dødheimsgard) à la basse. Le premier album *Timaeus* est sorti en 2020 avec des membres invités de groupes tels que Moonsorrow, ... And Oceans, Amiensius et d'autres. Avant de commencer à travailler sur cet album, Ananke, Vasilis et Lars ont été remplacés par Frédéric (Orakle) et Göran (ex-Setherial, Svartghast), et un nouvel orchestrateur nommé Kjetil (Profane Burial, Haimad) les a rejoints, tous prêts à mettre leur talent musical au service de ce nouvel album terminé en 2024 et incluant d'autres artistes invités bien connus de la scène metal, à savoir : Rune 'Blasphemer' Eriksen (ex-Mayhem), Kristian Niemann (ex-Therion), Wolfgang Rothbauer (live Belphegor), André 'Cosmocrator' Søgner (The Wretched End) et bien d'autres encore.

Voilà pour la présentation. Mais du coup, cela donne quoi à l'écoute ? Et bien, vous n'allez pas être déçus car on retrouve dans Ananke une richesse d'inspirations musicales mariées avec goût et subtilité. C'est du plus bel effet. On alterne entre violence noire et légèreté envoû-

tante tout au long de l'album. Dès «Emporyrial spindle», Khôra pose le cadre et annonce que l'expérience sonore va être riche et complexe. Un chant scream ultra noir, déchirant, coupé avec des petits passages en voix clair qui t'arrive comme une punchline d'un film d'action US. Un début musical très classique pour du BM, qui devient hypnotique, coupé par de brefs riffs assassins. Cela colle parfaitement avec le thème de l'album, de l'«Ananké» (la fatalité, un destin inévitable dans la mythologie grecque) puisqu'on retrouve dans la complexité musicale de Khôra toute la complexité philosophique qui enveloppe cette idée.

■ Nolive



BROTHER JUNIOR

LOSER NOT LOSER

[Hey Bronco Records]

J'ai découvert Brother Junior un peu par hasard, mais dans un cadre qui ne s'oublie pas : c'était à l'Olympia, en première partie de The Stranglers. La salle était debout, les bras croisés comme souvent quand on attend «le vrai groupe», et pourtant... très vite, l'attitude sincère, l'humain palpable derrière les riffs nerveux, et cette manière de parler au public entre les morceaux ont capté mon attention. Pas d'esbroufe, pas de posture. Un vrai truc. Depuis ce soir-là, je n'ai cessé de suivre ses parutions : deux EPs puissants, une poignée de singles bien troussés - et surtout une promesse qui ne demandait qu'à éclore. C'est donc avec une joie non dissimulée que j'ai pu écouter Loser not loser en avant-première. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que l'attente valait le coup. Le style Brother Junior est toujours là, reconnaissable entre mille : ce rock indé nerveux qui flirte avec la noise, le garage et la power pop sans jamais se noyer dans l'un ou l'autre. Une énergie scénique transposée avec finesse sur disque, ce qui est loin d'être évident.

Mais ce qui marque ici, c'est l'inspiration. La fraîcheur. Loser not loser coche toutes les cases d'un album d'été idéal : il donne envie de chanter fort, il évoque des émotions simples mais pas simplistes, et surtout il transpire la liberté. On pense à The Strokes dans leur meilleur jour, à Franz Ferdinand pour cette manière de jouer du groove dans les riffs secs, mais aussi à Weezer pour ce goût de la mélodie immédiate et un peu

sucrée, voire à une certaine école californienne post-90's qui assumait d'être à la fois rentre-dans et profondément pop. Mention spéciale au morceau «I feel like shit», hymne assumé à la mélancolie légère et au spleen autoparodique, avec ce côté cheesy qui fait sourire sans jamais tomber dans la parodie. Brother Junior réussit un petit exploit : faire coexister les fêlures et la fête, la sincérité et la mise en scène. Il danse au bord du gouffre, mais en gardant le sourire.

Porté par un trio explosif sur scène, l'album est dense, théâtral parfois, toujours incarné. Chaque morceau raconte une histoire, esquisse un personnage, dresse un décor. Loser not loser ne cherche pas à révolutionner quoi que ce soit, mais il insuffle une âme à ce que beaucoup traitent aujourd'hui comme une formule. Et puis il y a ce titre. Comme une question qu'on se poserait devant le miroir : Loser not loser ? La réponse est non. Brother Junior n'est pas un loser. Il est même sur le point de gagner bien plus que ça : vos cœurs.

■ JC



BROTHER JUNIOR

BROTHER JUNIOR ARRIVE EN FORCE AVEC LOSER NOT LOSER, UN PREMIER ALBUM AUSSI LUMINEUX QUE DÉSARMANT, ENTRE COUPS DE GRIFFES ROCK ET CARESSES POP. ON L'AVAIT CROISÉ À L'OLYMPIA EN PREMIÈRE PARTIE DES STRANGLERS : LE REVOICI AU CENTRE DE LA SCÈNE, AVEC DES CHANSONS PLEINES DE CONTRASTES, À LA FOIS INTIMES ET FLAMBOYANTES. LOIN DE SE COMPLAIRE DANS LA MÉLANCOLIE, IL TRANSFORME SES FÊLURES EN ÉNERGIE BRUTE, PORTÉ PAR DES MUSICIENS FIDÈLES ET EXPLOSIFS. BROTHER JUNIOR ÉVOQUE DANS CET ALBUM DES DÉCENNIES DE LUTTE CONTRE L'ANGOISSE, MAIS AUSSI L'AMOUR, LA FÊTE, LE PLAISIR DE CRÉER - ET SURTOUT DE PARTAGER. IL REVIENT AVEC SINCÉRITÉ ET HUMOUR SUR LE PROCESSUS DE CRÉATION, SES INFLUENCES, ET CETTE JOIE FAROUCHE D'EXISTER EN MUSIQUE. PAS DE POSE, PAS DE FAÇADE : JUSTE UN ARTISTE QUI A DÉCIDÉ D'ÊTRE LUI-MÊME, LOSER OU PAS.

Tout d'abord, comment vas-tu depuis notre rencontre à l'Olympia en première partie des Stranglers ? Est-ce que c'est «I feel like shit» (morceau de l'album) ou, au contraire, tu vas bien ?

Tout va très bien, merci. J'ai été pas mal occupé à composer, répéter, enregistrer ce nouvel et premier album *Loser not loser*. Pour le côté «I feel like shit», ça peut encore arriver comme tout le monde, mais ça va vraiment mieux, merci.

Ton premier album, *Loser not loser*, est sorti le 6 juin. Quelle sensation domine : délivrance, excitation, vertige ?

Beaucoup d'excitation de pouvoir enfin le présenter et le faire écouter, on a eu une sorte de faux départ concernant la sortie initiale, il a fallu donc attendre un peu plus, mais je suis super heureux qu'il soit sorti.

Tu parlais d'un album qui transforme le loser en héros tragique. Est-ce une revanche personnelle ou un personnage fictif ?

Je ne parlais pas d'une revanche, mais plutôt d'une victoire sur moi-même. L'album est très personnel, j'y parle de mon expérience face aux angoisses qui me suivent depuis plus de 20 ans et comment cela m'a impacté, mais aussi et surtout comment j'ai pu en sortir et comment accepter d'être aidé à changer la donne. Ça parle aussi d'amour, de vivre sa vie pleinement et de rock'n'roll. Rien n'est simple, mais en aucun cas je voulais que ce soit un album triste et déprimant. On perd, on gagne, mais on essaie toujours et à la fin c'est bien.

Pourquoi avoir choisi ce titre paradoxal ? *Loser not loser*, c'est un constat ou un manifeste ?

Ce titre est arrivé après un concert solo à Marseille, une spectatrice vient me voir pour me féliciter et me dit : « C'est fou ce côté loser, mais pas trop ». Ça m'a fait rire et réfléchir, et puis ça me parlait tellement parce que ça résumait vraiment ce que je ressentais, j'ai l'impression que ça pourrait être un peu chacun d'entre nous, on se sent tous des fois un peu «Loser mais pas trop». Puis sur un plan plus élargi, j'écoutais un album de Fruit Bats qui s'appelait *Absolute loser*, ça ramenait à Leonard Cohen que j'adore et qui a écrit le roman *Beautiful*

losers («Les perdants magnifiques» en VF), je voulais qu'on puisse entendre dans le son de l'album ce côté slacker/loser, tout faisait sens.

Et finalement, tu es loser ou pas ?

Je dirais les deux, mais j'espère être plus «Not loser» que «Loser» quand même, mais c'est un équilibre à trouver.

Et la pochette ? Elle illustre ce que tu voulais de l'album ?

Oui, c'est exactement ce que je voulais, j'ai travaillé avec le fantastique Jérôme K Sivien qui s'occupe de tout ce qui est artwork depuis le précédent EP, et je voulais que ce soit fun. Il y a ce côté photo de bal de promo américain des années 80/90, ça pourrait être autant réel que drôle. On avait dans les idées de départ une superbe photo de Robin Williams que j'adore pour sa dualité, sérieux et drôle.

On sent une énergie très scénique dans les morceaux. L'album a-t-il été conçu pour être joué en live ?

Il a été enregistré avec mes musiciens Julie Blasco (batterie/guitare), Jean Greco (basse) et Philippe Poveda (batterie) et ça vient de là, on a une vraie connexion tous les quatre qui amène cette énergie live. Puis il a été effectivement écrit et arrangé pour qu'on puisse partager l'expérience au maximum avec le public.

Tu mélanges brutalité et mélodie, noise et pop. C'était une ligne directrice dès le départ ou une alchimie trouvée en studio ?

Ça fait partie de mon éducation musicale, je suis un gamin des années 90 et on passait du rock/grunge à guitares électriques au folk/grunge à guitares acoustiques, je n'arrive pas à choisir entre rock et folk. Ça fait donc ce mélange, je pense à Weezer, Posies, Hole... Puis la mélodie, ça reste quand même la base d'une belle chanson.

Dans la bio, tu dis que le disque est à la fois «Théâtral, brutal, flamboyant et amoureux». C'est rare d'assumer autant de contrastes. Tu les revendiques comme une identité ?

J'ai la chance d'avoir avec moi des gens qui savent écrire et retranscrire ce que j'essaie de faire passer à travers ma musique, merci Thierry pour cette bio. Disons que je trouve

génial de pouvoir aller au bout de l'idée quand on écrit et enregistre. Il ne faut pas avoir peur d'en faire trop parfois, de dépasser les limites, mais aussi pourquoi pas de rester minimaliste, ou encore de se ridiculiser... Tant qu'on reste soi-même, c'est l'essentiel. Enfin, l'amour (et la passion) reste une source d'inspiration inépuisable. C'est mon identité musicale, je suis certainement moins flamboyant dans la vie de tous les jours, quoique...

L'album sonne à la fois très américain dans l'énergie et très européen dans le texte. C'est quelque chose que tu as travaillé consciemment ?

Pas du tout. Ce que j'ai sur mon cahier des charges, c'est surtout de ne pas me compromettre et aller au bout des idées. Si par exemple, j'ai envie qu'à un moment de la chanson le solo de guitare soit sur une seule note et très fort par rapport à tout le reste, on le fait, si je veux un effet particulier sur toute la batterie sur toute la chanson, on le fait, le but étant de ne jamais regretter. J'ai été beaucoup aidé là-dessus par Jean Greco avec qui j'ai enregistré l'album et qui a su mettre en action avec beaucoup de talent tout ce qui était dans ma tête.

«Death by dance» est sans doute le morceau le plus immédiat du disque. Pourquoi l'avoir choisi comme porte d'entrée ?

Tu ne sais pas pourquoi tel morceau arrive comme ça et marche si facilement. Il a fait partie des trois premiers à être enregistré et on a tous senti qu'il y avait un truc en plus, il s'est imposé comme premier single. Et j'aimais bien que le morceau ait ce thème de la fête entre amis, tu sais, ce moment où tu sors avec tes potes et tu te sens tellement bien que tout semble possible et que c'est un bon moment à chaque instant, puis aussi cette réflexion de «Ok, on va mourir de toute façon, donc ne te laisse pas enfermer par des angoisses, des peurs, vis ta vie !».

On sent des influences de Queens Of The Stone Age et de Weezer qui se seraient percutes à Eels ou Cake. Quels autres groupes t'ont nourri pour cet album ?

C'est tellement agréable quand tu fais ressentir tes influences dans la musique que tu joues. Les quatre groupes que tu cites font

partie de mes influences. On parlait de mélodie et de brutal plus haut, Weezer, par exemple, c'est ça ! Parmi les groupes que j'écoutais en boucle pendant la composition et l'enregistrement, il y avait les fantastiques Boygenius, Wilco, la B0 de la mini-série «Daisy Jones & the Six», Fleetwood Mac, Frightened Rabbit, Lucy Dacus, Phoebe Bridgers, Laura Marling, Flyte, Phantom Planet, Ash, Madison Cunningham, ...

Quel morceau te semble le plus personnel dans le disque ?

Ils sont tous très personnels, mais si je devais en choisir un, ça serait «2310». Ce morceau, c'est presque le point de départ de l'album. «2310», c'est ma date de naissance, c'est aussi le nombre que je n'arrêtais pas de voir de partout, dans des jeux, sur les horloges, de partout. Et ça parle de comment je me sentais durant cette période qui a commencé en 2022, de l'extrême angoisse que je tentais de surmonter malgré les belles choses que je vivais, tout en criant ce mantra «I just want to be fine».

Et lequel te paraît le plus surprenant dans son écriture ou son production ?

J'aimerais que ce soit «I feel like shit». Je voulais écrire un morceau qui parle de l'état dans lequel on se trouve quand on est au fond du trou, mais sur une musique légère et joyeuse. J'adorerais que ce soit un single qui passe sur les plus grandes radios, ça me ferait bien sourire.

Y a-t-il un morceau que tu vois comme une clef de lecture de tout l'album ?

Pas forcément. Pour la première fois de ma vie, je suis content et satisfait de chaque morceau. Faut juste commencer par le début, «2310», et se laisser transporter jusqu'à la fin.

Tu joues beaucoup avec les codes de l'entertainment, de la fête, tout en glissant des fêlures sous le vernis. C'est un piège volontaire tendu à l'auditeur ?

Non, aucun piège là-dedans, j'essaie juste de montrer qu'on peut parler de sujets sérieux dans un contexte moins sérieux. Je n'ai pas envie, après écoute de l'album, de plonger les auditrices et auditeurs dans une vague de tristesse. Je pense qu'on peut faire rire et aussi



être sérieux, comme une discussion entre amis finalement.

Tu es entouré d'un «Trio explosif». Qui sont les musiciens qui t'accompagnent, et comment avez-vous bossé ensemble sur l'album ?

Exactement, un trio explosif. Julie Blasco qui jouait de la batterie sur la précédente tournée est passée à la guitare car elle sait tout faire, et très bien, et que pour présenter l'album comme il se devait, il fallait une autre guitare. Jean Greco à la basse, avec qui on a pu écrire des lignes de basses tellement belles et efficaces, a enregistré, mixé, masterisé l'album. Et le petit nouveau, Philippe Poveda à la batterie, qui avait remplacé Julie pendant 2 mois, une vraie intelligence du jeu et un sacré toucher. Et les trois chantent aussi donc tout est parfait. L'enregistrement a duré quelques temps, les batteries ont été jouées par Julie et Philippe, les basses par Jean et les guitares, voix, pianos, claviers, percussions par moi.

À l'Olympia, j'ai rendu la setlist à Julie car j'ai vu que tu avais écrit un superbe message

dessus. Finalement, tes musiciens sont une seconde famille?

Quand tu parles de famille, mon fils Samuel a brillamment enregistré des guitares, des percussions et des pianos sur l'album, et ma fille Ella a posé quelques voix magnifiques, ce qui me comble en tant que papa et me rend encore plus fier d'eux. J'ai du mal à imaginer partager des émotions si personnelles avec des gens que je ne connais pas. J'aime beaucoup travailler comme ça, en tout cas je n'arrive pas à travailler autrement ce qui est difficile parfois aussi, tout n'est pas rose, il faut parler et bien communiquer pour que tout se passe bien, mais à la fin, il y a beaucoup de respect et on peut tout se dire pour avancer comme il faut. L'Olympia, c'était notre premier et il fallait des souvenirs comme ces setlists ou encore la photo que tu as prise de nous trois.

La prod est nerveuse, directe, mais aussi très précise. Qui a signé la réalisation ?

Nerveuse et très précise, merci !! J'ai commencé à chercher à travailler avec des réal' puis ça ne s'est pas fait. Je savais que Jean avait fait pas mal d'enregistrements auparavant, on



a beaucoup discuté et on a décidé de le faire ensemble, lui à la technique et moi à la réalisation en gros. J'adore la réalisation autant que l'enregistrement. On a beaucoup axé sur les partis pris, on a testé plein de choses et on s'est super bien entendu.

Comment s'est déroulé l'enregistrement ? En mode live brut ou plus fragmenté ?

On a commencé à répéter une petite vingtaine de morceaux, puis on est passé à l'enregistrement, instrument par instrument. Ce qui me plaît, c'est qu'il a été enregistré dans une ancienne bergerie, dans le Champsaur, dans le froid en plein hiver ce qui a influencé ce qu'on faisait, il y a un côté quête, communauté. Ça a duré plusieurs mois, physiquement on a un peu morflé, je suis plus tout jeune, mais ils ne restent que de bons souvenirs et un album dont je suis très fier.

Tu parles souvent d'un rock qui «Décapite». Il fallait que cet album cogne fort dès les premières secondes ?

Oui, il ne faut pas de demi mesures, soit t'es impactant et vrai, soit tu deviens une espèce de bouillie qui ressemble à toutes les autres et qui n'a rien à dire. Je ne prétends pas révolutionner quoi que ce soit, mais je pense qu'en tant qu'artiste, il ne faut pas hésiter à être vrai et direct.

Quels sont les projets à venir ?

Tourner le plus possible, France, Europe, Monde, trouver de nouveaux interlocuteurs comme un tourneur par exemple afin de ne pouvoir me concentrer que sur la musique. Il reste 4,5 titres qui ne sont pas sur l'album, mais qu'on joue en live, ils risquent de sortir aussi j'espère. Puis j'adorerais enregistrer un vrai album folk dans la lignée de Neil Young, Fleet Foxes, Flyte, Jeff Tweedy, First Aid Kit, Joni Mitchell, Andrew Bird... dans tous les cas, reprendre l'écriture et la composition pour le prochain album. D'autres projets aussi dans lesquels je travaille, le label Hey Bronco, l'artiste Lekø, aider et accompagner certains jeunes talents à enregistrer leur musique comme Rahewl, mon fils, Jules Henriel, faire de la country, un nouveau projet folk, pourquoi pas monter un festival, quoi qu'il arrive ne pas s'arrêter, ne jamais s'ennuyer, toujours faire.

Le mot de la fin ?

Merci beaucoup JC et W-fenec. Longue vie à Loser not loser.

Merci à Jullien Arniaud.

■ JC

Photos : JC Forestier



MATHIEU BOOGAERTS

GRAND PIANO

(Tôt ou tard)

Depuis son premier clip pour «Ondulé» en 1995, Mathieu Boogaerts irradie une fraîcheur qui fait un bien fou dans la morosité ambiante. Chaque disque est une respiration, et *Grand piano* ne fait pas exception, ou plutôt, il redéfinit l'exception.

Mathieu Boogaerts fait partie de ces artistes qui jalonnent des existences et nous accompagnent, comme des amis dans les étapes bonnes ou mauvaises de l'apprentissage de la vie. Sa chanson «Las Vegas» m'émeut encore à chaque étape. Dans les photos promos qui accompagnent la sortie du disque, c'est une chemise... lui qui est l'éternel ado en t-shirt a mis la chemise pour cet album... oui, mais une chemise jaune de la couleur arborée sur la pochette de Super ... Un oxymore comme titre ? Évidemment. C'est du Boogaerts pur jus. Grand piano son neuvième album, est à la fois ample et délicat, massif et aérien, nourri d'arrangements luxuriants et d'une voix toujours aussi fragile et désarmante. Mathieu Boogaerts se dévoile en piano-voix. Il se déplace sur le terrain d'un Vincent Delerm.

Plus «Grand», oui : on entend une richesse orchestrale rare dans son univers. Batterie, basse électrique et synthétique, guitares électriques et acoustiques, accordéon, cuivres, bois, chœurs - un festival d'instruments porté par une équipe de rêve où brillent notamment Vincent Mougel, Fabrice Moreau, Rémi Sciuto, et les voix d'Emma Broughton (Blumi) et Kate Stables (This Is The

Kit). Mais «Piano», toujours : dans le ton, dans l'intime, dans la manière de susurrer l'essentiel. On retrouve cette écriture millimétrée, ces mots simples qui glissent comme des confidences. Chaque morceau, dans sa structure comme dans son interprétation, cherche la forme juste, souvent inattendue, toujours personnelle. On sent que l'album a été écrit dans le mouvement, de Londres à Istanbul, d'Amsterdam aux Landes, mais il conserve cette unité propre aux œuvres qui n'ont pas peur de chercher. Le mixage de Renaud Letang, toujours aussi précis, donne à chaque instrument sa place, sans jamais trahir le souffle fragile des chansons. Et puis, il y a cette pochette signée M/M (Paris) : nature morte ou vie suspendue, elle accompagne l'album comme un objet poétique à part entière.

Grand piano est-il son meilleur disque ? Il le dit lui-même. Et on est tenté de le croire. J'aurai plaisir à le voir défendre ces chansons sur scène dans le cadre des Francofolies de La Rochelle, où nul doute que ce Grand piano résonnera avec justesse, douceur... et grandeur.

■ JC



TUNGS10

CHRONICLES OF THE LIVING

[Autoproduction]

Il y en a trop ! Oui, il faut parfois savoir simplifier le message, Tungs10 livre trop d'infos avec *Chronicles of the living*, un concept album sur un monde futuriste, un artwork à décrypter, des musiciens qui incarnent des rôles, c'est déjà beaucoup. Mais ils en rajoutent encore côté musique ne refusant aucun chemin et explorant donc toutes les possibilités, entre sublimes passages mélodieux et clairs et tornade death technique growlée. Le groupe sait ce qu'il fait, mais moi qui les découvre, j'ai un peu de mal à tout assimiler d'un coup. Tungs10 est particulièrement exigeant envers lui-même, mais aussi envers son auditoire. Pour le concept, c'est un énorme travail qu'on ne peut que féliciter (même si l'artwork n'est pas à mon goût), ils poussent le truc à fond, ils sont investis, bravo. Mais pour la musique, c'est trop pour moi, j'ai un sentiment étrange à chaque écoute puisque j'adore certains passages pendant que d'autres me perdent totalement, je ne sais plus ce que j'écoute, une ambiance avec un chant féminin ultra lumineux me fout les poils et à peine dressés, ils subissent un solo d'un guitar hero en démonstration ou traversent une zone chaotique à souhait. Il y en a trop pour qu'on profite de tout, ça forge une identité, c'est bien fait, mais pour moi, c'est trop compliqué.

■ Oli



MELISSA WEIKART

EASY

[Autoproduction]

Melissa Weikart est une pianiste, vocaliste, compositrice et DJ franco-américaine qui depuis fin 2017 et son premier EP, *Coffee*, ne s'arrête plus de produire de la musique (en solo ou en collaboration, comme son duo electro-pop Beatrice Melissa). Lauréate de plusieurs prix en jazz, la musicienne a sorti en janvier dernier son deuxième EP, *Easy*. C'est d'ailleurs par le titre éponyme (enregistré par Tioklu) que j'ai découvert en octobre 2024 son univers piano-voix absolument profond et soyeux. Une maîtrise totale des deux éléments, mais surtout une capacité à proposer des compositions dotées d'un magnétisme infailible. Son EP est rempli de mélodies touchantes, soutenues parfois par des cordes, voire une programmation rythmique (sur «Wasting time»), et d'une voix suave habitée. Son univers à la fois familier et plutôt atypique, entre airs pop oniriques et touches plus traditionnelles de jazz, évoque parfois celui de la danoise Agnes Obel, et certains titres de Fiona Apple. Cet EP, dédié à son défunt oncle Scott, permet à Melissa d'ouvrir son champ d'expression à de nouvelles sonorités encore peu ou pas exploitées jusque-là. On se sent presque chanceux de l'avoir découverte avec *Easy*, car elle a sans doute livré ici ses meilleurs morceaux dont «Easy» et l'éblouissante «Wasting time», qui résume à elle seule son talent.

■ Ted



FIRE WHEEL

I: OF PAWNS & KINGS

[M&O Music]

Les Calaisiens existent depuis 12 ans, mais n'ont sorti qu'un LP en 2019. Ils ont fait attendre leurs fans avec un EP depuis, et on attendait un nouvel album avec impatience. Que nenni ! Vous allez devoir attendre car c'est un nouvel EP qu'ils nous proposent. Mais attention, pas n'importe quel EP. C'est une intro et quatre titres de pur bonheur qui, certes, nous laissent sur notre faim, mais qui ravigotent nos oreilles et le titre de l'EP nous dit que ce n'est que la première partie du projet... On est sur un death teinté de thrash avec des passages en chœur chanté et quelques riffs qui donnent aussi une pincée de HxC. L'ensemble est vraiment très réussi. On ne se lasse pas de leur death atypique qui nous prend dans un tourbillon lancinant et lourd. Les rythmiques et les breaks apportent de la variété et du corps à l'ensemble avec un goût de trop peu qui nous amène à écouter en boucle les quatre morceaux. Le chant growl est tout en subtilité, sans tomber dans le caverneux, il s'harmonise avec le reste comme la plainte teintée de colère d'un homme découvrant la désolation que l'être humain laisse derrière lui. Vous trouverez aussi de nombreux solos qui donnent de la lumière aux différentes compositions des Nordistes. J'ai vraiment hâte d'écouter la suite tellement Fire Wheel m'a conquis avec ce simple EP.

■ Nolive



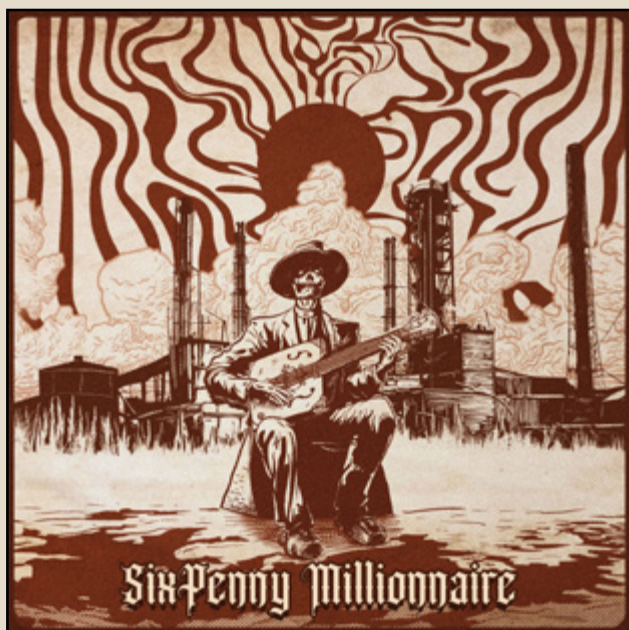
THE NEW MOURNING

SONGS OF CONFUSION

[Noise Appeal Records]

The New Mourning nous vient d'Autriche et propose de façon assez générale une indie pop rock lo-fi, c'est une direction globale car les huit pistes de Songs of confusion explorent des idées et des inspirations assez différentes. Le quatuor travaille sur ses sons, ses mélodies, varie le chant et les rythmes, semant un peu de confusion chez l'auteur d'un article qui essaie de présenter le tout. Le groupe se nourrit d'influences seventies (Neil Young, The Velvet Underground...) comme de plus récentes (Wilco, Arctic Monkeys...) pour fabriquer son identité à facettes multiples, en fonction de son background, chacun y retrouvera des accointances différentes permettant des discussions et des découvertes. Selon les directions prises, on aura aussi plus ou moins d'affect avec les morceaux. Qui de la douceur électrisée de «Ease the pain», de la pop plus classique de «Suit you», ou de l'aventureux «Meaningful song», aura tes suffrages ? Et parfois, au sein du même titre, la couleur change. Par exemple, «Fight» débute avec un côté dépouillé très sombre et folk pour se terminer en crescendo presque punk ! Mais si les gars s'essayaient à diverses ambiances, ils le font toujours avec une certaine élégance qui fait qu'on ne zappe pas d'une plage à l'autre.

■ Oli



SIXPENNY MILLIONNAIRE

GRIME PUSHER

(Monomonomaniac)

Il y a des projets qui naissent dans le confort des studios climatisés, et d'autres qui émergent dans la poussière, les ongles sales et les cernes d'un quotidien cabossé. Sixpenny Millionnaire appartient résolument à la seconde catégorie. Né de l'esprit et des tripes de Shanka, guitariste bien connu de la scène rock française (No One Is Innocent, The Dukes), ce projet solo n'est pas un caprice d'ego mais un vrai manifeste, aussi rugueux que sincère.

Sur ce premier EP, Grime pusher, Shanka balance six titres comme autant de pavés lancés dans la vitrine du blues traditionnel. Le décor ? Un delta crasseux, traversé de beats poisseux, de riffs slammés à la Telecaster, et de slogans hurlés plutôt que chantés. C'est le blues de la ville, des hangars abandonnés, des parkings en feu. Une musique qui cogne, râpe, transperce. Celui dont la Jack Daniel's nourrit la sueur et le sang. Ce n'est pas seulement l'hybridation stylistique qui fascine - entre blues, hip-hop, punk et rock industriel - c'est surtout la cohérence de l'univers. Sixpenny Millionnaire ne cherche pas à séduire, il cherche à dire. Il parle de rage contenue, d'injustices sociales, de révolte sourde. Mais toujours avec un sens aigu du groove, du mouvement, presque de la transe. Ce n'est pas un blues nostalgique, c'est un blues de combat, ancré dans le présent «avec le respect du travail

des anciens».

L'EP brille aussi par son featuring intelligent : Dirty Deep apporte sa crasse sudiste, et injecte un contrepoint vocal aux textures électriques, sans jamais diluer le propos. Et si on sent quelques influences - de R.L. Burnside à Dope D.O.D., de Jack White à N.W.A. - elles ne sont jamais pastichées. Elles sont digérées, réinterprétées à la sauce bitume d'autant que le garçon a autant de bon goût que d'expérience. «Fade out / Fade in», sonne comme une métaphore parfaite : l'ancien monde s'éteint, un autre s'incruste dans la bande-son. Shanka ne revient pas, il recommence. À zéro, oui. Mais avec la hargne de ceux qui n'ont rien à perdre. On entend la sueur sur les cordes, on devine la solitude dans les recoins, mais on perçoit surtout une voix, un cap, un geste artistique fort.

En 6 titres, Sixpenny Millionnaire impose un son, une posture, et surtout une urgence. Celle d'un blues qui n'a plus rien à voir avec les racines muséales, mais tout avec la réalité crue d'un monde qui tremble. Sur «Fade in», il chante «I've got a feeling there's gonna be a price to pay» et sur «Fade out» l've got a feeling, things won't go my way»... Nous avons plus le sentiment que les choses vont aller pour lui. Et s'il y a un prix à payer ce ne sera que la rançon de la gloire.

■ JC

SIXPENNY MILLIONNAIRE

CELA FAIT PLUS DE 20 ANS QUE NOUS CONNAISSONS SHANKA. APRÈS LE DÉPART DE SON PRÉCÉDENT GROUPE, IL A SOUHAITÉ REPARTIR D'UNE PAGE BLANCHE. NOUVEAU DÉPART, NOUVEAU SON MAIS TOUJOURS AVEC CE CÔTÉ JOVIAL ET INTÈGRE.



Cela fait plus de 20 ans que nous connaissons Shanka. Après le départ de son précédent groupe, il a souhaité repartir d'une page blanche. Nouveau départ, nouveau son mais toujours avec ce côté jovial et intègre.

Comment définirais-tu aujourd'hui le son de Sixpenny Millionnaire, ce mélange unique de blues brut, de hip-hop et d'énergie urbaine ? C'est un mélange de delta blues, de rock et de hip-hop. J'ai finalement réussi à allier trois de mes passions même s'il y en a d'autres ! ... Le but était de proposer quelque chose de relativement nouveau, tout en s'appuyant sur le jeu de guitare le plus traditionnel et «oldschool», en essayant de réinventer le concept du one-man band. Il y en a beaucoup, et d'une manière générale je n'aime pas la compétition, donc je m'efforce de créer ma propre catégorie.

Être seul sur scène avec des machines, ça change beaucoup ta manière de jouer et d'échanger avec le public, non ?

Effectivement, c'est un rapport au public et au fait de jouer de la musique qui est très différent. Par exemple, le fait de contrôler tout seul la musique a un côté très ludique qui peut s'avérer communicatif ! Si je décide de doubler un bridge parce qu'il met l'ambiance ou si je veux faire un solo de 10 minutes, je peux le faire sans rien demander à personne... C'est assez jouissif. Par ailleurs, mon setup est réellement une extension de mon chez-moi. Le fait d'inviter le public à rentrer dans ce petit bout d'intimité crée un lien assez fort et nouveau pour moi.

Tu as ouvert pour Blue Öyster Cult à l'Olympia, un public plutôt classique. Comment as-tu abordé ce défi ? Gros défi d'ailleurs pour un troisième concert, non ?

C'est sûr, j'avais de l'appréhension car le projet était supposé écumer les bars avant d'en arriver là... Mais heureusement je suis très bien entouré et j'ai quand même un peu de métier donc tout s'est bien passé. Ceci dit, j'ai quand même eu un peu de stress en amont, qui s'est évaporé dès que j'ai constaté que le public de BÖC était plus que réceptif à ce que je fais ! Les premières parties, ça n'est pas évident, surtout devant une audience composée d'aficionados, mais quand on arrive à convaincre c'est

purement grisant.

Tu sembles privilégier l'authenticité et l'intégrité artistique plus que la quête de la notoriété. Comment réussis-tu à rester fidèle à ça ?

Ça peut paraître paradoxal de dire cela, mais je ne cherche vraiment pas la lumière. Le truc, c'est que quand tu lances un projet musical, la scène est incontournable pour le développer... Donc comme qui dirait, «On prend sur soi et on y va !» Par ailleurs, j'ai réussi au fil des années à me construire une grande liberté d'action en multipliant les activités musicales. Par exemple, mon métier de «prod-compo» en musique à l'image m'a permis de quitter No One Is Innocent sans me mettre en danger financièrement quand la situation liée aux mensonges du chanteur sur les accusations de VSS dont il faisait l'objet est devenue insupportable. Tout le monde n'a pas eu cette chance dans l'équipe.

En 2018, tu as sorti un album avec Greg Jacks sous le nom The Dukes, intitulé Sixpenny millionnaires. Quel lien fais-tu entre cette collaboration et ton projet solo actuel ?

En fait, c'était le titre d'une chanson de l'album de The Dukes qui n'est jamais sortie suite au décès de notre producteur Kato Khandwala. Cette chanson, «SixPenny millionaire », au passage pour le nom du projet, j'ai rajouté un «N» à Millionnaire pour l'écrire à la française, je la voulais comme un genre de comptine urbaine sur fond de blues déjanté à la Bob Log III. Ça préfigurait déjà mon envie de retourner au blues, donc je n'ai fait que continuer mon parcours musical.

Qu'est-ce qui a déclenché ce retour ?

J'ai 45 ans cette année et mon retour au blues correspond aussi à un sentiment un peu désabusé. J'ai pris beaucoup de recul sur le milieu de la musique et la vie en général, cette forme musicale se prête bien à l'expression d'une certaine usure subie. Mais mon but était surtout de retrouver du plaisir en faisant de la musique, ce qui s'est passé avec No One m'a quand même bien miné et j'avais besoin de me reconnecter à mon instrument et à la création.

Sur scène, on te voit utiliser des objets comme



un vieux téléphone orange ou une boîte de beans Heinz. Quelle histoire racontent ces accessoires ? Comme avec ton précédent groupe, on te voit chanter «dans ta guitare», c'est une guitare sur mesure ? Tu parles il me semble de «Shanka caster» ?

Mon but était de mêler un système digital assez poussé techniquement afin de contrôler au mieux la musique et des éléments analogiques, comme par exemple cette boîte de beans transformée en shaker et ce vieux téléphone à cadran par lequel passe le son de ma guitare pour des effets de stutter. Le message est simple : on peut faire de la musique avec n'importe quoi, sans avoir à déboursier des sommes folles. Il y a beaucoup de recyclage dans mon setup, comme ces caisses à pommes transformées en stage rack à la pointe de la technologie ! Pour le chant dans la guitare, ça a commencé avec The Dukes : j'étais frustré de ne pas pouvoir me déplacer pendant que je chantais, j'ai donc conçu avec Roadrunner Guitars une guitare dotée d'une cellule de micro pour harmonica dans laquelle je pouvais chanter. C'est devenu un peu mon gimmick, l'homme qui hurlait à l'oreille des guitares en quelque sorte... Pour la Shank-o-

Caster, c'est une guitare réalisée par le luthier et ami Roger Daguet, qui reprend les caractéristiques des «super-Strats» de mon adolescence, avec quelques originalités, comme par exemple un type de vibrato complètement inédit et conçu par Roger.

Ligerie, luthier français, avec qui nous avons échangé sur les réseaux après l'Olympia adore ton style. Tu aimes le made in France pour les guitares ?

J'adore, je trouve que nous avons dans notre pays un ensemble de luthiers au talent et aux compétences incroyables. C'est pour cela que j'aime travailler avec eux sur des instruments d'exception... Tellement exceptionnels qu'ils en deviennent invendables dans mon cas, puisqu'ils sont très spécifiques !

Tu as choisi de sortir tes deux EP en vinyle. Est-ce un choix symbolique, un retour à l'analogique ou une façon de ralentir face au tout-digital ?

Alors en réalité, le premier EP déjà sorti et celui à paraître seront regroupés sur un seul vinyle. En effet, faire presser un EP revient trop cher et perdre 5 euros par disque n'était pas une

option... Donc un peu de patience ! Mais c'est important d'avoir un support physique. Déjà que la musique n'est que de l'air en mouvement, si en plus on n'a plus rien de concret à se mettre dans les pattes, c'est quand même dommage !

Après toutes ces années sur scène, qu'est-ce qui te pousse encore à créer et à te produire aujourd'hui ?

Bonne question, je crois que j'aime souffrir.

Des projets pour la suite ?

Je vais continuer à développer ce projet à mon rythme, sans me presser, et on verra où ça mène. Mais je vois déjà une évolution musicale très excitante dans les titres du prochain EP, j'en joue déjà pas mal sur scène, donc c'est motivant !

Le mot de la fin ?

Le monde de la musique est un peu comme un long couloir sombre et humide sentant la pisse

et le mois, peuplé de drogués, de prostituées sous crack, de dealers véreux et de malades mentaux. Mais il y a aussi des mauvais côtés.

Merci Shanka.

■ JC

Photos : JC Forestier





BLUE ÖYSTER CULT

OLYMPIA, PARIS

IL EST 19H25 QUAND JE M'ENGAGE DANS LA RUE CAUMARTIN, L'ENTRÉE DES ARTISTES DE L'OLYMPIA À PEINE VISIBLE DERRIÈRE LES ALLÉES DE FANS VENUS POUR BLUE ÖYSTER CULT. MOI, CE SOIR, JE SUIS LÀ POUR LE PREMIER ROUND : SIXPENNY MILLIONNAIRE, LE PROJET SOLO DE FRANÇOIS «SHANKA» MAIGRET, DONT L'EP GRIME PUSHER M'AVAIT ÉLECTRISÉ À SA SORTIE.

À l'entrée du parking, je croise les silhouettes familières d'habitues du rock français mais surtout, j'aperçois Shanka, concentré, cigarette entre deux doigts, à deux mètres de la sortie backstage. Petit signe de tête, il répond d'un sourire en coin, calme et dans sa bulle. Ce mec a toujours dégagé une élégance discrète, mélange d'humilité et de maîtrise. À l'intérieur, première claque : Olympia en configuration assise. Rangées de fauteuils rouges impeccables, pas de pit photo, pas de zone d'agitation. L'ambiance est feutrée, presque cérémonieuse. Je tente ma chance au ras de la scène, là où d'habitude s'accroupissent les photographes, mais très vite je comprends : l'angle est bouché, la lumière est contre moi, littéralement. Un spot blanc statique éclaire l'arrière-scène, pile derrière Shanka. Sa silhouette se découpe comme une ombre chinoise. Ça va être un enfer à shooter, mais visuellement, c'est fort. Je me rabats sur un siège libre en plein centre au milieu de la salle au niveau de

l'allée centrale. Et là, jackpot : mon 70-200 mm me permet de travailler sans bouger, entre gros plans sur ses mains ou son harmonica, et larges cadres capturant le dispositif scénique. Car oui, Shanka joue seul, mais dans un décor aussi sobre qu'efficace : une guitare, un pédalier, un micro intégré à l'instrument, un vieux téléphone orange en guise de talkbox, et une boîte de conserve turquoise Heinz Beanz, posée sur une caisse de bois où brille le logo lumineux 6PM. Un théâtre du rock moderne en miniature.

20h tapantes. Les lumières baissent. Une intro discrète se fait entendre, à peine plus qu'un bourdonnement. Puis c'est l'explosion feutrée de «Fade out» / «Fade in», premiers titres de l'EP, joué ici avec une tension contenue, comme un uppercut qui ne cherche pas à impressionner mais à frapper juste. Sa voix passe d'un filet parlé à des cris abrasifs, ses riffs surgissent en strates. Il crée ses propres





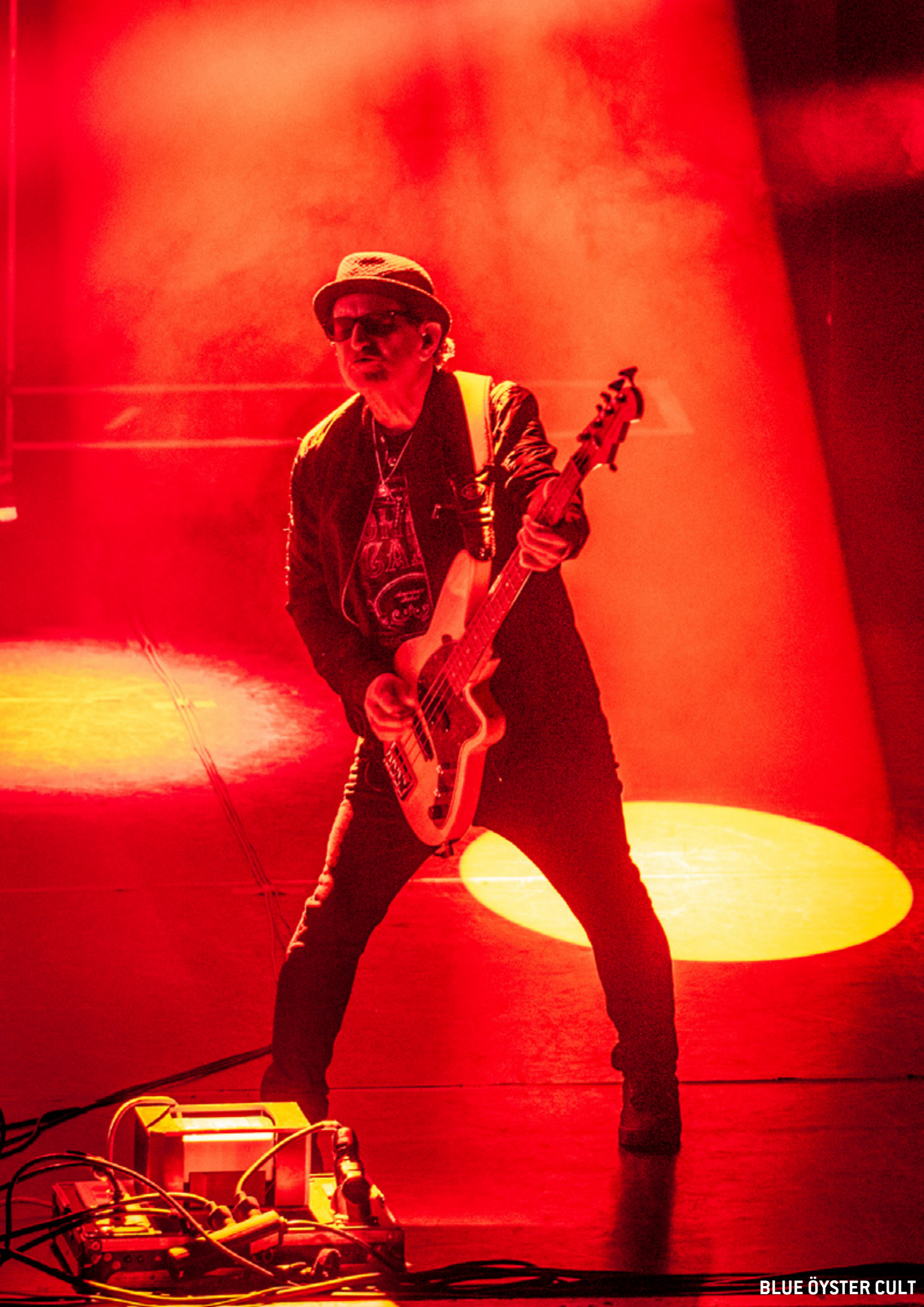
SIXPENNY MILLIONNAIRE

boucles en temps réel, parfois à l'harmonica, parfois en percutant sa guitare ou en soufflant dans le micro intégré. Un homme-orchestre cyber-blues, façon Tom Waits qui jammerait avec Trent Reznor.

Le public, assis et bien peigné, semble d'abord observateur. Moyenne d'âge : 60+, vestes en tweed et tee-shirts collector de Blue Öyster Cult mélangés. On sent que ce n'est pas leur zone de confort. Mais «A reason to H8» vient remuer les lignes. Le titre, plus électro-indus, frappe fort. La version studio est un duo avec Dirty Deep, ce soir, Shanka l'assure seul, en superposant une ligne vocale saturée à un riff poisseux. Et ça fonctionne. Je vois deux hommes au balcon commencer à hocher la tête. «Fever» poursuit dans une ambiance moite, presque suffocante. Le morceau a un parfum de menace lente, comme un western urbain joué au ralenti. Avec «Cold blood», il sort les crocs. Le morceau devient un mur de fuzz et de saturation, mais contrôlé à la milliseconde. Il monte, retombe, relance. À ce moment précis, le contraste entre la violence contenue du son et le silence presque religieux du public crée une tension rare. Et puis arrive le clou du set : «Sixpenny millionnaire», morceau-titre, monstre hybride qui résume le projet. Ça groove, ça cogne, ça halète. Il y a

des cassures de rythme imprévues, des échos de blues rugueux et de rock garage trituré par des machines. Il y a aussi de la grâce : dans la posture, dans l'intention, dans le refus du spectaculaire pour le spectaculaire. Shanka ne cherche pas à séduire, il propose un univers entier, dense, brut, sans mode d'emploi.

Le set se termine sans rappel, sobrement, comme il a commencé. Une demi-heure de live réduite à l'essentiel. À peine la dernière note envolée que la salle applaudit franchement. Pas de cris, pas de standing ovation factice, mais une adhésion respectueuse, presque étonnée. Certains sourient, d'autres discutent déjà des pédales utilisées. C'est ça, un bon set d'ouverture : pas juste remplir le temps, mais ouvrir les oreilles, et parfois les esprits. Sixpenny Millionnaire, ce soir, a démontré qu'il n'était pas juste une parenthèse solo de plus. C'est un projet pensé, incarné, et terriblement moderne. À la croisée du blues, de l'indus, et du spoken-word, Shanka réinvente les règles du jeu sans les violer. Et dans ce temple qu'est l'Olympia, il n'a pas été un invité : il a été un hôte temporaire d'un monde parallèle, posé là, sur scène, avec sa canette turquoise et ses riffs brûlants. Mission accomplie.







BLUE ÖYSTER CULT

On les croyait presque relégués à l'histoire du rock. Mais c'est mal connaître Blue Öyster Cult, ce groupe... culte né sur la côte Est américaine, dont les riffs et les visions cosmiques hantent les scènes du monde entier depuis plus d'un demi-siècle. Ce soir, à l'Olympia, les vétérans de Long Island sont venus rappeler que le rock n'est pas qu'affaire de nostalgie. C'est un art de la persistance. Une intro inattendue sur le thème de Blade Runner, nappes synthétiques et dystopie cinématographique en guise de prélude : l'ambiance est posée. Puis, sans un mot, les premières mesures de «Transmaniacon MC» s'abattent comme une sentence. Le public - un mélange de chevelures argentées, de tee-shirts élimés et de curieux de tous âges (après 60 ans) - entre immédiatement en communion. Le set s'appuie largement sur

les fondations de leur légende, avec «Before the kiss, a redcap» et «I'm on the lamb but I ain't no sheep», deux extraits de leur premier album de 1972. La formation actuelle, soudée autour des deux piliers Eric Bloom et Buck Dharma, déroule avec rigueur. Et si Bloom, un brin théâtral, se permet parfois quelques gestes datés - une manière un peu scolaire de désigner chaque recoin de la salle à coups d'index levé - cela fait partie du charme d'un groupe qui n'a rien à prouver. Il faut néanmoins avouer que le concert est comme un bon diesel et a mis quelques morceaux avant de trouver un rythme de croisière un peu punchy. Le claviériste et guitariste Richie Castellano, impeccable toute la soirée, affiche un pansement blanc sur le front. Une chute, une maladresse en coulisses ? Rien ne sera dit. Mais le musi-



cien, stoïque, assure son rôle avec classe, notamment sur une version élégante et sans saxophone de «Shooting shark».

L'alternance entre classiques et raretés réjouit les fans. «Dancin' in the ruins», «Cagey cretins», et l'immense «Flaming telepaths» se succèdent avec une intensité intacte. Sur «Hot rails to hell», Castellano passe au chant principal, apportant une fraîcheur bienvenue. Puis vient «Astronomy», qui enveloppe l'Olympia d'une lumière noire. Hypnotique. On retiendra aussi «Tainted blood», tirée de l'album *The symbol remains* de 2020 preuve que BÖC n'est pas figé dans l'ombre, et qu'il continue de produire des morceaux d'une belle ambition narrative et mélodique. Le triptyque final - «Godzilla», solo de Buck Dharma, et l'indispensable «[Don't fear] the reaper», enrichi ce soir par la présence humoristique d'un roadie à la cloche - vient rappeler la puissance intacte de leur mythe. Mais c'est le rappel qui scelle la soirée. «Dominance and submission», rare en live, puis la sublime «Perfect water», toute en nuances. Enfin, «Cities on flame with rock

and roll», chantée avec rage par Eric Bloom, qui s'autorise un passage derrière la batterie pour frapper un crash supplémentaire au pont, ravissant les puristes en quête d'authenticité et de spontanéité. Pas d'écran géant, pas de mise en scène surchargée, ni d'effets pyrotechniques. Juste cinq musiciens, une discographie impressionnante et une envie palpable de jouer. Blue Öyster Cult ne fait pas que survivre, il transcende le temps, entre vision vintage et maîtrise absolue. À l'Olympia, ce 2 juin, il ne s'agissait pas de rock'n'roll d'antan, mais de rock d'éternité.

Merci à Shanka et Veryshow pour le pass photo. La bise à «Maître Popy» et Gaël qui eux sont innocents mais nous manquent.

■ JC

Photos : JC Forestier







BLUE ÖYSTER CULT



BAD BAD BIRD

SI BRUTAL

[Kicking Music]

Lundi 12 septembre 2022, La Boule Noire, première partie de Mss Frnce, une artiste sort de nulle part, mais marque des points. Près de trois ans plus tard, elle revient avec Si brutal. Bad Bad Bird signe ici un premier album coup de poing et coup de cœur qui réconcilie les cœurs tendres et les guitares saturées. Dès les premières secondes, impossible de ne pas penser à la bande-son des années skate et MTV, quelque part entre Weezer, Nada Surf, ou la naïveté désinvolte de The Rentals. Mais la proposition du trio ne se limite pas à une relecture nostalgique : elle s'impose comme une vision personnelle, actuelle, urgente, où l'amour déborde de partout, jusque dans les saturations.

La voix de Madeleine, tantôt caressante, tantôt rageuse, nous embarque dans une traversée sentimentale faite de rendez-vous ratés, de promesses murmurées à la volée, de retrouvailles sur un quai de gare ou de départs vers des mers imaginaires. Les textes jouent constamment sur le fil du rasoir : frontalement romantiques, parfois absurdes, souvent traversés de métaphores qui claquent, ils racontent une jeunesse qui a le cœur gros, mais la mélodie en étendard. Une sincérité brute qui n'exclut jamais l'élan pop ni la fulgurance poétique. La production de l'album reflète cette dualité permanente. Il y a cette finesse discrète, presque rêveuse, qu'on reconnaît dans la patte de Manu (Radio Elvis), et ce déchaînement contrôlé, presque punk, dû

à la frappe chirurgicale de Louis (Pogo Car Crash Control). Ensemble, ils construisent un écrin puissant pour les compositions de Madeleine, qui deviennent de véritables hymnes à reprendre à pleins poumons en concert.

Parmi les morceaux phares, on retrouve une pépite où la voix de Marie-Eve Roy, du mythique groupe québécois Vulgaires Machins, vient se mêler à celle de Madeleine. Un duo d'une justesse saisissante, aussi court qu'intense, qui rappelle à quel point la tendresse peut surgir même dans les chansons les plus nerveuses. Et que dire de ce titre, «Voudras-tu m'adorer ?», entêtant au point de me trotter dans la tête depuis ce fameux concert à La Boule Noire ? Il synthétise à lui seul ce que Bad Bad Bird réussit à faire de mieux : des chansons qui vibrent avec une immédiateté désarmante, comme si elles avaient toujours été là. Bad Bad Bird n'est pas un projet sorti de nulle part. C'est une artiste rôdée à la scène, à l'échange avec le public, à l'émotion brute. Et avec Si brutal, elle livre un disque qui frappe au ventre et serre le cœur, un album de pop à guitares qui croit encore à la magie des refrains, à la beauté de l'excès et à la puissance de l'amour crié sans filtre. Alors on écoute, on danse, on crie, on rêve à l'envers. Et on se dit que parfois, la vie peut être brutale. Mais avec un disque comme celui-là, elle est surtout intensément vivante.

■ JC



SYDERALS

CYANHEART

[M&O Music]

Voici un jeune groupe qui s'est créé en 2024 avec des musiciens qui se connaissent depuis quinze ans et qui ont déjà un vécu qui se ressent dès les premières notes. Originaire de Lorraine, le groupe explore avec Cyanheart les doutes et la résilience face à l'épée de Damoclès de la maladie. Syderals nous propose un metal moderne, maîtrisé avec des rythmiques solides et lourdes. La ligne de basse est ultra béton et donne du relief à l'ensemble. Les riffs sont féroces et mordants, le growl de Greg finit le travail en donnant une couleur vive brutal au tout. On alterne avec des breaks en chant clair qui donnent de la douceur même si sur «Still breathing» et «Warning shot», on note des faiblesses dans ce registre clair, faiblesses qui disparaissent dès que la voix reprend un peu de timbre granuleux. Ok, je suis rarement sympa sur le chant clair, mais il faut dire que l'exercice du passage clair au growl est souvent périlleux. D'ailleurs, l'intro en chant clair de «Defaning» est de haute volée, la voix est chaude et parfaitement posée. Ce premier album de Syderals est fort intéressant. Musicalement, on retrouve beaucoup de maîtrise et de puissance, on a hâte d'en découvrir plus.

■ Nolive



FUGUE

YELL

[Autoproduction]

Ceux qui me connaissent comprendront, avec deux mots seulement, l'intérêt qu'il faut porter à Fugue : post-punk. Car je ne suis fan ni de Joy Division ni des Cure ni d'aucun de ces groupes cultes qui sont les sempiternelles références pour ce rock froid aux sonorités synthétiques. Mais les 5 morceaux du deuxième EP ont réussi à me toucher : les distorsions glaciales et les mélodies désenchantées sonnent juste (ce n'est pas toujours le cas pour d'autres !), la rythmique apporte une chaleur bienvenue (la basse de «Whisper» a eu très vite raison de mes quelques retenues initiales dues à un «The door» inaugural plutôt simpliste) et lie le tout pour en faire plus que du simple post-punk. Et même quand le groupe ose se perdre dans une obscurité classieuse, le titre garde une dynamique accrocheuse («Lost»), même constat quand le ton se durcit («Moon»), la tension monte, un électro-chaos semble vouloir s'installer et le rock montre les dents, Fugue maîtrisant alors ses fuites en avant, haussant le niveau de leur implication personnelle dans la musique laissant apparaître une fragilité dans les émotions, alors que les instruments sont plus durs. Les amateurs de post-punk ont donc un nouveau groupe à apprécier et surveiller, les autres devraient y porter une oreille attentive pour également y trouver leur compte.

■ Oli



CREEPING FEAR

REALM OF IMPALED

[Dolorem Records]

Autant vous dire que là, on n'a pas affaire à des lapins de six semaines sur la scène brutal death, mais plutôt à des chiens de guerre en mission toutes griffes dehors et crocs affûtés ! Cela commence par une rythmique tribale qui annonce le côté primal et bestial de ce qui va suivre. Les riffs sont lourds, lugubres même, la batterie percutante. Elle te martèle sans relâche pour éparpiller aux quatre vents les petits morceaux d'humanité qui resteraient accrochés à tes pensées. Clément Ducouret nous offre une expérience vocale de haut vol avec un growl profond, noir et violent. On notera d'ailleurs que la production de l'album est parfaite. Chaque membre du quatuor francilien est parfaitement audible et joue en symbiose pour nous plonger brutalement et sans ménagement dans leur univers de désolation. On voyage aux travers de leur compositions avec exaltation. Les changements de rythmes sont nombreux et donnent de belles couleurs (quoique, vu la noirceur du truc, c'est plutôt 50 nuances de noir) à l'album.

Les morceaux s'enchaînent avec une belle cohérence et cela pour notre plus grand plaisir. Souvent, dans les productions death brutal, on fini par avoir l'impression d'écouter une déclinaison sans fin du même morceau, et bien là, pas du tout. Creeping Fear nous démontre dans Real of the impaled toute son expérience et sa maîtrise du genre. Des Blood and Black artistes ! On est happé par l'album, ses riffs, sa noirceur et ses

mélodies brutales. Pour agrémenter le tout, l'artwork de l'opus est vraiment beau et représentatif du côté supplicé de l'album.

Bon, je pourrais développer la chronique et vous raconter où cela a été produit, avec qui, etc... , vous faire une prose poétique sur les chansons et leurs histoires, mais à un moment, il faut arrêter d'en faire des caisses et aller à l'essentiel. Pour les amateurs de musique brutale, allez immédiatement vous procurer ce LP, vous ne le regretterez pas !

■ Nolive



SUBLUNAR EXPRESS

PEELING THE HORIZON

[Araki Records]

Sublunar Express est un trio formé à Montréal en 2017 qui a le feu sacré. Pour ainsi dire, il bouillonne d'idées, et pas mal de passion et de persévérance pour les mettre en pratique. Et quand elle se télépercutent dans les cerveaux de Denis [guitare/voix], Daniel [basse/voix] et Emmanuel [batterie], eh bien cela donne une musique avec laquelle il va falloir bien s'accrocher. Car cela a tendance à partir un peu dans tous les sens, tant les différents mouvements et styles utilisés font figure d'éléments centraux de leur premier album, *Peeling the horizon*. Ses six morceaux pourraient honnêtement provenir de six groupes différents. C'est assez déroutant au départ, mais la qualité de ces compositions mêlant krautrock, space rock psychédélique, post-rock, stoner rock, post-punk, shoegaze, jazz, et j'en passe, est indéniablement présente. Ce qui rend leur musique assez unique et donc inclassable.

L'œuvre débute par un morceau fleuve, «Bossa noire», une sorte de crépuscule sonore dessinant une (in)quiétude rythmée par une basse immuable avec un duduk (joué par Vagho Adamyan) en toile de fond, les deux rejoints progressivement par une guitare aux sonorités orientales, une batterie qui monte en puissance, et une voix samplée sortie de nulle part. La tension grimpe, un saxophone nous (r)éveille, la lumière apparaît, on se croirait dans un vieux disque de rock prog. On pensait que ce patchwork de 8 min 46 allait finir en vraie apothéose, avec pour-

quoi pas des arrangements orchestraux et tout, mais non. Dommage, voyons la suite. «Jaws of the valley» se fait l'éloge de la lourdeur et de la lenteur. Un sacré morceau, quelque part situé entre post-rock et shoegaze, porté par d'éclatantes mélodies spacieuses, autant dans les grattes que dans le chant. Sûrement l'un de mes titres préférés du disque. Changement de décor avec la flippante «Apotheosis», rythmiquement cassée de partout, et avec une voix caverneuse pleine de réverb'. Tortueux et expérimental, ce morceau est difficile à appréhender, je lui préfère sa fin plus linéaire et énergique, quand le chant commence justement à se dénouer. «Night tortoise» me fait curieusement penser aux ballades brumeuses des premiers Placebo. C'est pour le coup une vraie réussite, et les voix en filigrane (très probablement issues de samples) ajoutent un côté mélancolique absolument magnifique.

À ce stade du disque, je commence à comprendre que les morceaux post-rock de Sublunar Express sont ceux qui attirent mes faveurs. La suite est un peu plus joyeuse avec la dansante «Feral sanction». L'espoir et la foi renaît, la voix s'éclaircit, le guitariste se libère et se tape un petit solo sympa, ça fait un bien fou. C'est le morceau le plus court, comme par hasard. *Peeling the horizon* se conclue avec «Ritual», une chanson qui convoque la pesanteur du heavy rock et le stoner galopant, histoire de jouer au yoyo permanent, comme le trio a pu le démontrer depuis le début de cet album décidément très surprenant et qui se termine d'ailleurs par du drone. Je vous avais prévenu dès le début : il faut vraiment s'accrocher pour apprécier ce *Peeling the horizon* qui ne manque pas d'arguments, mais qui a le chic pour tenter de nous dérouter en permanence.

■ Ted



ON N'A PLUS 20 ANS

CHAQUE ANNÉE, POUR LE WEEK-END DE PÂQUES, RAGE TOUR VOUS INVITE À SON FESTIVAL ON N'A PLUS 20 ANS À L'ESPACE RENÉ CARRÉ DE FONTENAY-LE-COMTE, EN SUD VENDÉE. VOUS ALLEZ FORCÉMENT Y CROISER DES CHOUANS DU CRU, MAIS ÉGALEMENT DES FESTIVALIERS VENUS DE TOUTE LA FRANCE : J'AI RENCONTRÉ DES PERSONNES VENUES DE FONTAINEBLEAU, MAIS AUSSI DE L'AVEYRON AVEC UN ACCENT IMPROBABLE MAIS TELLEMENT CHARMANT !



TAGADA JONES

Vendredi soir, c'était un peu la soirée revival avec les Garçons Bouchers, La Ruda et Mass Hysteria.

Nous sommes arrivés pendant le set des Garçons Bouchers, groupe mythique des années 80 du rock alternatif. S'il est toujours sympa de fredonner les chansons emblématiques, de retrouver les rythmes si particuliers du groupe, le cœur n'y est plus et l'absence de Zarbi pèse cruellement sur le groupe qui a perdu son âme. Heureusement, La Ruda entre en scène et dif-

fuse, avec ses cuivres retentissants, sa musique colorée, ma triste nostalgie de début de soirée. Pierrot, le chanteur, n'a rien perdu de sa vitalité et on retrouve dans sa gestuelle et ses interpellations au public, le côté punk rebelle adolescent, qui, manifestement, perdure chez lui. Un très joli moment plein d'énergie, de hargne et de soleil, ce concert qui a secoué le public et a fait revivre pour certains une jeunesse perdue.



LA RUDA



LA RUDA



LA RUDA









MASS HYSTERIA



MASS HYSTERIA



MASS HYSTERIA

Les patrons de Mass Hysteria clôturent cette première soirée devant une salle désormais remplie et un public rajeuni qui leur a réservé un accueil à la hauteur de leur talent. J'ai beaucoup apprécié le décor de scène avec ses grands cubes lumineux reprenant les initiales du groupe. MH enquille sa set list et chaque chanson est mythique, reprise par un public déchaîné. Mouss galvanise la foule, le groupe donne toujours autant à son public avec sincérité, plaisir et une authenticité touchante.





BROKEN BOMB



FRERE DE MISERE



C'est Broken Bomb qui ouvre les hostilités pour le deuxième jour du festival. Crêtes au vent, ceintures à clous, on ne peut pas se tromper, c'est du punk avec un grand P ! Du bon gros punk à l'ancienne qui a su trouver son public dans une salle qui se remplit doucement. Souvent, j'ai tendance à me lasser rapidement lorsque je me retrouve devant du punk que j'ai pourtant beaucoup écouté, mais pas là. Il faut dire que le groupe a su faire évoluer le style en y ajoutant des touches de thrash et de rock pour dynamiser leur message de révolte. Une belle découverte à revoir. Le deuxième groupe de la soirée, Frère de Misère fait son entrée. Groupe emblématique avec Mano Solo et Napo Romero à sa fondation en 1995, le groupe s'est reformé avec de nouveaux membres. Cela aurait pu être sympa, mais de toute évidence n'est pas Mano Solo ou Napo Romero qui veut. Le concert s'est amélioré au fil du temps, mais à aucun moment je n'ai réussi à entrer dans la danse. Après un petit moment repas, c'est à Cachemire de faire son entrée en jeu. Mise en scène soignée avec des jeux de lumière aux petits oignons, les musiciens,



tout de blanc vêtus nous percutent direct avec un rock alternatif bien pêchu ! Les Nantais ont réellement fait du chemin depuis leur création il y a plus de dix ans. Je trouve même qu'il ont pris de l'envergure et ont trouvé leur public lors de ce concert sans faute.

Avant de passer à la tête d'affiche de la soirée, nous accueillons Fishbone. Je n'avais pas été convaincu par leur prestation au dernier Hell-fest qui avait été émaillée de soucis de son, ce qui agaçait profondément le leader charismatique de la formation californienne. Et bien là, on a eu droit à du très grand Angelo Moore. Lui et ses comparses de South Central ont secoué la salle avec leur rock fusion énergique et déjanté. Le tourbillonnant Angelo Moore et l'exaltant Christopher Gordon Dowd ont totalement retourné le public. Il y avait un vent de folie dans la salle. Vraiment du grand Fishbone ! On comprend mieux pourquoi ce groupe est

souvent cité par de nombreux artistes comme étant un groupe majeur qui les a influencés dans leur musique. Arrive la fin de la soirée, Tagada Jones entre en scène. Alors personnellement, je ne suis pas fan de ce qu'il font... sauf que là, ils ont fait un grand concert ! Pas de chichi, pas de blabla (en même temps, quand tu fais de la chanson à textes, les diatribes interminables entre les chansons n'ont pas vraiment de sens), juste de la musique. Le public s'en est donné à cœur joie. Un moment de saine et cathartique violence musicale que j'ai beaucoup apprécié. Des Jones au sommet de leur art !











HEADCHARGER

Nous sommes de retour le dimanche soir pour découvrir Ravage Club, un trio de rock français axé punk. Une très belle énergie se dégage de ce groupe qui a su séduire le public. J'ai beaucoup aimé le duo au chant entre le guitariste et la bassiste. Nous poursuivons avec du plus lourd en compagnie de Headcharger dont la qualité vocale du chanteur, alternant entre voix clair et scream, a charmé la salle. C'est du solide et ça envoie ! Les périodes de calme cédant la place à des moments de lourdeur intense pour mon plus grand plaisir. Ça balance

du riff à foison et les breaks s'enchaînent merveilleusement. La salle est maintenant bien remplie et enthousiaste. Petite pause à l'espace bénévole et média pour se restaurer grâce aux foodtrucks présents sur le site et se vautrer dans les canapés. J'ai noté cette année le soin apporté au tri des déchets avec des poubelles différenciées, supervisées par des bénévoles guidant les festivaliers. Nous reprenons les hostilités avec les Marseillais de Dagoba. Est-ce que vous saviez que le nom du groupe est un hommage à Star Wars qui fait











DAGOBA



DAGOBA



référence à la planète Dagobah où vit Yoda ? Plus les années passent et plus ce groupe prend de l'ampleur et de la consistance, c'est solide techniquement et leur show se professionnalise. Et c'est ce mélange de metal indus et de death que nous nous sommes pris pleine tronche ce soir. C'est lourd, puissant, violent et sans répit.

Mon esprit peine à se remettre de toute cette violence lorsque je réalise que la foule s'est densifiée tout autour de moi et que je me fais bousculer par une horde de gamins qui prennent d'assaut les crash barrières accompagnés de leurs parents. Je n'en reviens pas ! Les fans d'Ultra Vomit sont dans la place ! Le groupe, en plus de fédérer tous les âges, réconcilie également les métalleux de tous bords car tous les festivaliers sont là, la salle remplie à ras bord, les extérieurs sont vides. On sent l'impatience et les ondes d'excitation qui parcourent la foule. Ça me rappelle l'ambiance avant un concert de Rammstein. Je comprends mieux la foule au merch qui barrait la salle à l'entrée pendant des heures. Et ils

ont eu raison d'attendre ces petits et grands festivaliers car UV leur avait préparé un véritable show plus qu'un concert ! Vidéos, jeux de lumière très pro, mises en scène, sketches accompagnent leurs chansons dont la technique est imparable. La foule est en liesse, cela bouge dans tous les sens, un interminable et gigantesque circle pit se déploie autour de la régie qui semble tanguer dans la houle des festivaliers. Un vrai triomphe pour Ultra Vomit qui conclut magistralement ce festival On n'a plus 20 ans !

Un grand merci au festival, à Elo pour nous avoir convié à ce superbe week-end, aux bénévoles pour leur accueil, leurs sourires et sans qui, les festivals n'existeraient pas !

■ Gab & Nolive
Photos : Nolive







DEATH IN VEGAS

DEATH MASK

[Drone]

Qui n'a jamais pris son pied sur du Death In Vegas ? Ce grand nom du trip hop du changement de millénaire a fourni deux excellents albums (The continuo sessions en 1999, Scorpio rising en 2002) et écrit un titre souvent utilisé par le cinéma (tu connais forcément «Dirge», mais aussi d'autres morceaux comme «Girls»), le gratin du rock amène sa voix aux compositions (Iggy Pop, Bobby Gillespie, Jim Reid, Liam Gallagher), le collectif monte son label mais après la sortie de son cinquième album en 2011, Richard Fearless décide de travailler seul, il sort Transmission en 2016 puis... deux albums sous son nom (en 2019 et 2021). Ce printemps signe donc le retour de Death in Vegas, mais pas trop de réjouissance, la mort est encore très présente puisque l'opus s'intitule Death mask (masque mortuaire).

Plus beaucoup de rock, plus du tout de «hop» (l'album est quasi instrumental, on trouve, par exemple, quelques mots sur «Your love» mais pas de réel guest), reste un trip sans acides au pays des machines, un voyage dans un ambient electro où il semble difficile de trouver du repos. Certaines pistes sont assez inquiétantes comme ce «Lovers» et ses grosses basses qui nous donnent l'impression de vivre une soirée festive où on aurait un peu abusé d'une quelconque substance altérant notre perception ou «While my machines gently weep» (coucou les Beatles) qui pourrait servir de bande son à un film où la tension se fait palpable. Quelques

autres nous laissent un peu dans le brouillard, que l'ouverture «Chingola» se charge d'amener une atmosphère, pourquoi pas, par contre, difficile de savoir où «Róisín dub(h)» nous amène (mais comme il ouvre le deuxième vinyle, on lui pardonne). Quand les beats prennent le lead, Richard livre des titres plus dansants (mais qui ne seront pas les tubes de l'été) comme «Hazel» et «Robin's ghosts», quand il ajoute des loops lumineux et des aérations, on obtient «Roseville», mix bien équilibré de sonorités mécaniques et de pulsations organiques.

Est-ce que Richard Fearless voulait que son travail soit plus audible ? En tout cas, s'il signe ce nouvel album Death in Vegas, il sait qu'il aura plus de chances d'être écouté, la preuve avec cet article puisqu'on était passé à côté de ses prods solos et que le nom de son groupe ravive immédiatement d'excellents souvenirs. Pour autant, ceux qui n'ont pas suivi toutes les aventures du collectif pourraient se faire surprendre, mais peut-être apprécier également...

■ Oli



TORU

VELOURS DÉVORANT

[Araki Records / Day Off Records]

Ça faisait un sacré bail que je voyais tourner le nom Toru dans mon réseau, et c'est finalement seulement cette année que je découvre avec une certaine joie ce trio à travers ce borborygme sonore qu'est Velours dévorant, leur dernier disque. Enfin, pas tout à fait le dernier, puisque depuis sa sortie en janvier 2025, le groupe n'a pas perdu de temps et a participé à deux splits : un 2 titres en mars avec Dada Rose, et un 3 titres en mai avec Brutalism. Alors, pour ceux qui se poseraient la question, on nous apprend que Toru est l'un des personnages principaux de «La mer de la fertilité», la tétralogie romanesque de l'écrivain nationaliste japonais Yukio Mishima (connu aussi pour son suicide par seppuku). Il s'agit plus précisément de la quatrième et dernière incarnation de Kiyoaki, le personnage central de l'œuvre. On se couchera moins ce soir...

Toru, le groupe, est formé à Nice en 2018 par deux guitaristes (Arthur et Héloïse) et un batteur (Nicolas) qui aiment particulièrement faire du bruit et emboucane l'atmosphère par leurs mélodies ténébreuses. Bon, clairement, Velours dévorant est capable de te détruire les oreilles à la manière d'un gros chantier de BTP avec ses marteaux piqueurs, masses, perceuses et ses divers engins envahissants (à l'image du morceau introductif «VHS»), mais sait aussi faire preuve d'humanité en jouant la retenue avec un semblant de douceur post-rock shoegaze («Volutés»). On n'est jamais à l'abri d'une tem-

pête quand ça joue l'entre-deux («Vermeilles»), surtout sur des durées de morceaux qui oscillent entre 5 et 13 minutes. Y'a de quoi faire progresser les plages. La musique de Toru pourrait facilement s'adapter à un projet ciné-concert ou de spectacle vivant (l'expérience en deviendrait ultime), tant son expressivité imposante et ses variations d'intensité dominent les débats sur ce disque.

On ne sait jamais sur quel pied danser avec ces drones, ces tentatives free-jazz/math/noise/metal, ces mélodies dissonantes, et j'en passe, si bien qu'on se retrouve même à penser parfois que le groupe n'a jamais composé ses morceaux et joue le jeu de l'improvisation à fond (à tort ?). Au final, plus on fait preuve de curiosité en réécoutant de manière régulière ce Velours dévorant, plus il en vient à se cristalliser. Et plus on le kiffe, forcément !

■ Ted



LEKØ

GOLD & RUSH

[Les Légendes Se Racontent]

C'est Jullien, un pote, qui m'a parlé de Lekø. Je le connais surtout à travers Brother Junior - groupe qu'on retrouve aussi chroniqué dans ce même numéro - et c'est aussi lui qu'on retrouve ici, aux côtés de Fabien Collet, dans ce projet qu'il accompagne depuis le début. Il m'avait invité à la release party, je n'ai pas pu y aller, et franchement, je le regrette un peu maintenant. Parce

que quand j'ai enfin pris le temps d'écouter Gold & Rush, j'ai eu cette impression rare d'entrer dans un univers simple, lumineux et touchant.

Lekø, c'est donc le projet de Fabien Collet, un musicien français qui semble avoir trouvé ici un son très personnel, quelque part entre folk épuré et americana douce, à la croisée des Lumineers et de Herman Düne, entre folk pour stage et folk pour peau de bête devant la cheminée. Cinq titres, pas plus, mais ça suffit pour embarquer. Il y a une sincérité qui traverse chaque morceau, quelque chose d'à la fois fragile et apaisé, comme une balade au lever du jour, seul sur une route un peu cabossée. Les chansons sont construites autour de la guitare et de la voix, avec quelques arrangements discrets mais bien sentis. Ce n'est jamais surjoué ni larmoyant : juste juste, justement. On sent qu'il y a eu du vécu, des détours, des hésitations, mais qu'au final, Lekø a choisi de revenir à l'essentiel. Et ça s'entend.

Ce n'est pas un disque qui cherche à impressionner. C'est un disque qui veut toucher. Et qui y arrive, tranquillement, en prenant son temps. Si vous aimez les chansons qui parlent vrai, avec un accent d'humanité dans chaque note, je vous conseille vivement de faire ce petit voyage-là. Même sans avoir assisté à la fête, j'ai eu droit à une belle rencontre.

■ JC





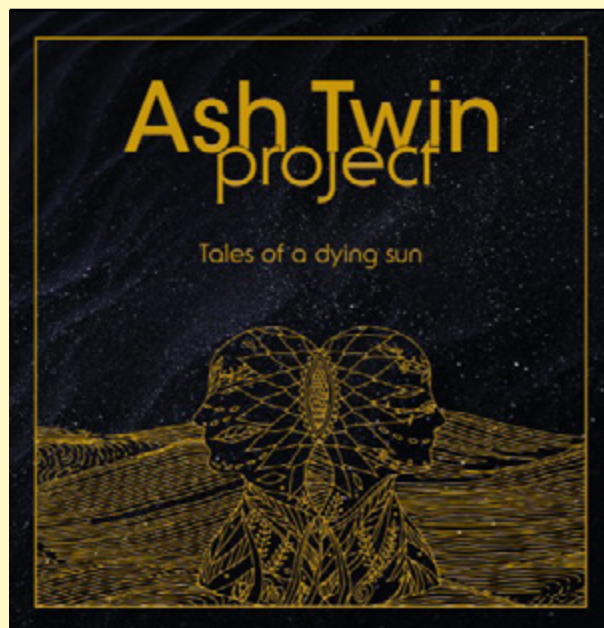
SOARING

SOARING

[Araki Records / Stellar Frequencies]

Soaring sait brouiller les pistes, même à l'intérieur d'une seule ! Et tout ça sort de l'esprit de Baptiste Belot, seul maître à bord de ce vaisseau sonore dans lequel s'invite une myriade d'influences musicales qui historiquement n'ont rien à voir les unes avec les autres. Ce qui fait l'essence de sa musique est principalement le mélange de shoegaze et de black-metal (le cri écorché typique du style est magnifiquement bien exécuté) avec un son spatial démesuré. Certains journalistes appellent ça le «blackgaze» depuis l'émergence d'Alcest, puis de formations comme Deafheaven. Aux contours de cette formule pleine d'intensité, on y trouve un peu de post-metal, donc du post-rock, de l'ambient aussi, mais également un peu de new-cold-wave étonnamment, particulièrement sur le début du disque avec «A blurred contour of everything». Les titres de cet EP sont relativement longs (tous dépassent les 8 minutes, à l'exception de la lancinante «The great lines»), ce qui a pour conséquence de permettre à l'artiste de pouvoir s'exprimer allégrement, de varier les ambiances au fil de sa narration musicale, de montrer aussi l'étendue de son talent (dont celui de chanteur) et de surprendre surtout. Soaring, qui peut se traduire par «vertigineux», «planer» ou «exploser», n'a jamais aussi bien porté son nom.

■ Ted



ASH TWIN PROJECT

TALES OF A DYING SUN

[Klonosphere]

Construit autour de Thibault (batter ici et bassiste chez Prophetic Scourge) à partir de 2022, même s'il a commencé la composition de certains titres depuis bien plus longtemps, Ash Twin Project a pris du corps et davantage de consistance au fur et à mesure que les musiciens se sont agglomérés. Amenant leurs touches personnelles, ils ont élargi le spectre initial des 5 titres et les ont étirés sur près de 40 minutes pour créer une aventure spatio-temporelle (le nom du groupe faisant référence à la construction «Ash Twin Project» qui génère une boucle temporelle dans le jeu d'exploration spatiale «Outer Wilds»). Entre rock et metal, les Agenais ont choisi le prog' comme dénominateur commun et on se laisse porter par la voix d'Églantine qui apporte une réelle douceur mélodique à un ensemble parfois secoué par des attaques death (au chant) et des envolées héroïques (aux guitares). En plus, elle cadre les titres, apportant un repère à des parties instrumentales qui poussent souvent assez loin ses idées sur les rythmes ou les ambiances, quand on se rapproche d'un trou noir, elle ramène de la lumière et nous sort d'une isolation dans laquelle on pourrait tomber. Si le mot projet n'évoque qu'une ébauche ou une idée à suivre, celui d'Ash Twin semble déjà bien affirmé et réfléchi. Un soleil est mort, mais un groupe est né.

■ Oli



SPLEENBREAKER

HUMAN COMEDY

[M&O Music]

Un vrai moment de plaisir. Spleenbreaker est un joli mélange de rock US moderne et des années 70'. Par moments, on croirait entendre des passages des Doors avec tout son lot de nostalgie qui nous font arborer un incroyable sourire niais rempli d'émotion proustienne (et vive les madeleines !).

Je me suis régalé à l'écoute de cet album. Naviguant entre les guitares métalliques et le chant grave, Human comedy nous berce subtilement dans des atmosphères rock qui sentent la bière et les chemises à carreaux, mais sans la violence bovine typique des fins de soirées dans les rades qui sentent le trop plein de testostérone. Y a du groove, du blues et du rock, et c'est joué de manière assumée et cohérente.

Spleenbreaker avec ce premier album plutôt réussi dans un style original mélangeant Blues, Rock sudistes et psychédélique, se positionnent comme l'un des groupes hexagonal les plus intéressants à suivre cette année.

■ Nolive



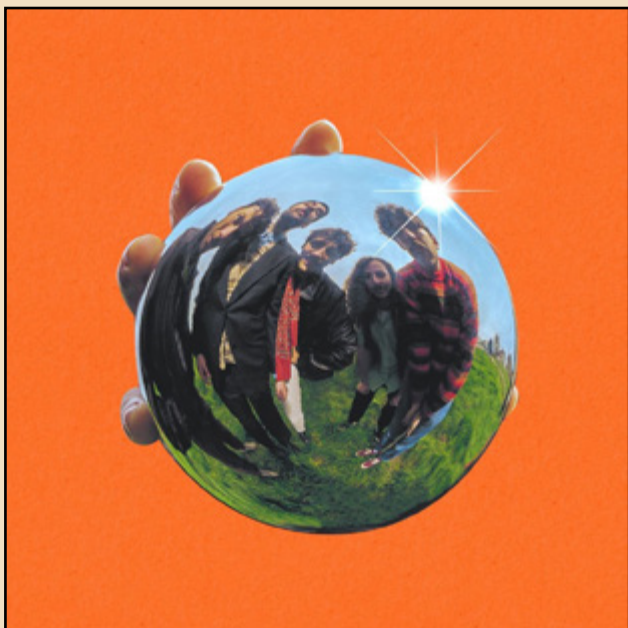
DIESEL DUST

JUST ANOTHER DAY...

[Brennus Music]

Depuis près de 20 ans, Diesel Dust remue la poussière du désert avec un stoner rock marqué par le blues, la country, la folk made in USA, une version dopée d'americana qui met en avant les instruments et dégage une chaleur réconfortante. Ambiance western (couleur, lettrage), amérindiens, aigles et ossements... Non, on n'est pas dans une bande dessinée de Morris avec un cowboy solitaire, mais bel et bien au cœur d'un album qui nous fait traverser tous les états. Une fois passé le moment de découverte, on peut trouver le groupe un peu trop démonstratif («Dixie highway»), charmeur («Women»), usant d'une ballade un peu mielleuse qui s'excite («We will never die»), dansant en mode saloon («Between love and hate»), un peu plus vindicatif («Walkin' alone»), résigné («My father's gone») ou laissant libre cours à toutes ses envies («Just another day»). L'opus contient plus d'une heure de musique, on peut donc profiter des nombreuses facettes proposées par cette bande qui écume le Far West (et le Rhône-Alpes) avec ses armes (guitare, harmonica, bottleneck, orgue...) tout en maîtrisant son style de prédilection.

■ Oli



TOHU BOHU

ALWAYS ROOM FOR MORE

[AAKI Records]

Overdose du quotidien, moral en berne, routine grise et manque de soleil dans les oreilles ? Tohu Bohu débarque avec sa solution maison : *Always room for more*, un album débordant d'énergie, de finesse et de chaleur. Ici, pas question de choisir entre la tête et les jambes : le cerveau groove, les hanches bougent, et le sourire s'installe pour de bon.

Fidèles à leur nom, une joyeuse confusion pleine de vie, les cinq musiciens de Tohu Bohu livrent un concentré euphorisant de soul vintage, de funk millésimé, de pop psyché et de groove moderne. On pense à Jungle pour la précision des rythmiques, à Vulfpeck pour la fluidité instrumentale, à Parcels pour le son clair et léché, et à Earth, Wind & Fire ou Marvin Gaye pour l'âme intemporelle. À travers des arrangements d'une élégance rare et des harmonies vocales ciselées, le groupe réussit à conjuguer le meilleur du passé avec une production résolument actuelle.

Enregistré entre le Alphaville Studio (fief de Nouvelle Vague) et le Mastroïd studio, sous la houlette de Perceval Carré (l'ingénieur du groove moderne, déjà remarqué chez L'Impératrice et Parcels), *Always room for more* bénéficie d'un mixage et mastering signé Sodasound, qui apporte un vernis soyeux, parfait pour faire briller les textures et les nuances. Rien ne déborde, tout circule. Chaque ligne de basse claque comme un sourire, chaque guitare tranche avec précision, chaque chœur emporte. Mais au-delà de la maî-

trise, c'est une joie communicative, presque militante, qui habite l'album. Tohu Bohu joue comme on respire après l'orage : avec urgence, générosité et second degré. Le groupe assume ses influences 70's, ses couleurs nostalgiques et ses clin d'œil pop, mais sans jamais se contenter du clin d'œil rétro.

Le disque navigue entre morceaux dansants et ballades plus introspectives, avec ce fil rouge : l'envie de faire vibrer les corps pour désinhiber les esprits. Le groove est un remède, mais aussi une arme douce contre le désenchantement. Tohu Bohu transforme la complexité intérieure en fête extérieure, le spleen en tempo syncopé, la quête de sens en énergie collective.

■ JC

TOHU BOHU

PARFOIS, QUAND LES RP INSISTENT, CE N'EST PAS FORCÉMENT MAUVAIS SIGNE, CELA Pousse À SORTIR DE VOTRE ZONE DE CONFORT. UN STYLE BIEN ÉLOIGNÉ DE MES SONS DE PRÉDILECTION, MAIS TOHU BOHU ARRIVE À SORTIR UN SON VINTAGE, FRAIS QUI NE SENT PAS LE RENFERMÉ ET QUI POURRAIT TRÈS BIEN NOUS ACCOMPAGNER TOUT L'ÉTÉ COMME MÉDICAMENT.



Comment est né Tohu Bohu et que signifie ce nom pour vous ?

On cherchait un nom qui a une sonorité à notre image : drôle et groovy. On a aussi un affect particulier pour les expressions un peu vieillot, alors Tohu Bohu, c'était parfait. Ça représente bien notre côté bouillonnant. Et c'est en se renseignant, après avoir choisi, qu'on on a appris le sens plus ancien de ce mot : «Le chaos avant la création». Donc ça correspondait bien à un groupe de musique. Et puis vu que ce n'est pas une expression hyper commune, c'est cool quand les gens nous demandent ce que ça veut dire, ça pique un peu leur curiosité.

Quels sont les ingrédients indispensables à votre groove ?

Une bonne bière en terrasse, suivie d'un buffet asiatique et on finit par écouter un vinyle de Donny Hathaway.

L'album s'appelle Always room for more : il y a encore de la place pour quoi, selon vous ?

Il y a plusieurs sens. Avant tout, ça colle bien au nom du groupe, Tohu Bohu, c'est un joyeux bazar. C'est aussi une façon de critiquer l'accumulation compulsive liée à l'insatisfaction.

Comment s'est passée la collaboration avec Perceval Carré ?

C'était carré [rires]. On a enregistré un quatuor à cordes pour quelques morceaux dans son studio, c'était une expérience de dingue. C'était la première fois qu'on faisait ce genre de chose et en plus d'être un gros kiff pour nous, on a beaucoup appris ce jour-là. Perceval a un savoir-faire incroyable pour les prises et nous a bien guidé pour arriver au résultat qu'on souhaitait.

On sent l'influence des années 70, mais toujours modernisée. Comment construisez-vous cette passerelle entre passé et présent ?

C'est naturel pour nous car nos influences viennent de musiques de toutes les époques, mais c'est vrai que les 70's nous parlent encore plus. On a enregistré à l'ancienne, mais les phases de production et de mixage ont été menées de manière plus moderne. On ne revendique pas d'être un groupe qui fait de la

musique vintage, on prend juste le meilleur des deux mondes pour créer notre propre univers.

Vous parlez de tourbillon plutôt que de ligne droite. Est-ce aussi une philosophie de vie ?

Tout à fait. Ce n'est pas quelque chose qu'on a explicité, mais on a naturellement tendance à éviter les raccourcis. Dans le processus créatif, on pense que c'est plutôt bénéfique de tester plusieurs directions avant d'arriver à la bonne idée. Et de toute façon, dès que les idées de cinq personnes s'entremêlent, on ne peut pas rester sur une ligne droite.

Tohu Bohu, c'est un groupe d'amis avant tout. Comment cette amitié nourrit-elle votre musique ?

Forcément, comme on est potes, on partage plein de références et de goûts en commun, donc on se comprend vite, on avance facilement. Mais ce qui est encore plus précieux, c'est justement quand nos goûts divergent : ça nous pousse à sortir de nos zones de confort, à aller chercher ailleurs et donc à enrichir notre musique. On est très complémentaires, chacun apporte une couleur différente, et c'est ce mélange qui fait l'identité de Tohu Bohu.

Quels thèmes vous tenaient à cœur dans cet album ?

La liberté a toujours été un thème phare dans notre discographie, on peut la retrouver dans chacun de nos disques et celui-ci ne déroge pas à la règle. Il y a aussi un gros côté introspectif dans cet album, des questionnements.

L'humour et l'absurde sont très présents dans vos clips, c'est un exutoire ou une signature ?

Les deux. L'humour, c'est une signature chez nous, on est une bande de potes depuis plus de 10 ans, c'est un peu le ciment de notre relation. Comme pour nous, donc ça se voit dans l'image aussi. On a une passion commune pour les parodies, les choses un peu kitchs et poétiques comme les séries B. Ça se voit bien dans les clips de «These walls» ou «Higher & higher». On aime bien le côté bricolé et c'est une façon d'être sûrs de passer des moments riches en rigolade.



À quoi ressemble une journée type en studio avec Tohu Bohu ?

Il n'y a pas vraiment de journée type, c'est ça qui est bien avec le fait de faire la musique. Parfois on va tous être en studio pour écrire ensemble, parfois on va travailler à distance pour que chacun puisse prendre le temps de chercher des idées dans son coin. Au final, ce qui ne change pas, c'est que chacun participe à la création de la musique, peu importe la manière dont ça se fait.

Quel a été le plus grand défi lors de l'enregistrement de l'album ?

Choisir les morceaux qui allaient figurer dessus ! On avait énormément de maquettes accumulées depuis le confinement en 2020 et il fallait sacrifier de bonnes chansons pour garder celles qui allaient bien ensemble. Vu qu'on accumule beaucoup d'influences, c'est parfois compliqué de garder une direction claire.

Quelle chanson de l'album vous représente le mieux aujourd'hui ?

«Always room for more», sans hésiter. C'est celle qui est la plus pêchue et la plus feel good, c'est comme ça que les gens nous identifient.



Vos prestations live semblent centrales dans votre projet. Que cherchez-vous à créer sur scène ?

Un moment où on peut lâcher prise, nous comme le public. L'idée, c'est clairement de passer un bon moment et tous faire la fête ensemble.

Vous avez partagé la scène avec Isaac Delusion ou João Selva, qu'avez-vous retenu de ces expériences ?

On joue tous avec d'autres artistes, c'est comme ça qu'on élargit notre amour pour un maximum de musiques différentes. Ça permet

de nourrir la musique de Tohu Bohu.

Enfin, si votre musique était un médicament, quels effets secondaires faut-il espérer ?

Sans surprise : un déhanchement incontrôlable.

Merci au Groupe et à Sissy.

■ JC

Photos : Juliette Valero



PUP

PARIS, LA BELLEVILLOISE

GUILLAUME CIRCUS M'AVAIT PRÉVENU QUELQUES JOURS AVANT : IL POUVAIT DÉBLOQUER UN PASS PHOTO POUR LE PASSAGE DE PUP À PARIS. MA DEMANDE OFFICIELLE ÉTANT RESTÉE À MOISIR SUR MA TO-DO LIST CAR APRÈS AVOIR LANCÉ LA DEMANDE LORS DE L'ANNONCE DE LA DATE, LE «TOURBILLON DE LA VIE» M'ÉTAIT PASSÉ DESSUS, JE SAUTE SUR L'OCCASION. RENDEZ-VOUS À LA BELLEVILLOISE DONC, UN DIMANCHE SOIR, POUR VOIR PUP, GROUPE CULTE DU PUNK CANADIEN ORIGINAIRE DE TORONTO. GROUPE QUE J'AVAIS ÉCOUTÉ À LEURS DÉBUTS QUAND LES INROCKS PARLAIENT ENCORE DE ROCK MAIS QUE J'AVAIS LAISSÉ FILER EN DEHORS DE MES RADARS DEPUIS UNE DÉCENNIE. À TORT...

J'arrive bien en avance, et pourtant la salle est déjà remplie. Pas blindée comme un concert de stade, mais pleine à craquer d'un public qui n'a rien à prouver. Le microcosme punk parisien est là dans ses deux extrêmes : Mss Frnce, Guerilla Poubelle... Pup a au moins ce mérite : celui de rassembler la scène, et même au-delà. J'ai découvert Illuminati Hotties avant de venir. Et le son californien sent bon l'été. De quoi ouvrir avec classe la soirée pour Pup. Pas de crash photo. La fosse est déjà compacte 30 minutes avant l'ouverture du show. Je me cale côté gauche, avec une cheville encore rancunière depuis un concert de Filter en mars 2024. Spoiler alert : pas question d'aller au front. Le public est chaud bouillant, ça pogote déjà et mon matos n'a pas signé pour finir au sol. Illuminati Hotties n'est pas un simple projet indie rock : c'est une zone franche, un laboratoire libre dirigé par Sarah Tudzin, musicienne et ingénieure du son de formation. Déjà remarquée pour son travail derrière la console auprès de Slowdive, Weyes Blood ou The Armed, la Californienne s'affirme ce soir à Paris en tant que frontwoman. Face à un public déjà bien fourni pour une première partie, elle livre une prestation dense, abrasive, parfois crue, toujours précise et bien plus rentre-dedans que sur disque en gardant le côté sing-along.

À 20h tapantes, le groupe prend place sans fioritures. Le set s'ouvre avec «Can't be still», titre court et minimaliste qui fait office d'intro atmosphérique, avant de glisser sans tran-

sition vers «Falling in love», moment de tension pop qui laisse poindre les aspérités de ce répertoire souvent qualifié d'emo slack rock ou de «tenderpunk». Le morceau «The L» achève de poser les bases : riffs secs, chant clair-obscur, breaks inattendus, textes à la fois désabusés et frontaux. Après ce titre, Sarah se lance «Hi, we're Illuminati Hotties», balancé avec sourire et retenue, la tension monte d'un cran. Elle nous dit qu'elle est heureuse d'être à Paris que tout le monde à l'air gentil... Oui, c'est dimanche, attends de voir le périph le lundi matin... Elle sonde le public pour savoir qui les avait vus au Supersonic, il y a quelques années... Trois personnes, mais le reste de la salle est aussi là pour eux et c'est assez communicatif. Elle dit qu'elle ne se sent pas de parler en français, mais arrive tout de même à communiquer avec le public. Ce dernier adhère franchement dès «You're better than ever», issu de l'album de 2018 Kiss yr freemies, mais c'est surtout «Pool hopping» qui provoque une première vague de mouvements dans la fosse : le groove est immédiat, la batterie martèle un mid-tempo nerveux, et Sarah Tudzin semble ici dans son élément - dynamique, tendue, concentrée, mais visiblement heureuse de terminer la tournée dans cette salle. Les morceaux s'enchaînent sans bavardage inutile : «Joni» ralentit le tempo mais conserve la charge émotionnelle. «Content// Bedtime» puis «???», tout droit sorti du nouvel EP à venir, creusent dans les textures sonores et les dissonances, flirtant avec un post-



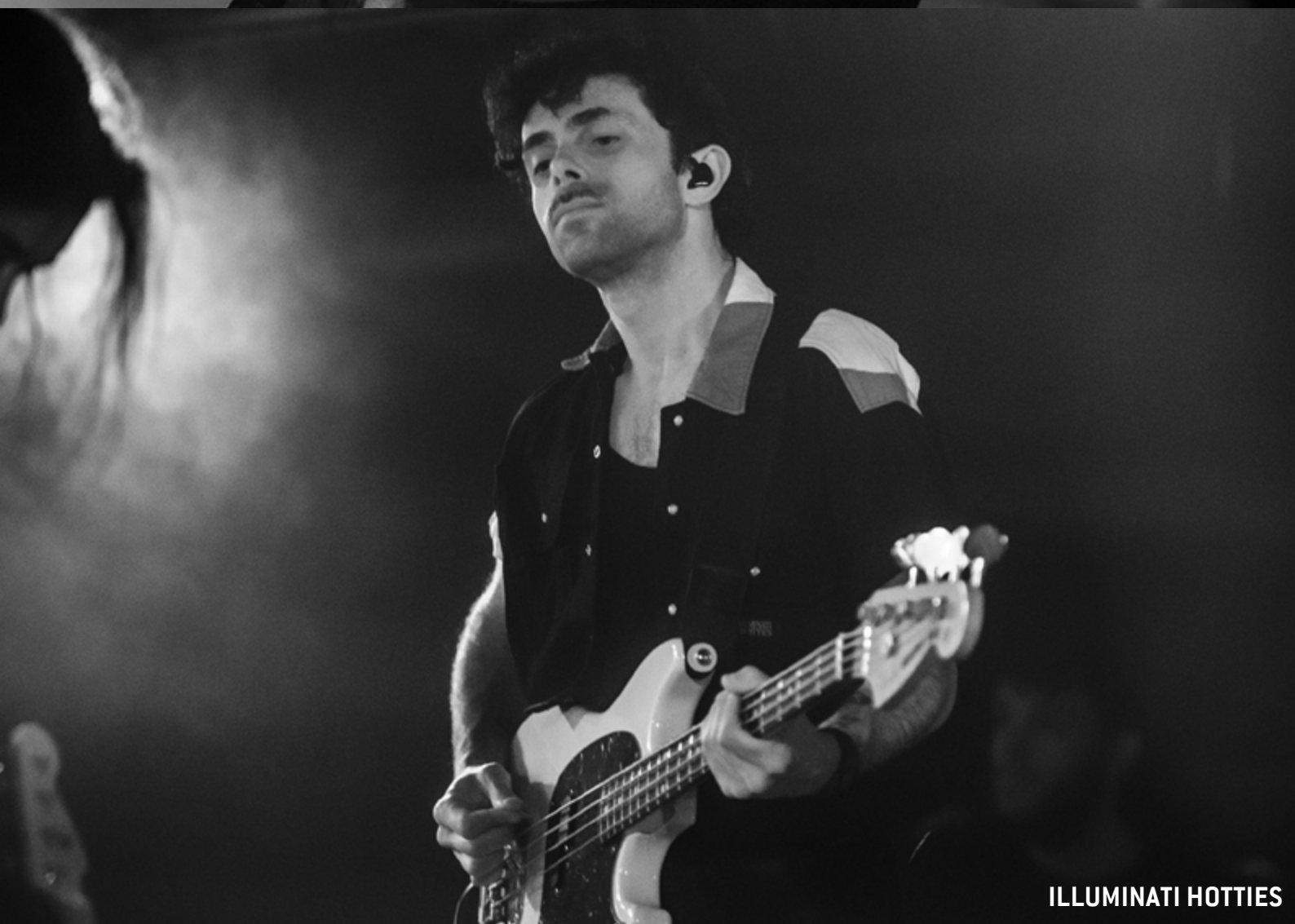
ILLUMINATI HOTTIES



ILLUMINATI HOTTIES



ILLUMINATI HOTTIES



ILLUMINATI HOTTIES

punk teinté de douceur lo-fi. Il ne s'agit pas de virtuosité, mais de justesse. Chaque montée en puissance est contrôlée, chaque rupture travaillée, sans que la spontanéité n'en pâtisse. Puis vient une surprise, Sarah nous donne un cours de chant et nous apprend les paroles du refrain pour que le public fasse les chœurs de la prochaine chanson. «I'm always letting everyone down / I'm always letting everyone know I'm down / Mhmm...» ; le groupe peut attaquer «Frequent letdown», une pièce centrale du répertoire de Illuminati Hotties. Et c'est là que tout bascule : pour «Wreck my life», Sarah Tudzin appelle sur scène Stefan Babcock, frontman de Pup, pour un duo aussi explosif qu'imprévu. Le public explose dès les premières paroles «your favorite band is full of shit ». Les deux voix, contrastées mais complémentaires, se répondent avec rage, et cette collaboration inattendue donne au morceau une force scénique inédite. Le nouvel EP sort dans quelques jours... il nous tarde de l'écouter. S'ensuit une séquence de remerciements, sobre mais sincère (l'équipe, Pup, Paris), avant d'attaquer la dernière salve : «Superiority complex», à la structure accidentée, puis «Free ppls», dont les paroles scandées résonnent fort dans la salle. Le public tape dans les mains, bouge, hurle parfois. «Mmmooo», au bord du chaos, déborde presque de la scène, et «Didn't», dernier morceau, conclut le set avec une forme d'élégance tordue. Pas de rappel, pas de surenchère. Illuminati Hotties aura réussi à transformer ce qui aurait pu être une simple ouverture de soirée en véritable performance scénique, intense et incarnée. La Belvédéroise, pleine à craquer, aura vibré au rythme d'un groupe qui, derrière une façade un peu foutraque, cache une rare maîtrise de la tension et de l'émotion.

Le temps d'aller chercher des bières, le public est déjà de retour et encore plus compact... J'oublie encore une fois la possibilité de naviguer pour prendre des photos compte tenu de la réputation scénique de Pup. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre. Mes souvenirs de leurs débuts s'étaient noyés dans le brouillard d'un alzheimer musical précoce, et leur dernier album me semblait loin des premières salves avec des chœurs que n'auraient pas reniés les

Beach Boys en 2025. Mais une réputation scénique pareille, ça se vit. Le concert démarre sec, avec «No hope» et «Olive garden», deux morceaux tirés du dernier album *Who will look after the dogs?*. Une mise en bouche énergique qui annonce la couleur : sueur, pogo, sing-alongs. Stefan Babcock, le chanteur-guitariste, s'adresse à nous en français dans un premier temps avant de switcher en anglais : «Ce que je vais dire est important. Si vous faites un malaise, si vous n'allez pas bien, tournez-vous vers votre voisin. Les fans de Pup sont à 98 % des gens bien. »

La classe. Tu croiserai le groupe dans la rue, tu ne devineras pas qu'ils sont des têtes d'affiche dans le monde punk : Stefan, Nestor Chumak (basse), Steve Sladkowski (guitare lead) et Zack Mykula (batterie) forment un quatuor soudé, sans frime, sans poses. Des potes d'école qui ont gardé l'essentiel : le plaisir de jouer ensemble. Pas de barrière de sécurité. Pas de place pour jouer au héros avec un téléobjectif. La salle est devenue un chaudron. Le set évolue avec générosité, piochant dans toute la discographie du groupe, c'est un vrai panorama de leur carrière. Des brûlots du premier album comme «Guilt trip» ou «Dark days» aux hymnes cathartiques de *The dream is over* («DVP», «Sleep in the heat», «If this tour doesn't kill you, I will»), en passant par les perles mélodiques de *Morbid stuff* («Kids», «Free at last», «Scorpion Hill»), chaque époque du groupe est représentée avec une fluidité déconcertante. Le public connaît chaque ligne, chaque break, chaque mot. Et bien sûr, le nouvel album est largement à l'honneur (7 morceaux), avec «Concrete», un de mes préférés de ce dernier opus, «Get dumber», «Hunger for death», ou encore le puissant «Paranoid» avec un petit moment de complicité avec Zach et Jake de Illuminati Hotties, qui viennent prêter main-forte sur un titre, ambiance franche camaraderie. Nestor semble heureux débarrassé de sa quatre cordes et s'agrippe comme un môme au pied de micro en chantant. Aucun morceau de *The unraveling of PupTheBand* ne semble vraiment manquer, si ce n'est un «Totally fine» joué presque en clin d'œil, comme pour cocher la case. Le public réagit au quart de tour, chaque









morceau devient une incantation collective. Sur «DVP», repris en chœur comme un hymne, on croirait assister à un match dans un stade. Stefan se lance presque en slam avec le pied de micro à la main qu'il tend à la fosse pour chanter. Stefan se marre alors que les chœurs se poursuivent après la chanson et au-delà... « J'ai oublié que je suis censé finir par ce morceau à Paris, merde... Fermez vos gueules, il reste six chansons, et je sais que la prochaine ne sonne pas comme ça... car je l'ai écrite avec mes potes ». Puis vient Sarah Tudzin, frontwoman des Hotties, invitée elle aussi à partager la scène sur le titre «Reservoir». Stefan précise qu'elle a collaboré sur leurs deux derniers albums, clin d'œil appuyé à cette fraternité punk. Entre les morceaux, nous échangeons des regards complices avec Circus quand par exemple Stefan traduit «Who will look after the dogs?» par «mais qui va regarder les chiens ? <... Touchant de sincérité. Parfois Circus me tape sur l'épaule en me faisant comprendre par un mouvement de main que la prochaine va déboîter (à la fois un «tiens-toi prêt, elle est géniale» et un «fais gaffe à tes appareils»)... et il a bien raison tant le public arrive à aller des sing-alongs de gamine prépubère se croyant à un concert de K Pop à des pogos dignes de la Warzone...

Pas de rappel : «les encore, c'est stupide» lâche Stefan, dans un franglais qui fait mouche. Sur un ou deux titres, il tend le micro au public. Sur un autre, il donne carrément le pied de micro, comme pour dire : allez-y, c'est aussi votre show. Sur l'avant-dernier morceau, il finit par slammer avant de reprendre sa guitare pour un dernier morceau de bravoure. Il y a eu quelques malaises, rien d'étonnant vu la chaleur et la densité. Mais toujours ce réflexe collectif, cette bienveillance dans le chaos. Le public est déroutant : jeune, bobo, des vieux punks, des quadras qui connaissent toutes les paroles, et même des slammeuses quinquagénaires. Comme le dit Circus : « On se demande où se cache ce public-là le reste de l'année... ». En sortant, je capte une conversation entre deux femmes : « Tu étais à Tokio Hotel ? », la réponse à la question de Circus est : « Le reste de l'année ce public est à des concerts où ne nous mettrons jamais les pieds

»... étonnant de faire le grand écart à ce point... Pup, acronyme de Pathetic Use of Potential, prouve qu'il en a largement sous la pédale. Un concert généreux, furieux, humain. Un de ceux où tu ressors rincé, rincé mais heureux.

Merci à Marina de Kinda Agency, Veryshow, Rafael de Ample Talentet surtout à Circus pour avoir géré la soirée d'une main de maître.

■ JC & Guillaume Circus
Photos : JC Forestier



PUP

WHO WILL LOOK AFTER THE DOGS?

[Rise Records]

Après plus de dix ans de chaos scénique, de burn-outs semi-assumés et d'hymnes punk hurlés à pleins poumons, Pup revient avec *Who will look after the dogs?*, cinquième album studio et sans doute leur disque le plus frontal à ce jour. Enregistré à Los Angeles en seulement trois semaines sous la houlette du prolifique John Congleton (Baroness, Cloud Nothings, Chelsea Wolfe, Disappears...), ce nouvel opus condense l'énergie live incendiaire du groupe tout en creusant plus que jamais dans les méandres de la psyché de son chanteur, Stefan Babcock. Dès le single inaugural «Hallways», le ton est donné : riffs accrocheurs, batterie qui claque sec, et une mélancolie mordante dans les paroles. Babcock y écrit en pleine débâcle personnelle, oscillant entre lucidité désabusée et ironie salvatrice : «Cause when one door closes, it might never open / There might be no other doors». Et pourtant, ce désespoir est porté avec une telle frénésie qu'il devient cathartique. Ce morceau marque aussi un retour à une écriture spontanée, libérée de la quête de perfection qui avait alourdi les sessions précédentes.

L'album explore, en douze titres, les relations à tous les étages : amoureuses, amicales, professionnelles, et surtout celle, souvent conflictuelle, que Babcock entretient avec lui-même. Il y a quelque chose d'émouvant dans cette manière qu'a Pup de se livrer sans filtre, tout en refusant de s'apitoyer. On y retrouve cette touche

si caractéristique du groupe : un humour noir qui surgit là où on l'attend le moins, un rire nerveux face à l'abîme. Le titre de l'album lui-même en est une preuve éclatante, à la fois tragique et totalement absurde. Musicalement, c'est du Pup pur jus, mais dopé à l'adrénaline brute. Guitares tranchantes, rythmiques tendues, chœurs en cascade : le groupe a abandonné toute volonté de surproduction pour revenir à ce qu'il fait de mieux : des chansons qui sentent la sueur, les vans bondés, et les crowdsurfers en furie. Le groupe, qui avoue souvent se chamailler en studio, semble ici avoir retrouvé le plaisir de jouer ensemble, de lâcher prise, et surtout de faire du bruit. Beaucoup de bruit. En filigrane, l'album sonne aussi comme une tentative de réconciliation, avec leurs racines, avec leur métier, avec leurs émotions. Et c'est peut-être ça, la vraie victoire de *Who will look after the dogs?* : un album qui gueule, qui pleure, qui rigole à moitié, mais qui ne lâche rien. Parce qu'au fond, il faut bien que quelqu'un s'occupe des chiens.

■ JC



PAR LE GAST

PAR LE GAST

[Inouïe Distribution]

Par Le Gast est un quatuor formé initialement en trio par Charlotte Giteau [chant/guitare/claviers] sous le nom Par Le Gast Va Granta-leure. Autour d'elle se trouve un ensemble de musiciens de la scène rock de Tours relativement connus de nos services, à savoir Thomas Leuwers [Yacht Club, Nour, Baïshi] à la guitare, Edwige Thirion [Sun Gazol, Birdstone] à la basse, et Colin Neveux [Odran Trümmel, My Bodyhorse] à la batterie. Sous cette formation, ils ont sorti en février un premier EP éponyme assez étonnant pour plusieurs raisons. On en citera deux. La première se situe du côté de son style aventureux, une sorte de pop/rock bricolé et alambiqué à la manière de la fois dense et délayée, et dont les ambiances passent souvent du coq à l'âne («Operator» en est le meilleur exemple). On ne va pas tourner autour du pot, Par Le Gast nous fait régulièrement penser aux Américains de Deerhoof, mais également à quelques fiertés nationales tels que Chocolat Billy ou Aquaserge. La deuxième, c'est la maturité avec laquelle ils arrivent à pondre un aussi bon disque pour une «première». C'est fringant, imprédictible, soigné, riche en couleurs, acide et parfois drôle (cherchez donc qui est «Florence Foster Jenkins»). Vivement le 1er album !

■ Ted



LE BIEN

SHEEPLANDING

[Tadam Records / Inouïe Distribution]

Comme quoi l'humilité, c'est une belle vertu. Et quand on n'est pas dans la fausse modestie, alors c'est encore plus beau. Et Le Bien, ce quatuor marseillais n'est vraiment pas dans l'arrogance. D'abord avec cette pochette vraiment pas tape à l'œil, genre pas vraiment attirante, et puis avec leur style musical qu'ils définissent comme pop ratée. Parti comme ça, faut avoir envie de les écouter ! Mais comme cette auto-proclamation de pop ratée est intrigante, eh bien ça interpelle quand même, donc on lance la galette, et contre toute attente, c'est réussi. Déjà, ce n'est pas vraiment pop, et puis c'est surtout pas raté. Plutôt garage, rock, 60's, surf, pop, comme un premier EP où les 4 Marseillais auraient mis toutes leurs envies et leurs bonnes idées. Ça pourrait faire du bloubi boulga, ça pourrait faire flop comme du yaourt, mais c'est juste inventif comme il faut et les 5 titres de ce premier EP se croquent avec délice bien trop vite. Ce Sheeplanding de Le Bien, c'est un peu comme les tout premiers Dionysos, ceux du siècle dernier, ceux qui sentaient bon la nouveauté et l'audace. Alors passe outre les étiquettes et les artworks, et écoute déjà «God's finger and plan» pour te donner un avant-goût. Après, plaise à toi de faire tout Le Bien autour de toi.

■ Eric



PIXIES

THE NIGHT THE ZOMBIES CAME

[BMG]

Formé en 1986 à Boston, les Pixies sont initialement composés de Black Francis (chant/guitare rythmique), Joey Santiago (guitare solo), Kim Deal (basse) et Dave Lovering (batterie). Cette formation d'origine réalise des titres devenus classiques : «Cecilia Ann», «Here comes your man», «Where is my mind ?», «Gigantic». Une belle synthèse de cette première époque se trouve dans la compilation *Death to the Pixies*. Sinon, c'est une histoire de quatre albums en quatre ans. Et, il y a pas grand chose à jeter à la clef. Une histoire qui tourne court avec le départ de Kim Deal. Les Pixies ne voient plus les studios pendant vingt-trois ans. De façon inattendue, le groupe refait surface en 2014 avec Paz Lenchantin (A Perfect Circle, Zwan, Entrance...) à la basse. Après huit années de collaboration et quatre albums studios, elle quitte un groupe remis sur orbite. C'est au tour de Emma Richardson (Band of Skulls) de venir s'illustrer à sa place. En octobre 2024, les Pixies ont donc sorti un nouvel album : *The night the zombies came*.

La production de Steve Albini (1988 - *Surfer rosa*), les cris de Black Francis et l'énergie de Kim Deal sont aujourd'hui des fantômes. Ceux qui voudront pencher une oreille sur ce nouvel ouvrage doivent avoir fait le deuil du premier souffle. Les Pixies gardent en eux la recette de mélodies rock bien calibrées. L'univers de leur musique est maintenant plus posé. L'agressivité de la jeunesse semble avoir laissé place à un

rock fait de balades («Primrose», «Mercy me»). De façon presque exceptionnelle, le groupe colle le pied au plancher pour retrouver un son brut («Oster beds», «Ernest evans») ou pour de la pop dynamité («You're so impatient»). La guitare solo de Joy Santiago fait son boulot, mais peut surprendre dans le style parfois aérien («Chicken»).

Au chant, Emma Richardson s'inscrit dans la continuité de ses prédécesseuses. Elle vient compléter et soutenir Black Francis toujours leader au micro. Les années sont passées par là, mais la formule fonctionne toujours. L'expérience permet encore aux Pixies d'écrire des morceaux plongés dans un bain de nostalgie («Motoroller», «The Vegas suite», «Jane the night the zombies came»). C'est dans cet exercice que la formation américaine renvoie ce qu'elle fait maintenant de meilleur.

■ Julien



MARTY WENT BACK

GENIALS

(Slow Death / Crapoulet / Rockerill / Outatime)

Si tu aimes le retour vers le futur et les références musicales des années 90 (soit 99,9% du lectorat W-Fenec), alors tu peux embarquer dans la DeLorean avec nos trois gonz. Ils viennent de la ville rose et ont décidé d'en mettre dans leur logo, dans ta vie, dans leurs chansons, et par les temps qui courent, assez sombres, on en a bien

besoin. Passé de power duo à power trio pour ce deuxième album (après 1985 sorti en 2020), en recrutant pour l'occasion un ours des Pyrénées [sic], la formule n'a pas changé d'un iota, si ce n'est une production encore plus efficace, avec l'enregistrement/mix confié au local Mathieu «Zuzu» Zuzek et le master au lyonnais Alexandre «Boule» Borel. Bien leur en a pris car le résultat est absolument Genials (pour ne pas dire génial) de bout en bout. Sens de la mélodie («Joe's stories»), rythmique entraînante («Confused»), refrains catchy («Bummer» = tube), paroles fun («Styling gel», «Sports»), si on ne tient pas là l'album de l'été, on en n'est pas loin. Pensez à Weezer flirtant avec les Pixies, comme aime le faire Johnny Mafia, et j'en veux pour preuve les cris sur «Welcome» et le chant de «Bad luck», dignes de ce bon vieux Franck Black. Si l'ambiance est plutôt légère, Marty Went Back sait aussi se faire plus sérieux, mélancolique comme dans «Slow day», tout aussi percutant que les autres titres. Bref, rien n'est à jeter et on comprend alors aisément pourquoi plusieurs labels ont souhaité participer au projet Genials (qui n'aurait pas démerité de s'intituler 1995). À toi de jouer maintenant.

■ Guillaume Circus
Photo : Franck Alix





POGO CAR CRASH CONTROL

NEGATIVE SKILLS

[Panenka Music]

On commence à bien connaître Pogo Car Crash Control alors, allons-y cash, dépeçons ce Negative skills point par point pour voir ce que ça donne plutôt que de rédiger une chronique classique (30 ans que j'en rédige, ça commence à être redondant !)

Les textes. Je commence par là car c'est un des points « forts » des Pogo. En tout cas, c'est clairement un marqueur pour le groupe qui écrit sur des thèmes qu'on ne croise pas tous les jours et surtout avec un style qu'ils sont les seuls à utiliser. Je ne sais pas si c'est la raison principale de leur succès, mais je ne suis pas loin de penser que le ton, le côté direct, les petits jeux de mots, le savant mélange de « jemenfoutisme » et de sujets sociétaux qui parlent à tout le monde, c'est pas si simple et courant. Bref, Olivier a une signature qui permet d'identifier et donc de reconnaître le groupe, on peut tout à fait écouter PCCC sans prêter attention aux lyrics, mais alors on rate un truc. « Je mettrais bien le feu » ou « J'ai grave le seum » sont dans la lignée des productions précédentes et plairont à ceux qui viennent aussi chercher ce genre de mots, pour les autres morceaux, il va falloir s'y habituer mais y'a de l'anglais ! Et même parfois que ça ! « You came to me », « 10 miles away » et « Hatewatch » ne proposent donc pas de contacts directs, il faut passer par la traduction pour s'imprégner davantage des intentions, pour les titres non cités jusque là, ils amalgament le français et l'anglais avec bien souvent une réelle alchimie (« Don't get sore », « Quelle est la diff ? », « Cerveau mort », « Est-ce que ça vous parle ? »).

Les mélodies. Incisives, distordues et rapeuses, on adore quand les P3C jouent la carte mélodique, si en plus le côté fun et ensoleillé contraste





avec les textes, c'est encore plus jouissif («Cerveau mort»). Petite nouveauté, Lola s'affirme davantage et ne se cantonne plus qu'à quelques chœurs, on l'entend bien plus notamment sur «Don't get sore» et «10 miles away». Ce dernier n'est que sucre !!! Un titre calibré pour l'été et les radios universitaires, on est bien plus proche de Weezer que d'Unsane ! Aussi déroutant qu'un «Dumb», ce qui entrerait dans l'univers Pogo par ce morceau ne sont pas au bout de leurs surprises ! «Comme toi» n'est lui aussi que porté sur la douceur, mais le traitement des guitares et le rythme lui donnent un goût de Cure revisité auquel j'accroche beaucoup moins, préférant largement les harmonies issues des influences de l'autre côté de l'Atlantique (qui n'est pas friand de Nada Surf ou Radish ?).

La production. Pas de traintrain, les Franciliens ont cherché à la fois à se faire plaisir (pour le cadre, enregistrer à New York, c'est mieux que dans la Sarthe, non ?), à traîner dans les rues empruntées par des groupes dont ils sont fans et à se challenger en étant drivé par un producteur qui n'allait pas vouloir faire du Pogo Car Crash Control «classique». Pour cela, ils ont fait confiance à Jon Markson (qui a bossé avec Drug Church, mais aussi les trop méconnus Growing Stone), la direction suivie les amène à un résultat moins brut, plus «produit», si on garde l'énergie et une certaine nonchalance grungy, l'ensemble sonne plus rock, laissant plus de place aux voix. Ce cadrage à l'américaine donne un côté plus «adulte», encore plus «pro» à nos fougueux frenchies insoucients.

Les clips. C'est peut-être avec une vidéo que tu as découvert ce groupe, très friand de l'exercice et qui adore jouer avec son image, les effets spéciaux et nous plonger dans des univers assez codés. Deux clips sont déjà dispos pour ce nouvel opus, et là aussi il y a du changement car ils ne sont pas signés Romain Pernet ! «Don't get sore» a été filmé par Nkruma lors de l'enregistrement à New York, pas d'histoire mais des looks (quel dress code !) et des cadres emblématiques des USA. La magnifique photographie est souvent iconique (les grillages, les monuments, le métro) et au final, on peut regretter de voir autant le groupe dans le local tant les images captées à l'extérieure sont belles. Pour le clip de «Comme toi», c'est à David Fontao (derrière la caméra pour Stuck In The Sound, Dj Pone...) qu'ils ont laissé les rênes. Pas de bol pour moi, c'est le morceau pour lequel je suis le moins client du fait du gimmick de guitare à la Cure (genre «In between days» / «A forest»)... Le scopitone est un vrai court-métrage avec des looks (encore) et des références appuyées (et pas seulement à The Big Lebowski) où se croisent deux bandes qui cherchent un peu d'excitation...

Si maîtriser l'anglais, faire plus de place aux femmes, soigner la production, honorer ses modèles sont des «compétences négatives», alors Pogo Car Crash Control les collectionne sur cet album qui sonne comme un nouveau départ pour un groupe toujours aussi unique.

■ Oli



POGO CAR CRASH CONTROL

POUR UNE FOIS, CE N'EST PAS OLIVIER (NOTRE INTERLOCUTEUR PRIVILÉGIÉ DEPUIS 2017) MAIS SIMON, GUITARISTE, QUI RÉPOND À NOS QUELQUES QUESTIONS SUR L'ÉVOLUTION DU GROUPE, SON VOYAGE À NEW YORK, SES NOUVEAUX CLIPS ET LA TOURNÉE QUI SE PRÉPARE...

Comment vois-tu l'évolution de votre son ?

Je pense que cet album est vraiment la suite et un peu un combiné de nos albums d'avant. On renoue davantage avec nos racines grunge et on intensifie, sur certains morceaux, nos racines hardcore.

C'est un travail qui se fait dès la composition ou ce sont des réglages en production ?

Dès la composition, la notion de son était bien ancrée. On avait très vite en tête l'idée d'enregistrer avec Jon Markson aux États-Unis. On a fait un énorme travail pour épurer les compos pour gagner en efficacité et l'on savait qu'il fallait évoluer également dans le son pour arriver à nos objectifs.

Enregistrer à New York avec un Américain, ça change tout ou finalement un studio reste un studio ?

Sa manière de travailler était très différente qu'en France. Ce n'est pas mieux ou moins bien, mais différent et très intéressant. Avec lui, il fallait aller à l'essentiel et ne pas trop intellectualiser tout ce qu'on l'on faisait. Si ça sonne, ça sonne et tu passes à la suite, sans revenir en arrière.

Quel morceau du nouvel album définit le mieux le P3C d'aujourd'hui ?

C'est une question extrêmement difficile à répondre car P3C est vraiment le combiné de grunge, de hardcore, mais également de morceau plus pop avec des influences 80 à la Cure. Mais on a fini par choisir le morceau «Don't get sore» pour représenter ce nouvel album en single.

Une partie du public critique certains choix, notamment les plus mélodieux, vous le comprenez ?

Certaines personnes n'aiment pas le changement et finalement, c'est peut être aussi quelque part une preuve de l'amour qu'ils portaient pour nos anciens morceaux. On s'est toujours refusé.e de refaire les mêmes albums et de tourner en rond. Je peux comprendre que cela puisse en dérouter certain.e.s., mais on est très content.e.s de nos morceaux plus mélodieux. Et il y a toujours eu des morceaux plus mélodieux que d'autres depuis le début du groupe.

La présence renforcée de l'anglais, c'est une évolution naturelle ? Ça a fait débat au sein du groupe ?

Bien sûr, ça a fait débat comme chaque changement artistique que l'on tente. Après, c'était assez naturel pour nous de vouloir faire l'expérience d'enregistrer aux États-Unis dans le berceau d'une scène hardcore que l'on aime beaucoup et du coup d'intégrer de l'anglais. On a beau toujours avoir défendu le français, l'anglais est la langue du rock et permet aussi de nouveaux choix dans nos mélodies car ça sonne plus facilement. C'est comme si tu ajoutes une couleur à une palette de peinture, c'était très agréable d'imaginer les compositions un peu différemment.

Ces titres ont-ils touché un public plus international ?

Pour le moment c'est trop tôt pour le dire, mais on a hâte de le découvrir et d'essayer de défendre l'album en dehors des pays francophones.

Negative skills, c'est aussi un clin d'œil à «Negative creep» ou pas du tout ?

Évidemment, on y a pensé. «Négative creep» étant un des morceaux qui nous a vraiment inspiré dans Pogo Car Crash Control, le mix parait entre du metal et du grunge.

Quand on a une solide réputation scénique, comment prépare-t-on une nouvelle tournée ?

C'est beaucoup de préparation. On a là aussi beaucoup travaillé sur la scénographie avec une créatrice. C'est beaucoup d'échange, de discussions et une résidence dans une salle pendant une semaine pour mettre tout en place.

De qui écoutez-vous le plus les conseils quand vous êtes en résidence ?

On écoute les retours de nos équipes de tournée, notre tourneuse, et nous-mêmes. On filme tout et on regarde le show.

Il faut toujours en faire plus ?

Pas forcément, mais je pense que stagner ne nous correspond pas non plus. On aime tester de nouvelles choses. La scénographie en fait partie. Mais c'est très important pour nous de garder une proximité avec le public et rester quand même simple.

Certains titres de Negative skills ne seront pas joués sur scène ?

Bien sûr, un nouvel album et ce qu'on peut y trouver dépend toujours des albums déjà composés d'avant. On a essayé de faire un best of

de nos meilleurs morceaux ! Mais on essaie de mettre beaucoup de morceaux du dernier album car on en est fier.

Il y a des festivals cet été, une belle tournée annoncée cet automne, mais pas grand-chose de prévu à l'étranger, vous y travaillez ?

On va y travailler. Toutes les dates ne sont pas du tout annoncées encore, il a encore beaucoup de choses à faire !

Les deux clips dispos sont très réussis avec de nombreuses références, qui est le plus maniaque des détails ?

Merci beaucoup ! Pour le coup, on a vraiment fait confiance à nos réals pour ces clips en leur laissant une grande liberté artistique. On avait juste quelques références que l'on a donné, et quelques références que l'on ne voulait pas, et voilà le résultat.

Si un groupe devait reprendre du Pogo Car Crash Control, ce serait quel groupe et avec quel titre ?

Hummm, je ne sais pas, mais j'adorerais entendre Drug Church reprendre du Pogo (rires) car ils ont évidemment été un groupe très inspirant pour nous pour ce dernier album.

Merci Simon et Pogo Car Crash Control, merci aussi à Virginie Simonnel pour le relais.

■ Oli

Photos : N'Kruma







TEN56.

NANTES, LE FERRAILLEUR



TEN56.

C'EST À L'OCCASION D'UNE SOIRÉE DEATHCORE À GUICHET FERMÉ QUE JE DÉCOUVRE LA NOUVELLE SALLE DU FERRAILLEUR À NANTES, QUI S'EST REFAIT UNE BEAUTÉ. NOUVEL AGENCEMENT, CRÉATION D'UNE MEZZANINE, PEINTURE FRAÎCHE ET NOUVELLE DÉCO ONT REDONNÉ UNE NOUVELLE JEUNESSE À CETTE SALLE MYTHIQUE DU QUAI DES ANTILLES.



On commence avec Solitaris, groupe parisien de metal moderne formé en 2018, qui produit un deathcore puissant, lourd et bien violent comme on aime ! On notera la belle lourdeur avec des guitares qui se font massives et graves pour un hardcore bien violent, très rapé. Des moments très lents, très lourds succèdent à des breaks de fous. L'ambiance est sombre et froide, accentuée par des pointes de metal indus. Très jolie découverte avec ce groupe qui inaugure une belle soirée !

On enchaîne avec The Dali Thundering Concept rebaptisé Dali, groupe de metal prog parisien formé en 2010. Ce groupe, c'est une combinaison de la violence du deathcore avec des

éléments atmosphériques issus du djent et du metal progressif. Et le résultat est juste incroyable : un son à la fois technique et émotionnellement intense. On retrouve des riffs lourds et techniques mêlés parfois de touches plus jazzy alliées à une très belle technique de growl. C'est nouveau, surprenant, très puissant et le groupe a reçu un super accueil du public : ça a envoyé dans le pit !

Je découvre Dream State, un groupe du Pays de Galles formé en 2017 qui connaît un gros succès Outre-Manche. Le set commence avec des chansons assez rock, assez metalcore. La chanteuse possède une belle voix, mais ce n'est clairement pas un style que j'apprécie



DALI







DREAM STATE

et je trouve que cela tombe un peu comme un cheveu sur la soupe dans cette soirée death-core malgré la renommée du groupe.

Dernier groupe de la soirée et non des moindres, Ten56., à qui la salle réserve un accueil triomphal ! Formé en 2020, ce groupe est à l'initiative de Aaron Matts, chanteur emblématique de feu Betraying The Martyrs qui souhaitait explorer une dimension musicale plus sombre et plus intense. Le nom du groupe fait référence au code 10-56 utilisé par la police américaine et qui signifie «suicide». Ten56., c'est un mélange de deathcore, de nu-metal avec une pointe d'indus, ce qui donne un son lourd, agressif, puissant, brutal et émotionnellement très intense qui a complètement retourné Le Ferrailleur ! La température déjà brûlante a augmenté de plusieurs degrés et a enflammé la foule qui s'est lâchée dans une grande frénésie.

Une très belle soirée qui s'est terminée en apothéose avec Ten56. et qui a dû laisser des souvenirs littéralement marquants à certains !

Merci au Ferrailleur pour son invitation, à ses salariés toujours aussi agréables et accueillants et, bien sûr, félicitations pour votre nouvelle et superbe salle avec un son toujours au top !

■ Gab
Photos : Nolive



TEN56.



TEN56.



TEN56.









FRAGILE FIGURES

SEE THE CHARCOAL RATS

[KbB / Araki / Atypeek / Urgence Disk]

En écoutant récemment *See the charcoal rats*, le dernier album du duo de «cinematic noise» de Colmar Fragile Figures, je me suis rappelé à quel point la frontière entre rock et musique électronique est souvent floue. À moins qu'au contraire, elle soit mais alors vraiment sans équivoque. Est-ce que, par exemple, remplacer une batterie acoustique par une programmation électronique fait de ta musique du rock ? On peut pousser la question jusqu'à l'utilisation des claviers à la place des guitares. Est-ce qu'on peut faire du rock sans instrument acoustique ou électrique ? Par ordinateur ? Et si demain, le chant est remplacé par une IA, ce sera du rock ?... L'autre jour, je suis tombé sur «Pty fck», le dernier single de ten56., un groupe de metalcore français. Tout l'instrumental semble être une création purement électronique avec des sons de guitares et de batteries synthétiques, ça sonne super bien, electro-indus / bass music, mais pas du tout «metal» au sens propre du terme, hormis le growl du chanteur. Le rock se décrit-il par rapport à sa forme ou son fond ? Je suis bien conscient que cette introduction, façon Youtubeur en mal de clics, n'amènera à aucune réponse évidente et définitive, tout juste à un débat stérile entre deux écoles de pensées. Mais on sera tous d'accord pour dire que le plus important est de juger l'œuvre pour ce qu'elle est, et non les outils/moyens qui ont servi à l'artiste pour la réaliser.

Il se trouve que c'est ce que je vais tenter de faire

ici-même avec ce *See the charcoal rats*. Alors, je précise une chose en rapport avec ce qui a été évoqué plus haut : il y a bien une guitare et une basse chez Fragile Figures. Mais ce qui caractérise le duo, selon moi, c'est sa programmation rythmique et sonore. Sans cela, il ne s'agit plus du tout du même projet, sans évidemment remettre en cause tout le travail remarquable des cordes. Je suis persuadé que l'âme de sa musique perdurerait si la guitare de Mike (aka Kaï Reznik) venait à être remplacée par un violon ou un saxophone. La programmation guide tout, elle s'impose même dès le départ avec l'inaugurale «Charcoal», LE titre de ce nouvel album à écouter d'urgence. En plus de 6 minutes, Fragile Figures brise le suspense et envoie ce qu'il sait faire de mieux : rythmique saccadée et complexe, tension permanente, sonorités magnétisantes, basse solide, juste et mesurée, guitare froides, aériennes et mélodiques, progression du morceau pertinente et impeccable, etc... Bref, ces gars-là sont déjà prêts pour nous pondre une bande son de film de science-fiction, une œuvre qui pourrait se situer aisément entre la musique angoissante de Terminator (cela ne m'étonnerait pas d'ailleurs qu'ils soient fans des travaux de Brad Fiedel), voire celle de John Carpenter, et toute une quantité d'artistes issus de la scène (post-)industrielle (noise) (Throbbing Gristle, Skinny Puppy, Nine Inch Nails...).

Le reste des morceaux est tout aussi intéressant et ne s'égare pas beaucoup de l'intention artistique du premier titre, ce qui est une très bonne chose. *See the charcoal rats* a en effet l'avantage de bien être uniformisé afin de ne pas trop casser l'expérience sensorielle qu'il propose, en somme, de mieux faire profiter à l'auditeur de ses bienfaits. Le plus simple est que je ne vous en dise pas trop non plus, et de vous laisser découvrir tous ses recoins. Ça en vaut plus que le coup !

■ Ted



DARKENHÖLD

LE FLÉAU DU ROCHER

(Les Acteurs de l'Ombre)

Voici le sixième opus des Français de Darkenhöld. Le black metal mélodique de la formation niçoise explore le Moyen Âge, son mysticisme et sa noirceur. On ne peut rêver mieux dans le genre. On est tous allés visiter des ruines des forteresses de cette période de l'histoire, nous imaginant moult aventures épiques faites de combat, de romance et de sorcellerie. On est dans du black lourd sans excès avec une batterie percutante et des riffs criants et envoûtants, le tout accompagné du chant en français de Cervantes qui nous

conte les compositions d'Aldebaran (Guillaume Vrac). Nous voyageons durant tout l'album au milieu des chevaliers et des mystères de la nature du Moyen Âge. La musique de Darkenhöld réussit à merveille à marier le black parfois old school et les troubadours. Nous festoyons avec le groupe, nous explorons, nous nous avançons avec prudence dans l'atmosphère à la fois noire et épique des chemins tracés dans ce passé mystique. On suit la vouivre dans son antre, cette créature légendaire ayant généralement la forme d'un dragon bipède ou d'un serpent ailé est l'animal totem des Niçois, avec une voix parlée présente sur de nombreux titres.

Darkenhöld s'impose ici de manière définitive comme les maîtres incontestés du black metal mélo épique. La production et l'artwork sont comme souvent chez LADLO irréprochable. L'équilibre de l'ensemble est d'une rare finesse avec des riffs claquants, une batterie lancinante et une basse profonde, le tout enveloppé dans un chant crié qui alterne avec harmonie par des passages clairs et des ambiances mélodiques folkloriques qui nous transportent sans mal dans ce passé hérétique et mystique. Il n'y a plus qu'à reprendre la lecture d'Yvain le chevalier au lion et on sera totalement converti au black metal si singulier de Darkenhöld.

■ Nolive





MANTRA

SPRING

[Vlad Productions]

A la fin de Winter, j'évoquais de potentielles faiblesses à venir, et sans vouloir m'auto-satisfaire de cette vue nostradamusienne, ce Spring est la saison la moins intéressante des quatre. Ce n'est qu'un seul titre, «Home», il s'étire sur plus de quinze minutes et malgré des variations et de nombreuses idées, je ne suis pas complètement rentré dedans. Assez peu metal dans l'ensemble, Mantra juxtapose des parties très claires, une guitare orientale, un chant saccadé, un autre presque en spoken word, une grosse rupture, une ambiance religieuse et un final assez grandiloquent. Certes, le titre porte une histoire et se veut certainement un point central de l'opus, mais cela manque de liant, d'un gimmick qui assure une continuité entre ces éléments disparates... Ou alors, il aurait fallu découper la pièce en deux ou trois pour qu'on en comprenne mieux les contours. L'idée de sortir 4 EPs avant l'album est une bonne idée car cela maintient le groupe dans l'actualité toute l'année et ça nous permet d'être bien focus sur quelques titres, mais quand il n'y en a qu'un seul et qu'il nous plait moyennement, il passe vite à la trappe. Il pourrait même donner une image tronquée du groupe à celui qui n'écouterait que cette partie... Par chance, on m'a livré Summer en même temps et j'y suis rapidement passé pour me délecter de cette fin de cycle.

■ Oli



MANTRA

SUMMER

[Vlad Productions]

Dernier quart de Celestial, Summer boucle la boucle et nous emmène vers l'hiver avec chaleur et douceur pour débiter puis, mesure après mesure, l'atmosphère se charge, le ton se fait plus dur, le vent se lève et l'orage finit par tonner. Très prog', «Transcendence» mêle un chant rock, des riffs tournoyants un peu matheux, des passages plus sombres, s'offre des pauses dans le récit mais, contrairement à «Home», on ne se perd jamais, la guitare (quel son !) nous sert de repère pour nous mener au-delà. C'est beau et réussi ! Tout comme «Celestial» à l'introduction soignée, tant par le chant mélodieux que par les petites notes lumineuses qui viennent caresser nos oreilles. Un accord plus lourd vient rompre le charme, Mantra gagne en intensité, métallise rudement son propos par les instruments qui semblent peu à peu perdre le contrôle. Un peu de poids rythmique et les mots redressent la machine et la dirige vers une fin plus heureuse avec des chœurs qui donnent de la hauteur avant de laisser aux oiseaux le soin de clore le chapitre. Ce sont donc deux titres riches et bien charpentés qui achèvent une œuvre découpée dont on va maintenant pouvoir profiter intégralement.

■ Oli



LA REINE GARÇON

TOUT RENAÎTRA DIFFÉRENTE

[Horizon Musiques]

Il y a des disques qui guérissent doucement ce qu'ils mettent à nu. Tout renaîtra différente, l'album de La Reine Garçon, n'est pas seulement une œuvre folk d'une grande beauté formelle. C'est un geste de survie, un chant d'amour, une mue. Composé par Floé et Delphine, couple dans la vie depuis trois décennies et désormais duo musical queer, cet album est né d'une déchirure : l'annonce par Floé de sa transition de genre. Mais comme le dit la chanson d'ouverture : «Accepte tout mon amour».

On aurait pu craindre un disque douloureux, mais c'est l'inverse qui surgit. Ce sont dix titres d'une douceur enveloppante, de celles qui vous tiennent la main dans l'orage. Les arrangements sont dépouillés, tendres, précis. La guitare acoustique y côtoie un piano simple et sincère, les voix se cherchent, se superposent, s'appellent. Les textes, eux, sont d'une pudeur bouleversante. « Comment faire il te faudra admettre / Que plus rien ne sera jamais pareil » chante Floé dans «Lâche», adressé à Delphine, avec une honnêteté brute. Dans «Je n'existe pas», elle dit le vertige de ne pas être reconnue, dans une mélodie qui rappelle les inflexions californiennes de la folk des années 70. On pense à Joni Mitchell pour la ligne claire, à Anohni pour la voix portée par un souffle militant, à Big Thief pour cette manière d'être à la fois fragile et indomptable. Le morceau «Monstre» est une gemme pop-folk nocturne, tandis que «Donne-moi» et «Plie mon

cœur» s'inscrivent dans une lignée de chansons d'amour qui ne cherchent pas à convaincre, juste à dire vrai.

Réalisé par Lonny, l'album bénéficie d'une production discrète mais précieuse. L'enregistrement au Studio B-12 au Canada apporte une ambiance feutrée, presque enneigée. Chaque note respire. Mais ce qui rend cet album rare, c'est ce qu'il incarne : la musique comme dernier fil de lien, comme acte de foi dans la transformation. Dans ce disque, la transidentité n'est ni mise en scène ni démonstrative : elle est vécue, aimée, chantée. La Reine Garçon signe un premier album bouleversant, lumineux et juste, qui apaise sans jamais simplifier. Un refuge sonore pour celles et ceux qui traversent, se cherchent, ou simplement écoutent avec le cœur ouvert.

■ JC



LA REINE GARÇON

DÉCOUVERT.E AU SEIN DE FACTEURS CHEVAUX LORS D'UNE ÉDITION DU FESTIVAL DE MARNE ET AVANT SA TRANSITION, J'AVAIS SUIVI LES DIFFÉRENTS PROJETS DE FLOÉ, ET NOTAMMENT LA REINE GARÇON. À MESURE OÙ LES CHEVEUX DE FLOÉ QUI PORTAIT À L'ÉPOQUE SON PRÉNOM MASCULIN POUSSAIENT, CEUX DE DELPHINE RACCOURCISSENT, COMME UNE SORTE DE TRANSFERT, TOUT D'ABORD INDICIBLE, DE MASCULINITÉ. « RIEN NE SE PERD, RIEN NE SE CRÉE, TOUT SE TRANSFORME », C'EST FINALEMENT CETTE CITATION DE LAVOISIER QUI SEMBLE CORRESPONDRE LE MIEUX À CET ABOUTISSEMENT DE PROJET MUSICAL. DE L'EXTÉRIEUR, CELA APPARAÎT COMME UN RÉÉQUILIBRAGE ET L'ABOUTISSEMENT DU PROJET PERSONNEL ET MUSICAL. UNE FOIS L'ABCÈS CREVÉ, TOUT SEMBLE REVENIR À UNE CERTAINE SORTE D'OSMOSE. C'EST EN TOUT CAS CE QUI SE DÉGAGE DE L'ALBUM ET DU DOCUMENTAIRE QUI EST SORTI EN PARALLÈLE. ENTRETIEN AVEC FLOÉ ET DELPHINE AUTOUR D'UN BEL ALBUM NOMMÉ «TOUT RENAITRA DIFFÉRENTE», QUI FINALEMENT AURAIT PU ÊTRE DÉCLINÉ AU PLURIEL TANT LES DEUX ARTISTES SEMBLERENT AVOIR EFFECTUÉ UNE MUE DEPUIS LE PRÉCÉDENT ALBUM.



Tout renaîtra différente est un titre fort. À quel moment a-t-il émergé dans le processus de création ?

Floé : Le titre s'est imposé au moment du mixage, c'est un mélange des textes de deux chansons de l'album, «Lâche» et «Différente», une faute de français, et surtout notre slogan transféministe personnel ! La transition est un bonheur et une renaissance ! L'album est d'ailleurs sorti le jour du printemps.

Delphine : Et la renaissance est multiple puisqu'elle ne concerne pas uniquement Floé, mais notre couple et La Reine Garçon.

Comment avez-vous travaillé ensemble sur cet album, à la fois sur le plan musical et émotionnel ?

F : Delphine et moi vivons ensemble, du coup on procède par petites touches. Je peux par exemple arriver avec trois accords et une phrase et on joue avec en essayant de trouver le bon son, le bon groove. On en profite pour développer les harmonies et imaginer des

structures, on construit la chanson comme ça. Si on passe cette étape, tout va bien. Parfois, ça bloque, on jette et on passe à une autre idée ! Après, on travaille de façon instinctive, les émotions sont censées parler d'elles-mêmes !
D : C'est Floé qui écrit les textes, ils donnent des clés pour aider à comprendre ses questionnements intimes et ce qu'elle a pu traverser lors de sa transition.

Quels morceaux vous semblent aujourd'hui les plus révélateurs de votre parcours ?

D : «Différente» qui parle de la nécessité de se connecter à ce que l'on est vraiment - sa vraie nature - et qu'on ne pourra pas changer quoiqu'il arrive. «Je n'existe pas» qui parle de la façon dont les proches peuvent vous tenir à l'écart quand ils se rendent compte que vous n'êtes pas comme eux.

F : Dans l'album, il y a «Lâche» qui raconte simplement ma transition et qui est assez directe. «Je n'existe pas», plus douce et imagée, sur la difficulté de s'affirmer et mes doutes. «Donne-

moi» aussi, qui est une déclaration d'amour à Delphine et un nouveau départ. «Ni un ni une» au début de ma transition, quand tu n'es plus vraiment un garçon et pas encore une fille. Et «Différente» est notre chanson-slogan, pour couper court au débat fasciste «une femme trans est-elle une femme ?». J'en suis fière !

Le disque évoque des thèmes lourds avec une douceur lumineuse. Est-ce une volonté ou un instinct musical ?

D : On a toujours eu envie que ce disque soit léger, optimiste et lumineux, car les thèmes abordés ne nous paraissent pas dramatiques, mais plutôt remplis d'espoir.

F : Viser le ciel musicalement quand tu racontes des choses un peu graves me semble être une bonne idée, mais c'est totalement instinctif, il n'y a aucun concept dans La Reine Garçon !

Le piano, les guitares, les voix, tout semble très organique. Quelle place accordez-vous à l'enregistrement live et à l'imperfection ?

F : On essaie de trouver une forme de pureté et de dépouillement qui ne laisse pas de place au superflu. C'est aussi le sens de notre travail scénique. Mettre l'accent sur l'intimité aussi. Pour ça, les instruments joués et les voix sont souvent les meilleurs partenaires, et jouer ensemble est très important ! Tu ne fais pas l'amour seul.e !

D : On est très attachés aux prises faites dans des conditions live, qui nous semblent plus vraies, plus sincères.

Floé, comment as-tu vécu le moment où tu as écrit ce fameux mail indiquant de ta volonté de transitionner à Delphine ?

F : Le plus difficile et le plus long a été de me comprendre. Le plus libérateur aussi. Pour le reste, j'ai fait comme j'ai pu ! J'étais persuadée au fond de moi que Delphine m'accepterait telle que j'étais donc je me suis livrée à elle, qui n'était au courant de rien. Mais j'étais incapable de lui parler à ce moment-là, nous étions au bord de la rupture. J'avais peur de ne pas trouver les mots justes aussi. Donc j'ai choisi d'écrire !

Delphine, qu'as-tu ressenti en le recevant, et comment cela a-t-il transformé votre relation ? Finalement, cet évènement majeur semble

vous avoir toutes les deux transformées ? Ce qui aurait pu vous séparer semble avoir en quelque sorte remis tes deux plateaux de la balance à la même hauteur, comme un rééquilibrage forcé ?

D : À la réception du mail, j'ai été surprise et désarçonnée, forcément ! J'ai pris du temps pour réfléchir, sans en parler à personne. Je ne voulais pas être influencée dans mon choix. Et à un moment, je suis arrivée à la conclusion que c'était une sorte d'aventure, un parcours que je devais franchir, et qu'il allait m'amener à un équilibre. Je ne pense pas m'être trompée. Ça m'a aidé à me libérer de tout un tas de conventions qui m'écrasaient. Je me sens plus libre et plus vraie maintenant. J'ai gagné une grande sérénité.

Avez-vous craint que la musique ne suive pas ce bouleversement intime ?

D : Non jamais, la musique nous a vraiment accompagné pendant cette période de transition et nous a aidé à nous connecter et nous exprimer autrement qu'avec les mots.

F : Notre vie devait évoluer avant tout ! La musique reflète la vie, si tu bouges, la musique suit !

Le disque semble porter une voix trans rare dans la chanson française. Était-ce une responsabilité ou juste une nécessité ou tout simplement quelque chose qui se fait naturellement ?

F : La Reine Garçon est née naturellement pour exprimer les changements survenus dans notre vie. C'était une nécessité pour nous deux, mettre en phase notre projet et notre existence. Pour moi, au moment du premier album, ça a aussi été un outil de coming-out : «tiens, on a un nouveau projet, écoute et regarde, je suis une femme». Très mauvaise idée, nos proches spécialement ont cru que c'était du théâtre. Encore une fois, tu fais comme tu peux... Sinon, on n'a aucune vision d'ensemble de la chanson française, on en écoute très peu. À la limite, on se considère comme un groupe folk. Je suis née dans les Beatles, j'ai écouté de la musique brésilienne, du folk anglais et du jazz.

Comment vos enfants ont-ils accueilli cette nouvelle étape, et leur ressenti a-t-il nourri

votre musique ? Le documentaire montre plus de distance de votre fils, il n'est pas visible à l'écran, pensez-vous que c'est une conséquence des codes sociaux qui nous gouvernent ? Votre fille a l'air plus disposée à en parler, pensez-vous que c'est une question d'âge ou plutôt de genre ?

D : C'est sans doute un peu des deux. Ça reste plus facile du point de vue féminin en général.

F : On a beaucoup attendu avant de parler à nos enfants car on était prisonnières de nos éducations, et on avait peur de les blesser. Certains amis que je fréquentais avant m'ont dit depuis : « Tu as flingué la vie de tes enfants », mais je ne pense pas que ce soit vrai. Notre famille, qui était au bord de la rupture, a gagné une incroyable solidité, et mes enfants sont équipés d'un filtre à cons en plus... Dans le documentaire, on a respecté la vision de nos deux enfants : notre fils avait peur du regard de ses copains, donc il a refusé d'être filmé. Et bien sûr, notre fille ayant cinq ans de moins, son regard était beaucoup plus tolérant. Il faut le dire, les femmes sont globalement plus tolérantes vis-à-vis des transidentités, c'est certain.

La langue française est très présente dans

cet album. Comment choisissez-vous les mots, leur charge symbolique ?

F : Pour ma part, j'utilise beaucoup d'images, les mots n'ont d'importance que par les images qu'ils suggèrent. J'essaie de rester instinctive : une image qui vient grâce à quelques mots sur une séquence d'accords, c'est souvent le départ de nos meilleures chansons !

Certaines chansons comme «Je n'existe pas» ou «Donne-moi» ressemblent à des lettres ouvertes. Étaient-elles destinées ?

F : On écrit les textes très vite, instinctivement et sans réfléchir. Avec le recul, «Donne-moi» est clairement adressée à Delphine, c'est un écho au mail que je lui avais fait au moment de transitionner. «Je n'existe pas» était malheureusement prémonitoire de ce à quoi on assiste cette année : l'exclusion des personnes trans des espaces publics dans de nombreux pays, jusqu'à la négation de leur existence.

Le féminin, le neutre, le queer : comment les traduisez-vous musicalement ?

D : Par la douceur et une forme de liberté.

F : Je suis une femme trans assez traditionnelle, et désespérément binaire. J'imagine que Delphine et moi traduisons nos féminités





par une sincérité des émotions, et une grande douceur dans la musique aussi. Beaucoup d'autres musiciennes crient plus fort que les mecs pourtant ! Après, vu de l'intérieur, quand tu exprimes un sentiment avec une phrase ou un accord, ça n'est pas queer, c'est juste toi !

Vous citez Big Thief, Joni Mitchell, Anohni... Comment ces artistes résonnent-ils avec vous ?

F : Anohni a accompagné ma transition en me rassurant et en me redonnant force quand je faiblissais. Belle personne et voix magnifique ! Découvert plus récemment, Beverly Glenn Copeland, formidable chanteur trans canadien de 80 ans, a beaucoup écrit sur le cycle de la vie, et je crois que je pourrais l'écouter pour l'éternité. Pour le reste, j'essaie de réévaluer ma discothèque avec le regard d'une femme, et c'est particulièrement déprimant, la plupart des artistes mis en avant restent des mecs - et c'est encore plus vrai dans la musique des années 60-70.

Comment s'est passée la collaboration avec Lonny à la réalisation ? Elle aussi en tant que « fille de » a dû passer par des étapes d'affirmation pour devenir elle-même sans l'ombre portée de son père, c'est quelque chose qui vous a permis de vous comprendre dans le façonnage de l'album ?

F : Lonny a été notre sauveuse ! Nous ado-

rons sa musique et elle a toutes les qualités humaines pour la réalisation. Et nous voulions absolument que ce soit une femme pour nous sentir à l'aise. Lonny, merci pour ta patience ! Nous avons travaillé sur l'écriture des chansons, puis répété ensemble (elle nous accompagnait au piano) avant de partir en studio au Québec.

D : Lonny a été extrêmement bienveillante avec le projet. C'est quelqu'un de généreux et d'une grande ouverture d'esprit. Elle est solide et entière.

En studio, comment Jean-Baptiste Brunhes (Emily Loizeau, Superbravo, Bertrand Belin) et Antoine Pinet (H-Burns, Dead Horse One) vous ont-ils aidés à incarner vos chansons ?

F : Lonny a eu l'idée de solliciter Antoine, qu'on connaissait, et qui est multi-instrumentiste. Il nous a amené une palette plus large d'instruments, ce qui est une évolution par rapport à notre premier album de 2021 - enregistré en duo. Son expérience a été très utile. Nous voulions aussi absolument emmener Jean-Baptiste avec nous à Montréal pour les prises de son car on était très contentes de notre collaboration sur ce premier disque, et aussi de ce qu'il avait fait pour Facteurs Chevaux. Il y a une vraie vibration qui passe entre nous, c'est quelqu'un de très sensible. Très doué pour les prises live aussi, qui demandent beaucoup d'attention : enregistrer plusieurs personnes

en même temps, c'est toujours compliqué.

D : On avait déjà travaillé avec JBB sur le premier album de La Reine Garçon. C'est quelqu'un d'extrêmement doux, diplomate et patient et qui a une vraie volonté de restituer un son naturel. Pour nous, c'était la personne idéale pour les prises, c'est pour ça qu'on l'a embarqué avec nous au Canada. Nous n'avions jamais travaillé avec Antoine Pinet auparavant, même si on l'avait croisé par l'intermédiaire d'amis communs. C'est Lonny qui a proposé qu'il fasse partie de l'aventure. On a fait des séances de répétition avec lui, qui ont confirmé que c'était la bonne personne. Il sait jouer de beaucoup d'instruments : guitare, basse, batterie, claviers..., il a un son brut - dont on avait envie sur ce disque - et il se met toujours au service de la musique.

Vous jouez souvent pour des causes féministes et queer. La scène est-elle un prolongement de votre intimité, un acte politique ou la difficulté de s'imposer dans le circuit plus traditionnel de la programmation ?

F : On tente d'emmener notre intimité sur scène, c'est un vrai challenge ! On utilise des micros d'ambiance qui permettent de jouer sans être branchées, juste nous deux, et sans filet. Après, quand tu es trans, tout est politique. Depuis le début de La Reine Garçon, sans qu'on l'ait voulu, notre public est majoritairement féminin donc on est heureuses dans un milieu féministe et queer. Forcément, un projet transféministe lesbien a du mal à trouver sa place dans l'univers traditionnel de la programmation, conservateur et masculin. Pour un certain nombre de ces mecs, on est un peu la porte de la cave dans les films d'horreur, celle qu'il ne faut pas ouvrir sous peine de ne pas remonter. Avec une grande naïveté, on a mis un moment à le comprendre. L'amour se transforme en colère et tu te radicalises, c'est inévitable.

D : Au départ, les milieux féministes et queer étaient les seuls endroits où nous étions accueillies les bras ouverts. Petit à petit, c'est devenu une évidence et un acte militant.

Le documentaire «Puissance 2» prolonge l'album. Est-ce un second volet de la même œuvre ou une autre manière de raconter ?

F : Les concerts du premier album nous ont désarçonnées : les retours des spectatrices

étaient régulièrement de l'ordre de l'intime... «Le concert m'a touchée car ma fille vit avec une fille qui devient un mec...». Du coup, au moment de préparer le deuxième album, on a pensé qu'une vidéo documentaire pour expliquer le sens du projet serait bienvenue. Et on a eu la chance extraordinaire de rencontrer Camille Ducellier, qui a réalisé «Puissance 2» et les autres vidéos qui accompagnent le disque, qui a su nous comprendre et faire partie de notre famille le temps du tournage !

Comment avez-vous été accueillies dans le milieu musical depuis la création de La Reine Garçon ?

F : Trop vieilles pour Miss France, pas assez soumises, pas assez de seins non plus, ça va être compliqué ! Mais tout va bien, on est régulièrement insultées, menacées et censurées...

D : On sent une grande fragilité et difficulté du milieu musical à évoquer et accepter ces questions de genre. On espère que les choses évolueront et que ça ne sera plus un sujet dans un futur proche.

Et maintenant : quelle est la suite ?

F : On va repartir sur de nouvelles idées et on verra où elles nous mènent... J'aimerais que La Reine Garçon reste un havre de paix malgré le durcissement extérieur.

D : Des concerts un peu partout en France dans les mois qui viennent et aussi au Québec.

Le mot de la fin ?

D : Vivre, aimer, s'ouvrir sur le monde, jouer, apprendre, être libre.

F : Longue vie à la trans insoumise !

Merci La Reine Garçon.

■ JC

Photos : Manon Ricupero



TURNSTILE

NEVER ENOUGH

[Roadrunner Records]

Le 11 juin, j'étais au cinéma L'Entrepôt, au cœur du 14ème arrondissement de Paris, invité par Valentin de Roadrunner Records (merci !) pour assister à la projection exclusive de Turnstile : Never enough, le long-métrage visuel qui accompagne le nouvel album du groupe rock hardcore originaire de Baltimore. Une journée caniculaire, moite, où l'asphalte semblait vibrer au rythme d'un été déjà bien installé. Et pourtant, c'était la température idéale pour plonger dans l'univers incandescent de Turnstile. Un film à la fois fiévreux et introspectif, parfait pour ouvrir une saison qu'ils marqueront très probablement de leur empreinte sonore et visuelle. Dès les premières

secondes du film, j'ai senti que ce ne serait pas un simple enchaînement de clips, ni une banale performance filmée. Téléphone sur les genoux pour suivre les paroles, j'ai choisi de me laisser porter par cette expérience immersive totale. Turnstile : Never enough est un voyage audiovisuel de 44 minutes, une œuvre hybride entre le film d'art, le vidéoclip et le concert performatif. Réalisé par Brendan Yates (chanteur du groupe) et Pat McCrory (guitariste), il est à la fois une déclaration esthétique et une plongée organique dans les émotions qui traversent leur nouveau disque.

Le film repose sur une alternance de registres visuels et sonores. Certaines séquences vibrent d'un éclat coloré, saturé, presque hallucinatoire avec des scènes de concert stylisées, de danse libre, de gestes captés dans un mouvement perpétuel. C'est dans ces moments que s'enchaînent les titres les plus immédiats, les plus nerveux et qui plantent instantanément le décor : groove implacable, production dense, sensibilité pop dissimulée sous des couches abrasives de guitare et de batterie. On retrouve l'énergie live de Turnstile, mais filtrée par une vision presque surréaliste. Les corps sont en transe, la caméra épouse les soubresauts du rythme, les couleurs explosent comme sur un mur de graff. Mais ce qui frappe peut-être encore plus, ce sont les contrastes. D'un moment à l'autre, le film nous plonge dans des tableaux contemplatifs, en noir et blanc ou aux teintes délavées, où les morceaux ambient ou plus introspectifs prennent le relais. Ici, Turnstile convoque une autre grammaire visuelle : théâtrale, presque sacrée. Des visages figés dans le silence, des gestes suspendus, des espaces vides pleins de



sens. L'écho des morceaux résonne comme une méditation sur le manque, la mémoire, le deuil ou la perte de repères. On passe alors d'un hardcore incandescent à une forme de soul moderne, texturée par des nappes électroniques, des lignes de basse sinueuses et une voix en murmure. Le film ne suit pas une narration linéaire, mais plutôt un fil émotionnel. Chaque chanson devient un chapitre, une fenêtre ouverte sur une humeur, un souvenir ou une quête. Turnstile n'illustre pas ses paroles de manière littérale : ils les traduisent en images sensorielles. C'est cette liberté de lecture qui rend le film si captivant.

Côté réalisation, Yates et McCrory impressionnent. Ils alternent caméras portées fébriles et plans fixes d'une beauté picturale, flirtant parfois avec l'abstraction. Les textures (pellicule 16mm, numérique haute définition, effets de lumière stroboscopiques ou flous chromatiques) évoquent autant le cinéma indépendant américain que les grandes fresques musicales à la *The wall* de Pink Floyd ou bien le *Koyaanisqatsi* de Philipp Glass réalisé par Godfrey Reggio. On pense aussi à certains travaux de Janelle Monáe ou même à *Blonde* de Frank Ocean dans sa version visuelle. Les plus malicieux ont comparé la scène colorée qui sert d'affiche au film à un live de Jimi Hendrix.

Never enough, l'album, est sorti par surprise le 6 juin 2025. Il comprend 14 titres, mêlant rage punk, envolées soul, interludes ambient et grooves empruntés au funk, au post-punk ou même au R'n'B alternatif. Turnstile y poursuit la mue déjà amorcée avec *Glow on* en 2021 : un refus de se laisser enfermer dans les codes du



hardcore, une volonté de transcender les genres. Sur grand écran, cette quête devient manifeste. Le film s'achève sur le titre «Breathing out», qui résonne comme une libération, une expiration lente après un périple mouvementé. On sort de la salle presque étourdi, mais apaisé. Turnstile a réussi son pari : offrir un film qui n'illustre pas seulement leur musique, mais qui la prolonge, la réinvente, la rend visible. En sortant du cinéma, Paris vibrerait encore sous la chaleur. Mais cette moiteur n'était plus désagréable : elle prolongeait en quelque sorte la sueur collective, la beauté sauvage et l'urgence poétique de Turnstile. On sait rarement, en juin, quel sera le disque qui nous accompagnera jusqu'en septembre. Cette année, je le sais déjà. Never enough est bien plus qu'un album : c'est un manifeste, une œuvre totale, une brûlure joyeuse.

■ JC





BANK MYNA

EIMURIA

[Stellar Frequencies / Araki Records / ...]

Si Bank Myna a connu quelques changements depuis Volaverunt avec notamment l'arrivée un nouveau batteur en la personne de Constantin (qui jouait avec Saar), le groupe est resté fidèle à son identité : construire des titres qui prennent le temps de nous emmener là où ils veulent.

Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le groupe aime jouer avec nos émotions, tout au long des cinq plages (mais sur presque cinquante minutes), on est ballotté entre la crainte d'être plongé dans un monde chaotique construit par certaines guitares ou des rythmes sourds et l'espoir de rejoindre un paradis incarné par la voix de Maud. Eimuria ne se résume pour autant pas à cette dualité et à ce combat manichéen, certains passages donnant juste dans le sublime et d'autres progressant lentement, mais sûrement, vers une destruction du décor à grands coups de riffs acérés. Bank Myna réussit également à apporter de la pesanteur... tout en légèreté (la presque fin de «The shadowed body» par exemple), le mariage entre la pureté du chant et le grain de la guitare nous laissant entre deux eaux, ou plutôt entre deux airs. L'ajout d'un violon apporte un peu de mystère et une couleur encore plus particulière à «The other faceless me», on est en plein brouillard, les Parisiens veulent nous faire perdre nos repères et réussissent à nous égarer en plein milieu de leur album, aux aguets pour ne pas se retrouver seul, nos sensations sont décuplées... Les grands

coups de médiateur de «Burn all the edges» nous rassurent, on est toujours au contact, et tant pis si ça nous coûte, le morceau devient en effet plus nerveux, plus lourd, même post-hardcore sur sa partie finale qui sonne comme de l'excellent Brutus, une mélodie entêtante en sus. Connaissant quelques remous, «L'implorante» (chanté en anglais comme le reste de l'opus, les autres langues ont disparu) nous conduit jusqu'à l'Eden, la tempête est traversée, la voix de Maud nous a sauvés.

Ainsi, Bank Myna a joué avec nos émotions tout au long de cet Eimuria, nous faisant traverser des moments de doutes comme d'espoir sans jamais trop savoir qui l'emporterait et nous emporterait par la même occasion. La fin de l'opus nous rassérène, le côté lumineux l'a emporté sur le côté obscur, mais ce n'est pas tant l'endroit où aboutit le chemin que le chemin en lui-même qui compte ici.

■ Oli



BARBET

SOUS L'ORAGE

[Autoproduction]

Parfois, les réseaux sociaux ont du bon. Un jour, un mec en t-shirt à manches longues à motifs débarque sur mon fil. Comme d'habitude, mon son est coupé pour ne pas gêner les gens. Sur la vidéo, il joue de la guitare et des MP sont incrustés : «entre Louise Attaque et Nirvana», j'esquisse un sourire ironique, mets le son et relance la story... et là je suis embarqué par une musique qui va puiser dans le rock français, une touche d'électro et de grunge avec des textes recherchés... bref un OVNI pour 2025. Il y a en effet dans les premières secondes de «Sous l'orage» quelque chose de rare. Pas un effet. Pas une démonstration. Plutôt une charge émotionnelle qui vous traverse d'emblée, comme un souvenir qu'on aurait oublié de classer. La guitare grésille, la voix entre, et tout devient évident : Barbet ne joue pas, il livre. Un fragment de lui, un moment de vérité, une faille mise en musique. Ce titre ainsi qu'une poignée de titres déjà sortis et des inédits, dont le très touchant «Jour vert» (Feat Cesar), sort en juin 2025 sous forme d'EP. Six titres taillés au cordeau dans la lignée des grands noms du rock français. On parle souvent d'authenticité à tort et à travers, mais ici, le mot prend tout son sens. Barbet fait partie de ces artistes qui ne se planquent pas derrière la technique ou le genre. Il compose, écrit, enregistre et produit tout seul, dans l'espace clos de son home studio. Et pourtant, tout sonne ouvert. Spacieux. Vivant. Ce paradoxe est au cœur de ce qui fait la force du disque.

Les morceaux s'enchaînent sans se ressembler, mais avec une unité de ton et de souffle. «J'voudrais» claque comme une colère rentrée qui finit par gronder. Ce qui frappe aussi, c'est la justesse dans l'utilisation des machines. Jamais là pour tricher, elles viennent enrichir, souligner, parfois contraster. On est loin du rock figé ou passéiste : Barbet regarde devant, même s'il assume ses influences. On pense à Nirvana, oui - pour la rugosité mélodique, le côté brut du propos - mais aussi à cette école du rock francophone qui n'a jamais eu peur d'être fragile, tendu, imparfait. Il y a quelque chose entre l'électro de Revolution.com des No One Is Innocent et un timbre de voix chaleureux qui a fait le succès de Louise Attaque, mais modernisé, accéléré, avec le son d'aujourd'hui et l'âme en feu.

Bien qu'en solo, Barbet est en train de s'ouvrir car on sent que la formule pourrait évoluer... qu'il puisse s'entourer, faire grandir ses morceaux avec un groupe organique, sans perdre le côté DIY, les samples bien dosés, la matière électro qui s'immisce dans le rock sans le dompter. Ce premier EP, c'est un souffle. Un appel d'air. Une promesse tenue. Dans une scène française parfois trop lisse ou trop codifiée, Barbet fait figure d'électron libre : pas dans la posture, mais dans l'intention. Il ne ressemble pas. Il ne surjoue pas. Il propose. Et ce qu'il propose est fort, dense, sensible. C'est une œuvre personnelle qui tend vers l'universalité, taillée à vif, qui mérite d'être entendue bien au-delà du cercle de ceux qui l'ont déjà repéré sur les réseaux.

■ JC



BARBET

JE L'AI DÉCOUVERT AVEC «SOUS L'ORAGE», UN TITRE NÉ D'UN COUP DE NERF ET D'UNE BOUCLE DE GUITARE COMME UN EXUTOIRE. DEPUIS, BARBET TRACE SA ROUTE QUELQUE PART ENTRE TENSION BRUTE ET CONFIDENCES À CŒUR OUVERT, DANS UN ÉQUILIBRE FRAGILE MAIS VIBRANT ENTRE GUITARE, MACHINES ET MOTS BIEN SENTIS. DERRIÈRE CE PROJET ENCORE JEUNE, IL Y A UN ARTISTE EN TRANSITION, QUI A QUITTÉ SON BOULOT POUR NE PLUS REGARDER SA VIE DEPUIS LE QUAI. TOUT EST FAIT MAISON : LES PRODS, LES TEXTES, L'INTENSITÉ. MAIS PETIT À PETIT, BARBET S'ENTOURE, AFFINE SA VISION, SANS JAMAIS LÂCHER CE FIL TENDU ENTRE URGENCE INTÉRIEURE ET RAGE CONTENUE. RENCONTRE AVEC UN ARTISAN DU BRUT.



Comment tu te sens en sortant de scène, là, tout de suite après ce concert au Pop-Up ?

Un peu en redescende de «transe» je dirais. J'adore les sensations que tu peux avoir sur scène, la connexion avec le public. Il me faut encore une bonne demi-heure avant de redevenir «normal».

Tu as choisi «Sous l'orage» pour ouvrir l'EP. C'est une chanson importante pour toi ?

Oui. «Sous l'orage» était un accident. Au niveau de la création de ce titre, j'étais sur les nerfs un jour, et je suis allé enregistrer cette boucle de guitare. Puis j'ai composé le morceau en une soirée. J'ai sorti le morceau un peu pour combler un «trou» sur mon agenda de sortie. Puis, finalement, c'est celui qui a le plus pris. Il représente un truc spontané, brut, qui vient du cœur, et c'est ça qui représente bien l'EP je trouve.

Ce premier EP de 6 titres marque une étape forte. Comment est-il né, et à quel moment tu as su qu'il fallait le sortir maintenant ?

Quand j'ai sorti «Sous l'orage», je ne m'attendais pas du tout à cet engouement, sur les réseaux, etc... Le fait que ça puisse parler à autant de mon monde... quand je dis «autant», c'est à ma petite échelle en tout cas, ça doit être peu pour certains, mais beaucoup pour moi. Ensuite, j'ai sorti quelques singles en plus, puis assez naturellement, je me suis dit que c'était le moment de proposer un projet, pour marquer cette étape, et fêter autour d'un concert !

Tu as récemment changé de vie, quitté une certaine stabilité pour te consacrer pleinement à ce projet. Tu peux nous en dire plus ?

Ça faisait un petit moment que ça me trottait dans la tête. Un matin, je suis parti au taff, et

je me suis dit qu'un jour je serai plus là, et je me demandais ce que je faisais encore ici à hésiter. Puis, je me suis activé pour incarner à 100% le projet.

Entre les machines, les prises maison et quelques invités comme Hugo à la guitare ou César en featuring, comment as-tu conçu l'enregistrement ?

Hugo [guitariste live] est arrivé plus tard dans le process. Au niveau de la création de l'EP et les enregistrements, tout a été fait à l'appart dans le petit home studio que je me suis créé. Pour être honnête, j'ai bien galéré au début. Les sons ont plus été composés avec l'instinct qu'avec la technique, j'ai appris beaucoup de choses en enregistrant l'EP, notamment avec des tutos sur Youtube, etc. Mais c'est cool, ça donne une petite touche «homemade», puis ça va me permettre d'arriver plus fort pour le prochain projet.

Malgré certaines collaborations, tu tiens à garder Barbet comme un projet solo. C'est une nécessité artistique pour toi ? Ou alors, tu l'envisages comme un groupe derrière toi avec moins de machine et une section rythmique humaine ?

Oui, c'est carrément le goal à terme. J'ai commencé solo par nécessité car je connaissais personne, ensuite j'ai rencontré Hugo qui m'accompagne à la guitare. Mais, petit à petit, j'aimerais m'entourer d'un drummer, un bassiste ce serait top. Petit à petit !

Tu sembles osciller entre un univers très produit et quelque chose de plus organique. Tu sais déjà vers quoi tu veux tendre ?

Oui, ben ça rejoint beaucoup ce que tu dis. Je veux garder des éléments de production très bruts. Pour moi brut = sincère, et je vais vraiment garder ce truc-là dans les sons. Et je veux habiller ça avec des éléments plus modernes, assez légèrement, pour avoir le côté produit dont tu parles. Je trouve que le mélange fonctionne bien et donne des couleurs assez particulières qui me plaisent bien !

Tes textes ont une sincérité très brute, souvent dans l'urgence. Quelle est ta manière d'écrire ? Tu travailles vite, ou tu prends le temps ?

Franchement, ça dépend. Un «Sous l'orage»

par exemple est sorti très vite de ma tête, ou des morceaux comme «Nan nan nan». Et d'autres mettent plus de temps à sortir. Si ça vient, tant mieux, si ça ne vient pas et que je dois prendre 3 semaines à trouver la bonne phrase, je le ferai. Un son reste, autant prendre le temps d'avoir un texte qui te plaise.

Quand tu composes, tu pars de quoi en général ? Une phrase, une ligne de guitare, une rythmique ?

La plupart du temps, je pars d'une suite d'accords, une boucle de guitare qui me parle. Je cours dans mon home studio, si je n'y suis pas, pour pas perdre l'idée, et puis le process commence !

Il y a une rugosité dans ton son, mais aussi une vraie précision. Tu recherches un certain équilibre en production ?

Oui ! Et l'équilibre est encore à creuser. Si tu le sens, c'est que quelque part j'ai réussi à le faire ressentir, donc très content d'avoir cette question. Mais il y encore du chemin, et c'est un point sur lequel j'aimerais aller plus loin pour le prochain projet.

On t'a comparé à Nirvana pour cette frontalité dans l'écriture, cette tension dans les guitares. Est-ce que tu t'y reconnais ?

J'ai cru comprendre que cette comparaison a pas mal fait jaser sur les réseaux. Je comprends car c'est un groupe mythique, plutôt sacralisé auquel il ne faut pas toucher. Je n'ai pas la prétention de me comparer à eux, mais je peux comprendre qu'ils soient évoqués lorsqu'on décrit ma musique, étant donné qu'il y a ce côté brut et frontal. À part ce point, je m'y reconnais pas trop.

Est-ce que tu as le sentiment de «t'attaquer» à quelque chose ou à quelqu'un dans tes chansons ? Ou est-ce plus introspectif ?

Sur certains titres, oui. C'est marrant que tu parles de ce sentiment «d'attaque», je l'ai ressenti en écrivant, mais je n'avais pas forcément posé un mot dessus. Pour moi, le son, c'est surtout un déversoir de colère qui permet de bien se canaliser. Après, tu as d'autres titres un peu plus introspectifs et plus calme comme «Laisse-moi».





Les morceaux «Laisse-moi», «Nan Nan Nan», «L'espoir»... Il semble y avoir un fil conducteur. Tu vois cet EP comme un récit ?

Alors ce n'était pas prévu, mais oui. Quand j'écris, c'est de manière assez spontanée, et quand je «regarde» mes morceaux après coup, je me rends compte qu'il y a pas mal de sujets communs qui ressortent finalement... C'est pas mal pour faire une psychanalyse (rires). Pour le prochain projet, j'aimerais encore plus de cohérence, un fil conducteur encore plus marqué.

Certains titres datent-ils d'avant ce virage, ou tout a été écrit récemment dans cette nouvelle dynamique ?

Tout a été écrit après «Sous l'orage», donc vraiment ancré dans cette nouvelle dynamique.

Tu viens de Villefranche-sur-Saône, est-ce que cette ville a encore une influence sur ce que tu écris aujourd'hui ? Ou tu te sens désormais comme un parisien qui tire la gueule tout le temps ?

(rires) Même si j'y vis avec ma copine, je n'arriverai jamais à me sentir parisien. Honnêtement, Paris ne me déplaît pas, mais je trouve qu'il y a un côté plus «compliqué» que Villefranche. Plus de choix, plus de monde, plus de restos, de fringues, etc... Enfin, tu vois l'idée. Pour moi, Villefranche, ça représente le Beaujolais, des paysages simples et apaisants, quelques bons amis, ma famille. Moins de sophistication, je trouve qu'il y a un côté brut et sincère, donc je pense que oui, ça influence ma musique dans ce sens.

Tu es assez présent en ligne, sans en faire trop. C'est une stratégie réfléchie ou simplement un instinct ?

C'est pas évident les réseaux, honnêtement. Pour la musique, mais aussi pour tous les métiers d'ailleurs. Au début, je postais à l'instinct, mais quand tu n'es pas organisé ça devient vite une charge mentale. Donc au fil de l'eau, j'ai défini ma fréquence de posts, avec un agenda de sortie, etc, pour garder une présence sans être lourd.

Ce soir, on a entendu le public reprendre déjà certains titres. Tu l'avais anticipé ?

Pas du tout (rires). Ça me fait toujours bizarre

de passer des réseaux à la scène. Les commentaires sur les posts, ce n'est pas vraiment tangible, même si certains font vraiment plaisir et sont très motivants. Je trouve qu'il n'y a rien de plus honorant que quelqu'un qui se déplace, et qui en plus connaît les paroles. Je sais que certains qui m'écoutent ont du mal à venir car loin de Paris. J'espère pouvoir faire des concerts dans les autres villes assez rapidement pour les rencontrer !

Il y a eu des moments très intenses sur scène. Y en a-t-il un que tu retiens particulièrement ?

J'aime bien les moments un peu «bagarre», quand le refrain de «Nan nan nan» part par exemple. Mais si je devais en choisir un, ce serait «Jour vert», le son qui parle des parents qui vieillissent et qui s'en iront. J'ai senti un petit truc dans la salle.

Est-ce que tu as déjà une idée de la suite ? D'autres morceaux en préparation, une tournée, des collaborations éventuelles ?

Carrément. Le projet est en préparation. Je suis un peu plus entouré qu'au début, notamment d'arrangeurs, etc, pour faire quelque chose de plus produit, en conservant l'esprit de base quand même. Bien hâte d'annoncer et de faire écouter tout ça, et, oui, ça va s'accompagner de concerts !

Pour finir : est-ce qu'il y a un thème, une phrase, une émotion que tu n'as pas encore osé écrire, mais que tu sais qu'un jour tu poseras ?

Oui ! Je pense à un morceau en particulier en cours d'écriture. On parlait du process tout à l'heure, qui pouvait être assez spontané ou inversement assez long. Là on est sur quelque chose de plutôt long, je prends le temps de trouver les bons mots. J'espère qu'il sera prêt pour le prochain projet.

Le mot de la fin ?

Merci pour ton interview, et vive le rock.

Merci Nico Barbet !

■ JC

Photos : JC Forestier

VULGAIRES MACHINS

MAZETTE, APRÈS TANT D'ANNÉES D'ABSENCE, LES VULGAIRES MACHINS ENQUILLENT UNE DEUXIÈME TOURNÉE FRANÇAISE EN DEUX ANS ! L'OCCASION ÉTAIT TROP BELLE DE SOUMETTRE À GUILLAUME ET MARIE-EVE NOTRE QUESTIONNAIRE DÉMONIAQUE !



Live ou studio ?

Guillaume : Impossible de répondre à ça. Live ou studio ? Les deux sont complémentaires. Tu préfères avoir un cœur ou une tête ? De l'oxygène ou de l'eau ?

Marie-Eve : Les deux ne peuvent pas vivre l'un sans l'autre.

Fender ou Gibson ?

G : Gibson

M-E : Gibson

Ici, on est au JDM. Alors, Jardin du Michel ou Journal de Montréal ?

M-E : Jardin du Michel [rires]

Fanzine ou webzine ?

G : Fanzine.

Rage Against The Machine ou Against Me! ?

G : Against Me!; les deux sont géniaux, mais Against Me! sont plus proches de nos influences.

M-E : Against Me!

Les Sheriff ou les Béru ? Attention, Mr Cu! lit le zine ! [rire général]

G : Béru !!! [rires]

Festival ou club ?

M-E : Festival.

G : Club.

Label ou auto-production ?

M-E : Coproduction !

CD ou vinyle ?

G : Vinyle.

M-E : D'accord [rires]

Acoustique ou électrique ?

G : Électrique.

M-E : Électrique.

Paris ou Montréal ?

G : Montréal.

M-E : Montréal.

Poutine ou Trump ?

G : Je refuse de répondre à ça [rires]

M-E : Aucun !

Poutine ou raclette ?

G : Raclette.

M-E : Poutine.

Football ou baseball ?

G : Football

M-E : Football.

Vans ou Converse ?

G : Vans.

M-E : Converse.

Essence ou diesel ? C'est pour notre ami Minmin...

G : Essence

M-E : Pour Minmin ? Tu connais cette anecdote ? Ahhhhhh !!! [rires]. On a été cons !

Propagandhi ou Propaganda ?

G : Tu rigoles ? Propagandhi !

Burning Heads ou Tagada Jones ?

G : Burning Heads.

M-E : On est plus proches musicalement de Burning Heads.

Grimbergen ou Grimskunk ?

G : Grimskunk !

Radio ou TV ?

G : Radio

M-E : Podcast !

Vulgaires ou Machins ?

G : Vulgaires

M-E : Machins !

Merci à Guillaume (on s'écrit) et Marie-Eve, merci à Marion du Jardin du Michel et merci à Thib Pressure pour ce qu'il sait.

■ Gui de Champi
Photo : Marie d'Emm

HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

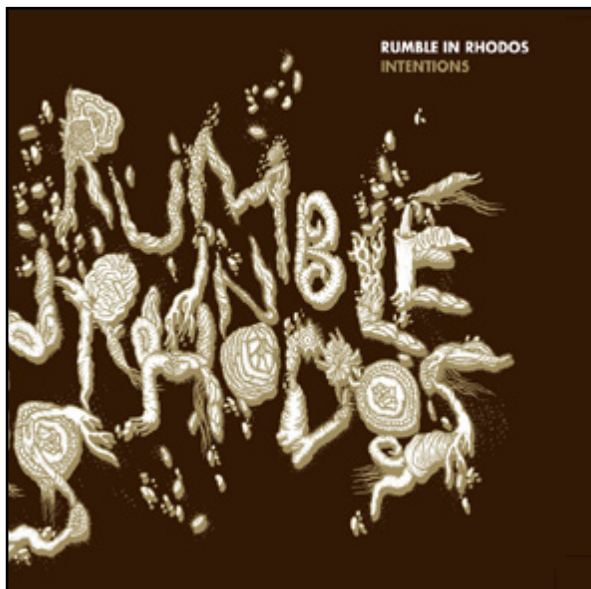
Salut mon Gui de Champi ! Comment vas-tu ? Content j'imagine de cette fin de saison de ton club de foot préféré ? Mon côté loser a été pleinement conquis par la splendide prestation de Montpellier cette année. Une belle façon de célébrer les 50 ans du club, ahaha ! Et l'A.J. Auxerre a eu un parcours honorable pour un promu, en tenant tête et menant même au Parc pendant 1h lors de la dernière journée. Bon, après, ce n'est pas vraiment ce qui occupe mes pensées, je me contente de regarder vite fait les résultats/classements et passe tout aussi vite à autre chose. Genre les concerts, avec pas mal de belles dates qui se sont enchaînées (Dillinger Four, Satanic Surfers, Soccer Mommy, The Jesus Lizard + Daria, Scowl) et d'autres qui arrivent d'ici la fin du mois de mai (Pup + Illuminati Hotties, Propagandhi + Pennywise + Comeback Kid, The Get Up Kids). Et le mois de juin sera encore plus fou, avec notamment deux de nos bons tuyaux : Bicurious (oui, je vais choper les disques) et Teen Mortgage, après avoir bien raté le concert

de Skegss, complet au Trabendo début mai. Loser ! Parmi les autres choses qui ne changent pas, je suis encore bien à la traîne sur le deuxième numéro de mon zine Joining The Circus, et je galère à trouver une petite salle parisienne digne de ce nom pour accueillir mon bon tuyau Third Ego pour l'orga de leur concert en septembre, associé à la release party fanzinesque du 4ème HuGui(Gui) les bons tuyaux. To be continued...

En revanche, je suis bien content de déjouer tous les pronostics et t'écrire plus d'un mois avant la sortie du prochain W-Fenec Magazine, qu'on ait cette fois le temps de digérer nos tuyaux respectifs et qu'on soit un peu moins à l'arrache. Winner ! Même si, après avoir récupéré ma commande Big Scary Monsters, j'ai pu faire tourner plusieurs fois les deux disques de Jamie Lenman qu'elle contenait (Devolver et The Atheist), et mon avis n'a pas trop changé : c'est de la bonne came ! Bien ouéj'. J'espère qu'il en sera de même avec Rumble In Rhodos.



C'est un groupe que j'ai en tête depuis un certain temps, un tuyau que je gardais en stock et que j'aurais presque dû sortir la dernière fois, pour servir de palliatif à l'absence de la rubrique Carousel Feeling de Deux Fré car ils nous viennent de Norvège, Oslo plus précisément. Je rembobine un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, et nous voilà en avril 2008. C'est ma première année sur Paris, je suis boulimique de concerts, c'est la bonne période avec plusieurs lieux qui ont le vent en poupe et j'en fais 3-4 par semaine (principalement des petits trucs à 5, autant dire, une autre époque). Cette année là, je n'ai pas de cours le vendredi aprèm donc généralement, après ma semaine de folie et mes 7h55-12h le matin (ça pique), je rentre, mange un plat de pâtes et fais une mega sieste pour enchaîner avec le weekend. Un jour, je me réveille un peu hagard après cette sieste et j'ai un texto de mon pote Matthieu. Il fait quasi tous les concours possibles et a gagné une invit' pour le concert du soir : Dominic + Rumble In Rhodos à Mains d'œuvres. Il me propose de faire moit' moit'. Je connais vaguement Dominic de nom (entre rockin' hxc et screamo), pas l'autre groupe, je lance la page Myspace (et ouais mec, 2008 !) et le player envoie le titre «Flavoured envy». Tube ! Mega claque ! C'te ligne de basse, ces riffs, ce chant... Wahou ! Je ne tergiverse pas davantage et rejoins Matt à St Ouen. Le concert est très cool, c'est à la fois ultra maîtrisé et bien wild, énergique, les gars bougent de partout sans faire la moindre fausse note et je repars donc avec le CD de Own me like the city (2006). L'album est sympa, mais je n'arrive pas à retrouver le grain de folie et l'intensité qui m'avaient bluffé en live. Et si les morceaux sont OK, dans un registre musical mêlant post-punk, emo, indie-rock et post-hxc (ça brasse large), je trouve qu'il n'y a pas grand-chose qui se dégage, et la voix, aigüe et nasillarde a tendance à m'irriter un peu les tympans à la longue... Là, tu es entrain de te dire, mais pourquoi il me parle de ce groupe s'il est aussi peu intéressant ! Parce que le titre mentionné plus haut, le tube «Flavoured envy» est sur l'album suivant, Intentions (2008), qui n'était pas encore sorti au moment du concert (ça s'est joué à quelques semaines), bien qu'ils en aient proposés quelques titres et celui-ci, par contre, défonce et vaut à lui seul d'être mon



bon tuyau. Très honnêtement, je n'ai jamais fait ce classement, mais je pense qu'il est dans mon top 50 ever. Bon, peut-être top 100 mais la concurrence est rude.

42 minutes pour 8 morceaux, qui dépassent tous les 5 min (sauf «Flavoured envy» qui en compte 4), on est bien au-delà de ma zone de confort, mais contrairement à l'album précédent (et malheureusement un peu au suivant, Signs of fervent devotion en 2011), je ne me lasse pas une seule seconde. Au contraire, à chaque fois que je ressorts le CD (plusieurs fois par an), j'ai tendance à l'écouter au moins deux fois de suite. La voix qui pouvait m'agacer passe crème (mais je comprendrais qu'elle puisse rebuter sur la longueur) et, musicalement, c'est bien plus riche et foutrement efficace. Tu prends l'énergie de Refused période The shape of punk to come (notamment un titre comme «Summer holidays vs. punkroutine»), le côté dansant de The Robocop Kraus, celui déstructuré et foufou de Les Savy Fav ou At The Drive-In, tu mélanges bien et bim, tu obtiens le cocktail norvégien explosif de Rumble In Rhodos. Je ne sais pas ce qui est le plus démoniaque entre la rythmique entraînante qui me fait littéralement esquisser quelques pas chaloupés à chaque écoute, ou bien les guitares cristallines avec moult petits arrangements.... Les morceaux sont globalement fichus sur le même mode, avec de nombreux breaks et changements de rythme (en 5min et quelques, tu as le temps de t'amuser), sans que cela ne nuise à aucun moment à la

qualité et leur cohérence. De «Paws, claws & alarm-clock laws» qui ouvre le disque avec les meilleures intentions (clin d'œil) à «Soft blackouts» qui le clôt de la plus belle des manières (un des titres les plus intéressants), absolument rien n'est à jeter. Allez, ok, en étant un peu tatillon, peut-être que contrairement à ce qui est affiché, «Conducting electricity» manque un peu d'étincelles. Et si «Harpoon etiquette» prend son temps pour décoller, au bout d'1min 30 tu as intérêt à avoir bien accroché ta ceinture de sécurité, et gare aux secousses à partir de 3min 30. Et à côté de ça, question émotions, frissons, «Cinematic sweeps», comme «Ethical codes» un peu plus tôt font office de Grand Huit. Il y avait les montagnes russes, il y a désormais les montagnes norvégiennes. Pour l'anecdote, figure-toi que ce disque a été chroniqué à sa sortie sur le W-Fenec par Aurelio. « Peut-être pas forcément un grand disque... mais un album foutrement bien gaulé. » Je m'inscrirais en faux sur la première partie de la phrase mais dans l'ensemble, il avait assez bien saisi l'essence de cet album.

Pour moi, Intentions est un grand disque, une masterpiece dans leur discographie. Le suivant, Signs of fervent devotion comporte quelques bons titres également : «Celebrate the abundance», «White dancing» (avec une part plus importante laissée aux samples et

machines), «Carve visage» qui n'aurait pas démérité dans l'album précédent ou encore «Bold not tragic», mais le quintet d'Oslo s'essouffle un poil sur la longueur et contrairement à Intentions, a du mal à tenir la distance. Et je ne parle même pas de Grace and nuance (2013) pour lequel ils m'ont perdu et que je n'ai pas eu envie de réécouter. Après la date à Mains d'œuvres, j'ai pu revoir le groupe deux fois en live, dans la cave du Klub en 2009, puis dans un Batofar qui sonnait un peu vide en 2011 ou 2012. Je me rappelle que devant le peu de préventes, la veille du concert s'était passé en mode : une place achetée = une place offerte. À chaque fois, c'était génial, survolté et j'étais impressionné par l'aisance avec laquelle nos Vikings, tout en faisant le show, sortaient des arpèges et autres petites notes avec leurs gros doigts, sur des guitares qui semblaient peser 100g. Puis, je n'ai plus jamais entendu parler d'eux depuis une dizaine d'années... Tu l'auras compris, tu peux jeter une oreille vite fait sur les autres disques, Signs of fervent devotion en tête mais vraiment, prends le temps de t'arrêter sur Intentions, même si de prime abord ce n'est pas exactement ta came. C'est pour cette raison que je me suis sorti les doigts du fion pour te partager ce bon tuyau au plus vite. En trépignant d'impatience pour découvrir ce que tu allais me dénicher, mais merci de ne pas attendre la deadline du mag, hein ! Je compte sur toi camarade ! À très vite !



Salut Guillaume Circus ! Content de te retrouver pour de nouvelles aventures qui vont clôturer notre quatrième saison de HuGui(Gui) les bons tuyaux. Et oui, déjà ! C'est quand même pas rien, et je suis bien content de la tournure prise par tout ça, même si on pourrait toujours faire mieux. Mais comme c'est fait avec le cœur, les imperfections sont balayées par la passion et tout cela me va très bien. Comme la saison du Racing Club de Lens (tu m'as branché sur le foot, alors je fais cette petite digression). On termine dans la première moitié de tableau après avoir perdu beaucoup de (très) très bons joueurs, et les valeurs de vieux briscards comme Sotoca ou Medina font plaisir. J'espère que l'AJA (je t'avais dit que j'avais vécu quelques années à côté d'Auxerre, ville où mon frère est né ?) va remonter fissa dans le classement. En ce qui concerne Montpeul, ils récoltent ce qu'ils ont semé, et c'est bien fait pour leur gueule. Ça fera fermer la grande bouche de l'éboueur copain comme cochon avec le tyran qatari du PeuSeuGeu. Pariiiiiiiiis est magique ! Ouais... mais fermons cette parenthèse et revenons plutôt à la musique. Pendant que tu enchaînes les concerts de punk-rock, que tu te délectes des disques de Jamie Lenman et alors que je me suis dégourdi les écoutilles en concert avec du très bon (Saxon, Vulgaires Machins, Mass Hysteria), du bon (Slipknot, Ludwig Von 88) et du moins bon (purée, Powerwolf et Rise of the Northstar, les purges !!!), je me suis penché sur la question Rumble In Rhodos. Et sérieusement en plus, tu me connais.

Une question qui, malgré tout, a failli tourner court, car la première écoute de Intentions ne m'a pas vraiment fait grand effet. Principalement (et, après réflexion : uniquement) pour une chose d'ailleurs : les passages un peu screamo de la chanteuse. Ah meeeeeeeeerde, c'est un chanteur ! Tu vois bien, j'ai été perturbé par le chant, surtout quand il part dans des digressions braillées (et débraillées même). Vraiment pas mon délire au quotidien. Tu m'avais pourtant prévenu. Mais comme je crois en tes tuyaux (au bout de - officiellement - quatre ans, ça serait malheureux que ce ne soit pas le cas), j'ai redonné une chance à ce groupe. Plusieurs même. Des dizaines, pour être plus précis. Car je pense que je vais bientôt

recevoir un appel de Deezer pour me demander si la fonction «recherche» de mon application mobile est en panne, tellement j'écoute ce disque génial tous les jours (en en boucle) depuis un mois et l'envoi de ta recommandation. Il m'a fallu au moins ça pour répondre à ta missive afin d'étudier avec la plus grande précision ce disque de grande qualité. J'avoue, ce n'est pas la seule raison de mon envoi un poil tardif (on n'est pas encore dans le rouge), mais je reconnais que coucher sur papier numérique (et bientôt sur papier tout court) mon sentiment au sujet de Rumble In Rhodos ne pouvait pas se faire à la va-vite, le disque regorgeant de chansons quasi-parfaites.

En fait, ce que j'aime le plus dans ce disque (car je me suis focalisé sur celui-là), c'est son côté brut de décoffrage, ce sentiment d'urgence et d'exécution sans fioriture, alors qu'il regorge des plans de guitares qui défoncent et de bouleversements de rythmes géniaux. «Harpoon etiquette» en est le meilleur exemple : un arpège de guitare simple, une deuxième guitare avec quelques notes bien senties, une voix mélodieuse, un basse-batterie délicat et harmonieux avant la 90ème seconde qui fait rentrer le morceau dans une autre dimension avec un refrain canon. Puis, c'est au pont ingénieux de remettre les pendules à l'heure et de repartir sur un rythme lancinant qui monte en pression, avant une deuxième déflagration peu avant la troisième minute d'écoute et un nouveau pont de killer. Ce morceau est une expérience à lui tout seul, et son unique présence mérite de s'attarder sur le cas des Norvégiens. Ça va te sembler bizarre, mais après plusieurs écoutes, j'ai pensé à No More Lies, non pas pour le style résolument plus rock des Catalans, mais pour la fraîcheur et l'immédiateté des morceaux. Je m'y retrouve complètement quand tu évoques les réf de Refused ou Robocop Kraus, c'est d'ailleurs à l'occasion d'un concert de la première partie de ces derniers à Lyon en 2003 que le nom de mon label BlackOut Prod m'est venu. Tu peux en parler à Olivier Portnoi, mais pas trop à Gui Dead Pop s'il te plaît, je ne suis pas sûr qu'il en garde un bon souvenir ! Tu le dis si bien, ce genre de groupe n'est pas vraiment ma came préférée (tu sais que j'aime bien quand ça file droiiiiiiiiit), mais difficile de rester insensible à l'écoute de



tubes comme «The function of colour» et son côté dansant, «Soft blackouts» et ses riffs de guitare absolument géniaux et ultra rock (peut être un de mes morceaux préférés du disque) ou «Conducting electricity» (à 3 min 53, j'ai même cru entendre du The Rituals, pas vrai ?). En réalité, j'aime tout dans ce disque, même si [je me répète] le chant est déroutant. Mais purée, cette paire de grattes, les man ont tout compris !! Mine de rien, et tu l'as relevé, ça tricote graaaaave («Ethical codes» est un exemple parmi tant d'autres). Un sacré boulot pour un très très chouette disque que je vais m'empresse de commander (avec le dernier Turnstile que j'adore, soit-dit en passant). Il sera rangé dans ma cdthèque entre mes disques de La Rue Kétanou et de Calvin Russell. Rien à voir, mais on s'en branle, non ?

Comme dit, je me suis un peu gratté la barbichette à décortiquer la zik de Rumble In Rhodos. Que tu en sois remercié. De mon côté, mon tuyau du moment, c'est (comme dirait mon ancienne patronne au sujet de ma remplaçante) l'autoroute. Je ne te parle pas de l'autoroute reloue à péages avec des trous partout, des radars au large et des gars qui ne savent pas rouler quand il y a trois voies. Je te parle de l'autoroute où tu peux rouler vite, en toute sécurité, sans obstacle ni relous : l'autoroute du kiff quoi ! Et mon autoroute du kiff à moi s'appelle Dinosaur Pile-Up.

Ce groupe est précieux, mais je l'avais quelque peu délaissé avant d'être foudroyé il y a

quelques semaines par un rappel à mes bons souvenirs quand est paru «'Bout to lose it», premier single de l'album I've felt better à paraître en août prochain. Pile dans l'actualité le Champi !!! Trois nouveaux extraits ont depuis été mis à la disposition de tous pour headbanger le plus fort possible aux sonorités de ce trio (bien sûr) anglais (évidement) qui défouaille (comment peut-il en être autrement ?). Ce premier single d'un peu moins de quatre minutes résume à lui seul ce qu'est le groupe : fou, puissant, percutant et surtout inattendu. Et comme pour ton tuyau, il y a une histoire de voix. Celle la plus à gauche quand tu fonces sans retenue sur l'autoroute du kiff. Et surtout celle de Matt Bigland, son guitariste chanteur/brailleur et seul rescapé du line-up original datant de 2007. La voix de Matt est tellement particulière que ça passe ou ça casse. On ne parle pas de Lemmy Motörhead ou Rudeboy Urban Dance Squad (Tiff aime le premier, mais pas vraiment le deuxième, à mon grand désespoir), mais quand même. Pour ma part, j'adore. Elle apporte un sacré plus. Tu sais, celui qui fait la différence et qui te permettra d'identifier immédiatement le groupe. Une fois que tu auras validé ça en écoutant «'Bout to lose it», on va pouvoir passer aux choses sérieuses !

Je dois quand même réaliser un petit écart rapido (par la gauche, toujours) et te faire part de mon étonnement (pour ne pas dire ma surprise) quand tu m'as dit ne pas t'être penché jusqu'à ce jour sur la question de Dinosaur Pile-Up, me laissant ainsi le champ libre pour un faire un tuyau de qualité. Car pour le coup, le groupe ne me semble pas appartenir à une niche (tout est relatif, hein ?) et le succès de Celebrity mansions ne me semblait pas être passé inaperçu. Ou alors, j'ai été tellement accroché par ce disque et son génialissime single «Thrash metal cassette» (relayé par un autre amoureux du groupe, à savoir mon ami Olivier «Duwick» Ducruix de Bass Part et aujourd'hui Balances Magazine), que j'étais persuadé que le groupe avait décroché la lune.

La formation originaire de Leeds est stable depuis 2013 et la sortie de Nature nurture (deuxième album du groupe), et même si elle n'est pas ultra prolifique au niveau des sorties (le prochain album sera le cinquième en presque

vingt ans d'existence), la qualité est toujours là. Celebrity mansions, celui par lequel j'ai découvert le groupe à sa sortie en 2019, m'a touché direct par son génial single (je sais, je me répète, mais c'est l'âge, tu verras dans pas longtemps), mais aussi par la diversité et sa mastodonte production. On est sur du rock alternatif au sens noble du terme avec un groupe qui se réclame de Nirvana, Weezer, The Smashing Pumpkins mais aussi de Slayer et Deftones. Ça peut faire peur mais tu verras, après quelques écoutes au plein volume (ça, c'est indispensable), tu oublieras tout ça et tu te rendras compte que Dinosaur Pile-Up a sa propre personnalité : celle d'un groupe de barjos maîtrisant à la perfection les codes du stadium rock et des morceaux qui te trottent indéfiniment dans la tête. En fait, et pour te faire un état des lieux de nos rêf' communes, Dinosaur Pile-Up est le mix parfait entre la folie de Gender Roles, l'efficacité de White Reaper et Eureka Machines et la puissance de Bott-

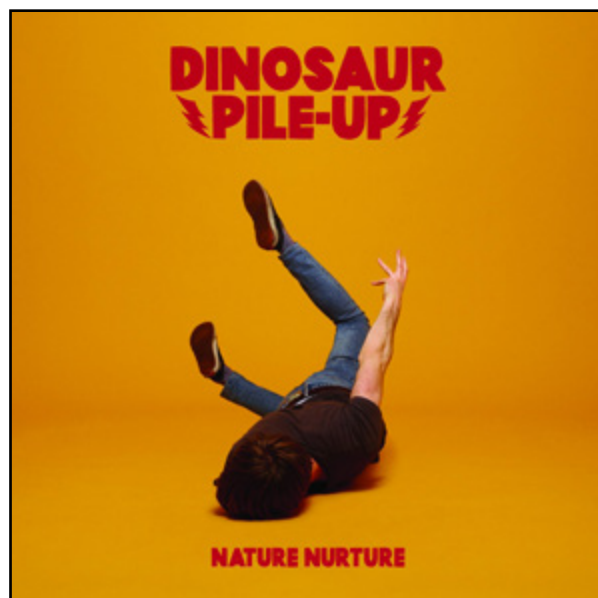
lekids. C'est certain que tu vas faire tourner ce rafraichissant disque en heavy rotation pendant tes 12 semaines de vacances à venir sous un soleil de plomb. Par contre, il va falloir faire un peu (et même beaucoup) de place pour Nature nurture, le sus indiqué deuxième album. Car c'est mon préféré.

Et pourquoi c'est mon préféré ? Tout simplement parce que je le trouve parfait. Le son est gigantesque (je le trouve bien plus rock et moins compressé que Celebrity mansions) et je ne trouve rien à lui redire. Mais alors vraiment rien. Le skeud a beau avoir une bonne douzaine d'années, il n'a pas pris une ride et n'a rien à envier aux mastodontes du style. Dès les premières secondes de «Arizona waiting», tu te retrouves collé au mur et pris à la gorge par la puissance suffocante des instruments, sans omettre le fait que tu te laisses immédiatement embarquer par le tourbillon du chant de Bigland. Ça défouraille à chaque riff, ça ne



lève le pied que pour mieux repartir à l'assaut de ton esprit. Et alors que tu penses que le rouleau compresseur ne va faire qu'une bouchée de toi, Dinosaur Pile-up te prend à contre-pied avec le mid tempo «Derail» au refrain IM-PARA-BLE ! Rien qu'à le réécouter, j'en ai des frissons. C'est juste quelques accords de guitare soutenus par une rythmique au poil et une mélodie vocale géniale, mais en mixant le tout, tu te retrouves à écouter une des meilleures chansons de l'album. Car il y en a bien d'autres : «Peninsula», grungy à souhait (avec les petites notes de gratte qui font la différence et ce dernier riff ravageur qui (ex)termine le morceau), l'hymne de l'été «Summer gurl», le heavy pop lancinant «White T-shirts and jeans», le punchy punky rock(y) «Draw a line» et le tube mélancolique «Start again». Ce n'est pas compliqué, le morceau à peine terminé avec la mélodie incrustée dans ta tête que tu dois faire la place pour la mélodie du morceau suivant.

En qualifiant le groupe de rock alternatif, je ne prends pas beaucoup de risques, tant Dinosaur Pile-up brasse pas mal de styles tout en restant cohérent dans son déluge sonore et sa propension à empiler les tubes. Ça tombe bien du coup pour un tuyau. Comme le type sur la cover de l'album, je suis sûr que tu vas te ramasser sévère en enchaînant les écoutes de ce super disque. Cerise sur le gâteau, le groupe a publié en 2014 un mini album comprenant des B-sides et version alternative de Nature nurture. En ce qui concerne les autres disques, je ne les ai pas autant poncés que les deux que je viens de t'évoquer, mais c'est aussi de la bonne came (tu pourras notamment ramasser tes dents après avoir écouté «Red and purple» sur Eleven eleven. J'imagine que ça doit bien carburer en live, et un show de 2019 en ligne sur TonTube ne manquera pas de te rassurer sur les facultés du groupe à envoyer sur scène. Ça se trouve, ça va jouer un concert à Paname à l'automne prochain, et si je pouvais éviter de louper ça, ça m'arrangerait. Pas comme mon tuyau sûr Bicurious ou ton excellent tuyau Third Ego que je vais également louper à une semaine près (mais pour la bonne cause, car on emmène Victoria en voyage surprise à Paris le week-end de ses dix ans, en espérant ne pas être trop frustré de ne pas aller faire quelques emplettes chez notre



dealer G Joseph). Bref, tout ça pour dire que Dinosaur Pile-up sur disque ou en concert, ça le fait !

En attendant de ranger les disques entre Dinosaur Jr. et Dio dans ma rockothèque (c'est un peu plus reluisant que la rèf' précédente, tu ne trouves pas ?), je te souhaite une bonne écoute, persuadé que ce groupe va te faire remuer le popotin. Pas vrai ?

Bordel, Gui de Champi, tu ne me fais plus jamais ça ! J'étais tout content, quasi fier même, n'ayons pas peur des mots, de t'envoyer mon tuyau le 25/05, un mois avant la deadline, et tu me parles de Dinosaur Pile-Up dimanche 22/06 en fin d'après-midi, alors que je rentre d'un tournoi de beach-volley et suis rincé (j'ai bien cramé aussi), et que j'enchaîne le lundi matin pour une semaine de séjour scolaire sportif (surf, accrobranche, char à voile, biathlon...) avec une classe de 4ème en Vendée... Pour écouter ton tuyau, je ne dispose toujours pas d'appli de streaming, ce qui étonne toujours les gens, comme ce bon vieux MinMin (Flying Donuts, Muscu), croisé par hasard au concert de Teen Mortgage à la Maroq' (oui, j'ai filé un zine au batteur et pris une photo de ce bon tuyau, mais pas acheté leur nouveau LP à 35, y en a marre !) et ne vais certainement pas filer des sous à Spotify et Daniel Ek, pour que ce dernier fasse des dons à Trump et autres saloperies. Bref, dans l'urgence j'ai ouvert Bandcamp, mais ces salopauds d'Anglais ne proposaient que leur premier EP et premier album, Growing

pains (2010). J'ai lancé celui-ci en préparant ma valise, et suivi ensuite tes conseils avec l'album Nature nurture via Youtube. Bordel, mais ça défonce !! Comment j'ai fait, en effet, pour passer à côté de ce band depuis toutes ces années, n'en ayant même jamais vraiment entendu parler ? Un mystère qui restera inexpliqué à jamais, mais une erreur qui est corrigée grâce à toi. Merci mon ami. Tu t'en sors bien... Et cette voix, elle me dit quelque chose, j'espère que je vais réussir à trouver à qui elle me fait penser. Mais tu fais chier car je n'ai pas le temps de poncer leur discographie.

C'est déjà l'heure de partir à ce séjour, avec les gosses qui ne nous laisseront jamais plus de 30min de répit par jour à mon collègue et moi. Ils ont été chiants d'une force, j'ai rarement connu ça. Et pourtant, on avait laissé les plus relous sur le carreau. Mais non, on a fait le bilan lors du trajet retour, sur vingt gamins, cinq seulement ont été irréprochables de bout en bout, et on a rédigé des rapports d'incidents pour huit d'entre eux ! Ça allait de celui qui pète un morceau de placo au plafond et déclenche l'alarme incendie en jouant au foot dans la salle d'animation (interdit bien évidemment), alors que j'étais pépouze sous la douche, me forçant à sortir in extremis, à celle que je chope avec son téléphone (interdit, séjour déconnecté), à discuter avec sa mère (que ça ne dérange pas, donc), qui est dans toutes les histoires en mode peste, et met par exemple de la crème solaire dans la gourde d'une camarade, «une blague», pour «se venger» selon ses termes. Très drôle. On la gaulera aussi à envoyer un nouveau message à sa mère, via le téléphone d'une autre élève (on en a confisqué quatre plus une cigarette électronique durant la semaine !), et la mère en question débarquera avec 30min de retard en gare de Montparnasse pour récupérer sa fille, sans s'excuser. Normal. On a aussi un petit blond, 17/20 de moyenne, qui frustré de ne pouvoir faire que sept parcours d'accrobranche sur neuf du fait de son âge (pour des raisons de sécurité, le site faisait une distinction entre les 9-13 ans et plus de 14 ans), a maugréé toute l'après-midi, et exprimé son mécontentement en écrivant dans le livre d'or du site « Vous êtes des énormes merdes. Je vais vous éteindre

avec mon armée d'avocats... ». Heureusement que je m'en suis aperçu et que j'ai déchiré la page. Il faisait beaucoup moins le malin quand j'ai raconté ça à sa mère au retour... Bref, parmi les autres joyeusetés de ce séjour, on a eu pas mal de malades (vomi), dont la troisième le jour du départ, à tel point qu'on a fait appel à du personnel médical dans le train retour par prévention. On a quand même attendu de passer Angers Saint-Laud, que Paris soit le dernier arrêt, pour ne pas risquer de bloquer le train dans une autre gare, ahaha.

Une fois débarrassé (enfin !) des gamins, j'avais vendredi la soirée de fin de saison de mon club de volley, avant le tournoi de dimanche et je comptais passer la journée de samedi sur Dinosaur Pile-Up et ce bon tuyau, qui a manqué de peu de passer à la trappe du mag censé sortir la veille (faut arrêter d'abuser, ils vont vraiment finir par nous détester dans la team W-Fenec). Pour le coup, je ne peux pas me la jouer Hannibal Smith «j'aime quand un plan se déroule sans accroc». Décidément, c'est le HuGui(Gui) de l'enfer pour ce Mag #66. Je viens de passer 36h qui ne sont pas loin d'être les pires de ma life. À mon tour d'être attrapé par la gastro/vomito/intoxication alimentaire (??), et cloué au lit, que je quittais péniblement (mais fallait pas trop traîner) pour me vider dans la salle de bain, sans pouvoir manger quoi que ce soit. On est dimanche midi, ça va un peu mieux, je viens de m'envoyer Celebrity mansions, bordel, cette voix ça me dit tellement quelque chose, et à nouveau Nature nurture.

T'as complètement raison sur la labélisation alternative rock. C'est complètement ça ! Le disque aurait pu sortir tranquille en 1996. Ça brasse des riffs bien gras, limite metal («Thrash metal cassette», excellent !), des passages un peu fusion («Back foot»), des morceaux ultra catchy («Stupid heavy metal broken hearted loser punk», j'adore le titre !)... nom de nom, c'est pas possible, je ne vais réussir à trouver à qui me fait penser cette voix avant la fin de mon papier. Les power-poppesques «Round the bend» et «Pouring gasoline» derrière ne m'aident pas et me frustreront encore plus... Bingo ! Je l'ai ! On dirait le chanteur de Talk Show

Host, groupe de Toronto hyper bien, avec mon pote Fabien Rivenet à la basse. Ouf, je peux continuer l'écoute l'esprit plus tranquille. Celebrity mansions est complètement validé, et je me demande si je ne le préfère pas à Nature nurture. Les deux rengorgent de tubes, j'aime beaucoup «Peninsula» dans ce dernier (l'acointance avec Talk Show Host en encore plus frappante, je vais écrire direct à Fabien pour lui demander s'il connaît Dinosaur Pile-Up), ou encore «Summer gurl», «White T-shirt and jeans» (même s'il faut arrêter les pompages/hommages aux Pixies et la ligne de basse/riff de «Where is my mind»). La petite balade «The way we came», quand ils ralentissent un peu le tempo est bien chouette aussi, avant le plus tendu «Draw a line»... Hum, après une nouvelle écoute rapide (tu ne me laisses pas le choix), je te rejoins finalement peut-être sur Nature nurture... Arf, le temps tranchera, mais une chose est sûre, ce sont deux albums sur lesquels je reviendrai sans faute, que je tâcherai de choper pour les ranger entre Dinosaur Jr. et Dirty Fonzy, et faudra aussi que je jette une oreille à Eleven eleven (pas eu le temps, là), ainsi qu'au petit dernier l've felt better qui arrive fin août.

Nom d'album qui est une habile conclusion, car j'ai en effet jeté mes dernières forces disponibles pour tenter de rendre mes impressions sur Dinosaur Pile-Up à peu près dans les temps (même si bien en retard, désolé Oli et Ted), je vais retourner dormir dans la foulée. Très très bon tuyau en tout cas, je pense qu'il intègre le top 5 assez facilement. Bien joué et rendez-vous très vite pour la suite de nos aventures. Avec, j'allais oublier, une bonne nouvelle apparue depuis la dernière fois, j'ai enfin eu la validation de la salle du Cirque Électrique pour le concert de Third Ego et la release party du fanzine HuGui(Gui) les bons tuyaux #4 samedi 20 septembre. Youhou ! l've never felt better !

■ Gui, Gui

PS : Si tu veux la version papier du fanzine, contacte nous !
guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

GUI DE CHAMPI & GUILLAUME CIRCUS
présentent

HuGui(Gui)

les bons tuyaux

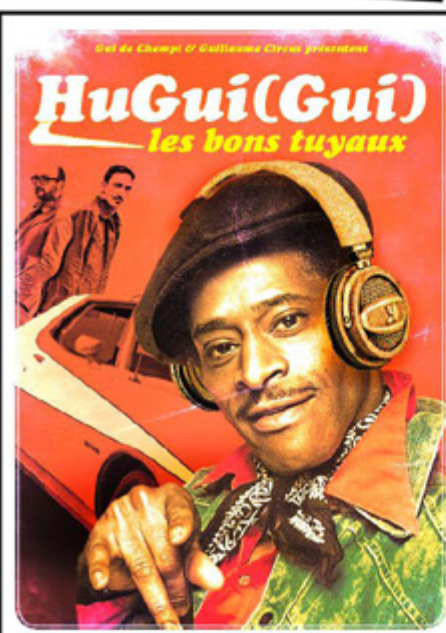


SAISON 3

2023 - 2024

Toujours dispo pour compléter ta collec' !

HuGui(Gui) Saison 1



SAISON 1 (2021-2022)

HuGui(Gui) Saison 2



SAISON 2 (2022-2023)

GUESS WHO'S BACK ?

LA TEAM HUGUI(GUI)

EST DE RETOUR !!

FANZINE A5, 64 PAGES

PRIX LIBRE

Avec les bons tuyaux :
Schedule 1, Church Girls, Durry,
Haters, The Windowsill, Plosivs,
Teen Mortgage, Avatarium,
Nervus, Cloud Nothings, Dead To
Me & Long Knife

couv' : Dan Kérosène

CONTACT :

guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

WWW.HUGUIGUI.FR





KHRUANGBIN

MORDECHAI (2020)

[Dead Oceans / Night Time Stories]

Cela faisait une paire d'années que je ne m'étais pas remis à binge-watch des séries. N'ayant pas d'abonnements à des services de streaming vidéo, et ne voulant pas trop ressembler à ce vieux casanier qui chaque soir se retrouve hypnotisé par son poste de TV, je me suis pourtant tourné il y a quelques mois vers Arte pour mater, entre autres, une série chaudement recommandée par une amie : «In my skin». Une comédie dramatique britannique touchante (c'est peu de le dire) dans laquelle une jeune fille doit gérer les problèmes de ses parents... et les siens ! Je n'en dirai pas plus pour éviter de divulguer, mais sachez que la bande sonore a retenu également toute mon attention, et tout particulièrement lorsqu'est survenu dans un épisode de la saison 2 la chanson «So we won't forget» du groupe texan Khruangbin. Un titre chill et groovy qui peut paraître assez quelconque de prime abord, mais qui séduit assez vite par sa touche mélancolique, sa basse de velours, et sa voix presque angélique. J'ai voulu en savoir plus sur ce groupe, notamment l'album dont est issu ce titre. Je n'ai pas été déçu !

Mordechai, c'est le nom de cet album. C'est aussi un personnage de la Bible que certains connaissent davantage sous le nom de Mardochee, un juéen. Sorti en 2020 entre les deux périodes de confinement, ce disque est le troisième LP de Khruangbin (qui veut dire «avion» en thaï), qui a déjà un certain succès à cette

époque-là, grâce à l'aide de Bonobo qui les a placés sur une compilation, mais aussi à des premières parties prestigieuses (Wu-Tang Clan, Massive Attack, ou encore Leon Bridges avec qui ils ont partagés deux EPs). Bizarrement, je suis totalement passé à côté de ce phénomène, et le pire c'est qu'avec Mordechai tout va s'accélérer d'autant plus (les Texans rempliront trois Olympia dont le dernier date de novembre 2024). C'est dire la qualité de cette œuvre aux sonorités multicolores qui frise le sans faute. Difficilement classable, le trio s'inspire littéralement du monde entier et n'hésite pas à inclure quelques textes aux langues étrangères dans leurs chansons (un peu de français pour «Connaissais de face», de l'espagnol pour «Pelota»). Les rencontres entre chaque membre sont généralement le résultat de points communs plus ou moins surprenant : Laura (basse) et Mark (guitare) partagent leur amour pour la musique afghane, tandis que Donald (batterie) et Mark ont passé leur jeunesse à jouer ensemble dans un groupe de gospel dans une église méthodiste.

En gros, chez eux, tout passe à la moulinette (funk, rock, dub, soul, pop, jazz, disco, sonorités orientales, africaines et latines, rock psychédélique, surf...) dans le but de délivrer des sonorités et compositions uniques et reconnaissables entre mille. Et comme si la musique ne suffisait pas, le look des musiciens fait aussi partie de son charme : une bassiste sexy portant la coupe de Cléopâtre, un guitariste moitié hippie moitié dandy à la frange ajustée, et un batteur portant un chapeau et des parures colorées. Khruangbin pétillote dans tous les sens avec ce Mordechai équilibré, soigné (bravo à Steve Christensen pour la prod') et exécuté à la perfection. Succès oblige, son pendant remixé un an plus tard (Mordechai remixes) ne lui fait pas vraiment honneur, donc jetez-vous sur ce disque les yeux fermés si vous faites une OD temporaire de rock ou de metal, et que vous souhaitez profiter d'une période d'évasion. En plus, c'est le meilleur de toute leur intéressante discographie.

■ Ted

TOUS LES ANCIENS NUMÉROS
SONT À TÉLÉCHARGER
SUR LE W-FENEC.ORG





DANS L'OMBRE : CHRISTOPHE BOURRY, FURIOSFEST

IL EST DE CES PASSIONNÉS DISCRETS DONT L'ÉNERGIE SUFFIT À DÉPLACER DES MONTAGNES. CHRISTOPHE BOURRY, C'EST L'ÂME DU FURIOSFEST, CE SUPER JEUNE FESTIVAL QUI, EN SEULEMENT QUELQUES ÉDITIONS, A RÉUSSI LE PARI FOU DE TRANSFORMER LE CANTAL EN ÉPICENTRE DU METAL HEXAGONAL LE TEMPS D'UN WEEK-END ESTIVAL. PRÉSIDENT DU FURIOSFEST, ASSISTANT RÉGISSEUR DE PRODUCTION ET CHARGÉ DE DIFFUSION POUR SAINT-FOUR COMMUNAUTÉ, CHRISTOPHE CUMULE LES CASQUETTES SANS JAMAIS PERDRE LE NORD : CELUI DE LA PASSION PURE, DU TRAVAIL BIEN FAIT ET DU RESPECT DES ARTISTES COMME DU PUBLIC. PROGRAMMATION, TECHNIQUE, LOGISTIQUE, TOUT PASSE ENTRE SES MAINS. ET CE, TOUJOURS AVEC BIENVEILLANCE ET HUMOUR.

Quelle est ta formation ?

Je n'ai pas suivi de cursus artistique ou technique à la base. J'ai travaillé pendant 33 ans comme conducteur routier, un métier exigeant mais formateur, qui m'a appris la rigueur, l'endurance et l'organisation. C'est avec ces mêmes qualités que j'ai opéré une reconversion vers le spectacle vivant. J'ai passé le diplôme de régisseur de production à LFI à Issoudun.

Quel est ton métier ?

Je suis assistant régisseur de production et chargé de diffusion à Saint-Flour Communauté.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Je suis président du Furiosfest, un festival metal et rock qui se tient à Saint-Flour chaque été. Je m'occupe de la programmation, de la direction technique et d'une grosse partie de la coordination générale. Il y a une vraie dimension collective dans ce qu'on fait : sans les bénévoles, les techniciens, les associations partenaires, rien ne serait possible. Le Furiosfest, c'est devenu une aventure humaine et artistique incroyable.

Quelle partie de ton job préfères-tu ?

J'aime le contact avec les gens, qu'ils soient artistes, techniciens, bénévoles, ou partenaires

institutionnels. La programmation aussi me passionne. C'est un vrai jeu d'équilibriste entre goûts personnels, faisabilité technique et budget. Et puis quand tu as la chance d'être bien entouré - je pense à toute l'équipe de l'asso, aux soutiens fidèles et aux gens bienveillants qui nous accompagnent - ça rend le boulot presque facile... en tout cas, ça le rend beau.

Tu pourrais travailler pour un groupe dont tu n'aimes pas la musique ?

Non.

Pendant ton festival, tu arrives à profiter des concerts ou tu es concentré sur l'organisation ?

C'est toujours un peu la course ! Lors des trois premières éditions, j'arrivais à me dégager un peu de temps pour voir un morceau ou deux de chaque groupe. C'était important pour moi, ne serait-ce que par respect pour les artistes qu'on accueille. Mais l'année dernière, ça a été beaucoup plus compliqué : on est passé à un autre niveau, notamment avec le passage en plein air, ce qui implique plus de logistique, plus de responsabilités. J'essaie quand même de garder un œil sur tout, d'être présent sur les moments clés, mais profiter pleinement d'un concert ce n'est pas évident.

Un artiste que tu souhaites programmer ?

Ah là, tu ouvres la boîte de Pandore ! Il y en a plein, évidemment. Mon rêve ultime, ce serait Zakk Wylde. J'adorerais aussi faire venir Amon Amarth, Kreator, Machine Head, John Garcia (Unida, Hermano...) ou encore Phil Campbell. En France, on a déjà eu de très beaux noms comme Mass Hysteria, Benighted, Sidilarsen, Loudblast... Cette année, nous continuons avec Rise of the Northstar, Bloodhorn et No One Is Innocent.

Cela rapporte ?

Quoi ? Rien pour l'instant, nous ne sommes que des bénévoles...

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Ça remonte à loin. Très loin. J'avais 7 ans quand mon oncle m'a fait écouter un album de Kiss. Et ensuite je me suis construit ma culture moi-même. Je suis très éclectique, je peux passer de France Gall à Amon Amarth sans problème.

Ton coup de cœur musical du moment ?

J'en ai plusieurs. J'écoute beaucoup Cage Fight. Le dernier Machine Head aussi est ex-

cellent ainsi que le dernier Nightfall.

Es-tu accro au web ?

Oui... un peu trop sans doute ! (rires) Disons que je passe pas mal de temps en ligne pour organiser, communiquer, découvrir de nouveaux groupes... Mais j'essaie de ne pas me laisser bouffer non plus. C'est un outil formidable, à condition de ne pas y perdre son temps inutilement.

À part le rock, tu as d'autres passions ?

Le sport, mais plutôt en mode spectateur. Je suis un grand fan de rugby, de F1, de foot et de MotoGP. Le cinéma aussi me passionne, tout comme la musique au sens large, pas uniquement le metal. Je suis curieux de nature, j'aime découvrir, m'ouvrir à d'autres univers.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Alors j'aurai 69 ans... Si tout va bien, je me vois en train de voyager avec ma femme, peut-être avec mes filles si elles sont partantes. Quant au FuriosFest, difficile de dire... Je n'ai pas de plan sur 15 ans. Ce que je sais, c'est qu'on



Le Crédit Mutuel donne le **LA**

FURIOSFEST

— OPEN AIR —

23>24 AOUT 2025 - SAINT FLOUR



DARK
TRANQUILLITY

ライズ・オブ・ザ・ノースター
rise OF THE northstar

NO ONE IS INNOCENT SLOMOSA
BLACK RAINBOWS SMASH HIT COMBO DESTINITY
MERCYLESS TARLO KILLUS DATCHA MANDALA BLOODORN
CHARCOAL SWEET NEEDLES BLOOMING DISCORD ASK YOUR MOM

INFOS RÉSERVATIONS : [FURIOSFEST.COM](https://www.furiosfest.com)

avance année après année, toujours avec la même envie, et qu'on verra bien où ça nous mène.

L'actu chaude, c'est la prochaine édition du festival. Tu es prêt, ou plutôt vous êtes prêts car tu ne travailles pas seul, tu as une équipe de bénévoles avec toi ?

Nous commençons la préparation. Sans les bénévoles, il ne se passe rien. Au niveau des bénévoles, nous n'avons pas besoin d'aller les chercher, ils viennent d'eux-mêmes. Pour le bon fonctionnement du festival - entre les bénévoles, la sécu, la protection civile et les techniciens - nous sommes une centaine de personnes qui pour la plupart sont là depuis les débuts du festival. Outre les bénévoles, nous avons le soutien indéfectible des communautés locales, à la fois la ville, le département, la région et la Comcom. Le regard a changé sur le festival, nous sommes de plus en plus sollicités par des partenaires. Les groupes sont unanimes sur la qualité et l'accueil du festival, ce qui nous pousse à continuer. Nous sommes de plus en plus sollicités à différents niveaux. Nous avons réussi à faire identifier le festival et le territoire. Le prochain challenge est d'arriver désormais à trouver une assise financière et de constituer un fonds de roulement.

Le festival a l'air de se développer. Si tu avais une baguette magique, vers quelles pistes irais-tu pour le rendre encore plus attractif ? Une bête du Gévaudan comme la gardienne des ténèbres ?

Nous avons des idées, mais nous laissons la surprise au public. Mais pourquoi pas aller dans le sens d'une bête du Gévaudan pour accueillir les festivaliers.

Merci à Christophe et toute l'équipe du Furios. Marquisette for ever !

■ JC

Photos : JC Forestier

RENDEZ-VOUS DANS 2 MOIS
POUR LE MAG
SPÉCIAL FESTIVAL !





0625

